

10 - Fortifications de Paris

15 - P. de Ravignan

17 - Accident du chemin de fer de Versailles

39 199 - Incendie de Hambourg

L'ÉTOILE POLAIRE.

LAGNY. — Imp. de Giroux et Vialat.

LE PÈLERIN.

L'ÉTOILE
POLAIRE

PAR

LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

Deuxième édition.

1

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1843.

I

Il existait à Paris, en l'an 1822, rue de Rivoli, 34, une femme, encore jeune, que la Providence avait comblée, sous certains rapports, des plus mystérieuses faveurs. Sa naissance, sa position, son accent, ses manières, tout en elle était marqué au coin de

l'extraordinaire. C'était une de ces âmes d'élite qui, déplacées dans un cercle vulgaire et rétréci, ne peuvent respirer à l'aise que dans des régions hautes et larges. Aussi la bizarrerie de ses habitudes et l'étrangeté de ses pensées effrayaient et repoussaient certaines intelligences timides et compassées qui ne veulent admettre dans la société que des images taillées sur le même patron et des monnaies coulées au même moule. *Madame de Fontry* (je puis aujourd'hui la nommer, car elle est morte), madame de Fontry ne ressemblait à aucune autre femme. Son existence, toute à part, était, en quelque sorte, une communication incessante, ou plutôt une lutte intime et secrète, entre le surhumain et le positif, entre le palpable et l'invisible. Elle lisait les pensées d'autrui sur le visage de chacun, sans qu'il lui fût nécessaire qu'elles se fissent jour par la parole. Sa vue perçait à travers les âges futurs; et lorsqu'une destinée remarquable se présentait à elle, on la voyait tressaillir comme la sybille

de Cumes; il fallait aussitôt que l'inspiration se fît jour; que le dieu parlât malgré elle; et *ce dieu* n'était cependant pas celui des ténèbres, car il n'eût pu régner sur son âme: elle était la piété même.

Elle avait beaucoup vu, beaucoup écouté, et n'avait jamais rien oublié. Sa mémoire, loin de ressembler à une hôtellerie où entrent beaucoup de gens en passant et où personne ne reste à domicile, sa mémoire était un livre constamment ouvert devant elle, dont elle n'avait même pas besoin de feuilleter les pages, tant elles lui étaient toutes présentes. A quelle famille appartenait-elle? où habitaient ses parents? quel était son pays? où était-elle née? Ni elle ni personne ne pouvaient répondre à ces questions. Un capitaine de vaisseau, passant un jour le long des côtes du Sénégal, s'arrêta un instant et prit terre. Il marchait en côtoyant la rive, lorsque, du milieu des plantes marines qui croissaient sur la plage, il entend partir des cris inarticulés. Il approche et découvre un

berceau. Ce berceau, de forme élégante, renfermait un enfant nouveau-né qui n'était point de race noire. Cette petite créature était de parents chrétiens, car, sur sa blanche poitrine, on avait déposé un crucifix d'ivoire. Avait-elle été baptisée? Comment se trouvait-elle là? Le capitaine de vaisseau ne put jamais rien découvrir à cet égard. Mais, se chargeant du dépôt que le ciel semblait lui avoir confié, il adopta l'enfant inconnu.

Le premier regard de madame de Fontry s'était donc ouvert à la lumière sous le soleil de la Sénégambie. Y puisa-t-elle dès-lors cette sève brûlante qui devait la classer, plus tard, parmi les inspirées d'ici-bas? Nul doute, à mon avis, que de là ne provînt en partie le brillant et bizarre éclat de son imagination. Reçue dans les sociétés les plus distinguées de Paris, à l'époque où je la connus, elle y brillait par l'originalité de son esprit et par le charme de sa voix. Habile musicienne, elle composait à merveille (1), et ses

(1) Beaucoup de ses romances ont été imprimées.

chants avaient, comme sa personne, un prestige irrésistible. Il y avait quelque chose de heurté, d'âpre, et parfois de sauvage, dans ses plus suaves mélodies ; on y sentait les feux du tropique ; il y entrait de l'arabe et de l'andalou, du bohémien et du nègre ; et pourtant, en y prêtant l'oreille, on était fasciné par son art. L'inspiration y dominait le désordre.

Madame de Fontry, la première fois que nous nous trouvâmes ensemble (en 1818), s'était vivement préoccupée de moi. Je n'avais encore publié aucun ouvrage. « — *Vous écrirez beaucoup*, me dit-elle. » « — Et quel sort auront mes écrits? »

Je ne puis répéter sa réponse.

J'aimais la vie de la campagne. La solitude me charmait. Les déplacements m'étaient insupportables. « — Je vais vous étonner, me dit-elle un matin. Quel que soit votre goût pour le foyer domestique, vous voyagerez et *beaucoup*. — Vraiment ! et où irai-je d'abord ? — Regardez l'*étoile polaire !* »

Je devais commencer par le nord.

Et, en effet, selon ses prédictions, des évènements imprévus m'arrachèrent au repos de la campagne. Je quittai le séjour des champs et j'entrepris de longs voyages. Revenu dernièrement de la Hollande et de l'Allemagne, *le pèlerin* s'est dit : *Repartons* ! Puis, me rappelant ma sybille, j'ai regardé l'*étoile polaire ;* j'ai pris ma boussole et ma plume; et le point de mire du voyageur devient ici le titre du livre.

Madame de Fontry, élevée à l'écart et loin du grand monde avant son mariage, n'avait pas fait ses premiers pas avec la foule : de là son cachet singulier. Les enfances qui s'épuisent et se confondent en pleine société, se frappent à l'empreinte générale. On n'est plus *soi*, on est *tout le monde*. On se disperse, on se dissémine, on se dissout en quelque

sorte. La flamme primitive s'éteint; le souffle distinctif s'évapore.

Un soir, il y avait bal chez moi. Les salons étaient pleins de monde; et madame de Fontry, selon sa coutume, jetait un regard observateur sur chaque personne qui entrait. Soudain, son visage se trouble, une vive émotion se peint sur son ardente physionomie; elle m'appelle.



« — Dites-moi quel est ce jeune homme?

« — Lequel, Madame?

« — Celui qui est entré le dernier, qui est mis avec élégance.

« — Qui a de beaux yeux bleus?

« — Justement.

« — Il vous intéresse, Madame?

« — Beaucoup. C'est un homme hors de ligne. Quelle étonnante destinée! Je désirerais bien lui parler.

« — Je vais vous le chercher. Vous connaît-il?

« — Non, je le vois pour la première fois. Est-il d'une ancienne famille?

« — Oui, Madame. Et, récemment entré dans la magistrature, il y débute avec talent.

« — Cela ne durera pas longtemps, il quittera bientôt son état.

« — Pourquoi?

« — D'autres routes lui seront ouvertes, et d'autres triomphes l'attendent.

« — Lesquels?

« — Je voudrais bien lui parler.

« — Vous trouvez sa figure charmante?

« — Expressive au plus haut degré.

« — Aussi ne tiendrait-il qu'à lui d'avoir une foule de bonnes fortunes : mais il aime... et on prétend qu'il va se marier. »

A ces mots, madame de Fontry lève brusquement la tête en fronçant le sourcil, comme si je venais d'énoncer la chose la plus inconvenante et la plus ridicule. Surprise et presque choquée, elle hausse les épaules avec un sourire de pitié, et me répond d'un ton sec :

« — Lui! il ne se mariera jamais.

« — Par quelle raison, je vous prie?

« — *Je désirerais bien lui parler.* »

C'était la troisième fois qu'elle prononçait ces paroles, et chaque fois avec une intonation différente. La première avait été suppliante, et la seconde solennelle; la troisième était impérative.

« — Venez, dis-je à l'élégant jeune homme en l'entraînant vers madame de Fontry; j'ai ici une prophètesse que votre aspect a frappé, et qui veut vous révéler votre avenir.

« — Bah! vraiment!

« — Parce qu'il est merveilleux.

« — Soit. J'aime les choses extraordinaires. Où est votre pythonisse? présentez-moi.

« — Mais vous allez danser?...

« — Pas encore; je danserai après l'entretien.

« — A moins que l'entretien ne vous en ôte l'envie.

« — Ce sera donc bien solennel. »

La présentation eut lieu à l'écart dans un angle du salon. Le jeune homme s'assit au-

près de madame de Fontry avec un sourire à demi railleur, et une attitude à demi moqueuse. Je m'étais éloigné, mais je les regardais furtivement avec curiosité. La figure de la prophètesse, qui s'animait à chaque instant de plus en plus, contrastait singulièrement avec celle de son interlocuteur qui se glaçait graduellement. *Elle* avait les joues fortement colorées ; *il* était devenu très pâle. Tous deux me paraissaient souffrir.

Enfin la conversation cessa. Le jeune homme, en se levant, parut s'arracher à une préoccupation extraordinaire.

« — *Vous venez de rêver*, lui dis-je : eh bien ! *il faut danser maintenant.*

« — *Danser* ! Vous ne savez donc pas ce que cette femme vient de m'annoncer ? Elle m'a déclaré solennellement qu'avant peu...

« — Eh bien !

« — *Je serais prêtre.*

« — Vous ! répliquai-je avec surprise : vous, déjà célèbre au barreau ! vous, élégant et recherché !... »

Il m'interrompit tristement.

« — C'est vrai. Mais qui connaît l'avenir! j'ai toujours eu des idées religieuses; la vie sainte et contemplative m'a toujours paru grande et belle.

« — Bon : je vous vois déjà dans les ordres.

« — De grâce! point de railleries.

« — Vous viendrait-il à la pensée de changer de carrière?

« — Qui? moi! oh! pas le moins du monde. »

Je ne sais combien de mois s'écoulèrent après cet entretien : mais un jour je reçus de Paris la nouvelle suivante :

« Un jeune magistrat des plus distingués
« vient d'embrasser l'état ecclésiastique; il
« s'y fera un nom, sans nul doute. »

C'était l'*abbé de Ravignan*.

Que d'années ont passé depuis! Comment ne me serais-je pas rappelé les prédictions de madame de Fontry, en me dirigeant vers la Russie, et en écrivant *l'étoile polaire* en tête de mon nouveau livre! *L'étoile polaire!* ce fut une des premières décorations étrangères que je portai sur ma poitrine : la Suède m'attirait vers elle. Oh! que de cuisantes douleurs étaient venues frapper ma vie depuis l'époque où madame de Fontry m'avait adressé ces mots : « *Vous voyagerez, et beaucoup!* » La même voix qui promettait une glorieuse destinée au jeune *Ravignan*, me prédisait, à moi, de vives souffrances. Les deux oracles s'accomplirent. Je vois encore cette femme extraordinaire, jetant un triste regard sur ma fille bien-aimée, murmurer ces vers à voix basse :

« Et rose, elle *vivra* ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin. »

Que de tempêtes m'assaillirent! Hélas! au moment où elles m'atteignaient, je me di-

sais : « *Nul ne fut jamais plus cruellement frappé !* » Erreur ! j'ai médité depuis. J'ai regardé en voyageant ; en vieillissant j'ai comparé ; et j'ai reconnu que le fond des destinées humaines, en ce qu'elles ont de misérable, est à peu près le même partout. Ainsi donc, cette illusion de l'orgueil qui m'avait fait penser que j'étais l'objet de fatalités singulières et de tourments exceptionnels, cette déception à bandeau noir, cette flatterie à robe de deuil, je l'ai vue fuir et l'ai perdue. Regret de plus parmi tant d'autres ! Oh ! la vie, longue série de disparitions, est-elle autre chose ici-bas qu'un adieu continuel !...

J'allais partir pour la Russie, lorsque l'affreuse catastrophe du chemin de fer de Versailles vint jeter la consternation dans Paris. Qui ne se rappellera à jamais cette soirée d'épouvantable mémoire, où toute une foule joyeuse et parée, revenant des jeux d'une fête, se trouva tout à coup enveloppée, mutilée, broyée, calcinée sous une tempête de

feu ! L'incendie de Hambourg ajoutait ses lamentables récits à ceux des wagons du 8 mai. Je partis profondément triste.

Et cependant, une semaine auparavant, je n'avais que des idées riantes : ainsi va la vie de ce monde, le rire et les pleurs s'y succèdent. J'étais dans ma loge à l'opéra-comique, avec le comte et la comtesse de Steinboch. Le comte est un des hauts et puissants seigneurs des bords de la Baltique ; je l'avais connu à Wiesbade, et nous nous y étions liés d'affection.

« — Venez nous voir en Estonie ! me dit en souriant la comtesse.

« — Au soixantième degré de latitude ! lui répondis-je ! Eh bien ! soit !

« — N'oubliez pas votre promesse. Nous vous attendrons cet été au château de *Kolk*.

« — Et ce château est situé ?...

« — A quatre pas... de la Finlande.

« — C'est fort près... mais pas de Paris.

« — Au revoir donc !

« — C'est convenu. Sur les côtes de la Baltique, *à quatre pas... de la Finlande.* »

Le samedi 28 mai 1842, j'avais traversé la France et la Prusse. Je descendais le Rhin sur le bateau à vapeur *le Drusus;* j'arrivais chez le baron de *Heeckeren d'Enghuisen*, au beau château de *Sonsbeck*, près d'*Arnhem;* et je remettais le pied avec bonheur sur cette terre hospitalière des Pays-Bas, que *le pèlerin*, l'année d'avant, avait parcourue avec enthousiasme. Sonsbeck est la plus délicieuse des résidences, et le baron de Heeckeren, le plus aimable des châtelains (1). La baronne,

(1) Le baron servit avec distinction sous les drapeaux de l'empire. Il fut fait prisonnier à la bataille d'Iéna, et entra ensuite au service du roi Louis dans la garde hollandaise. Capitaine au 11e régiment de hussards, il était à la fameuse campagne de Moscou. Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, le nomma son aide-de-camp après 1814.

sœur du fameux banquier Hope, m'accueillit avec autant de grâce que de bonté dans son élégante demeure, où je retrouvais à la fois les marbres de l'Italie, les cascades de la Suisse, les jardins de l'Angleterre et les ameublements de Paris. Le lendemain de mon arrivée, une bonne calèche, attelée de quatre chevaux anglais, nous conduisait à sa magnifique propriété d'*Enghuisen*. J'avais vu de bien belles terres dans mes voyages; mais j'en avais peu rencontré de semblables. *Enghuisen*, avec ses salons, ses péristiles et ses colonnades, est un palais de souverain (1). Notre France, où tout se rapetisse et s'amoindrit chaque jour, n'aura bientôt plus la moindre idée de ces grandes résidences où le parc est un pays, et le domaine une province. Enghuisen, château d'architecture monumentale, a de grands

(1) *Sonsbeck* a 14 fermes ou métairies; *Enghuisen* en a 75; et ce ne sont pas les seules terres du baron : grand nom, esprit distingué, fortune immense, rien ne manque à sa haute position.

villages qui lui appartiennent, des arbres centenaires qui l'abritent, des eaux limpides qui s'y promènent, et de vastes prés qui l'entourent. Tout y a un caractère élevé. Le site y est seigneurial, et la solitude princière.

Nous revînmes le soir à Sonsbeck; et, le jour suivant, à l'aurore naissante, je me réveillais au chant du rossignol. Ce fut un vrai délice pour moi; il me semblait qu'il y avait des années que mon oreille ne s'était ouverte aux doux accords de *Philomèle*, ainsi que s'exprimait *Racan*, « *lorsqu'il chantait Philis, les bergers et les bois.* » Les cités manufacturières de la Prusse Rhénane, où je venais de passer quelques jours, ne me faisaient entendre que les bouillonnements de la vapeur et le fracas des mécaniques. De pareilles villes ne conviennent ni aux rossignols ni aux poètes. On n'y comprend bien, du moins en général, que les mélodies du locomotif, et la poésie du prix de revient.

Il est des pays où la *causerie* est chose inconnue, où la conversation n'offre jamais rien

de piquant et d'inattendu ; où l'on finit d'avance, avec un bâillement étouffé, les insipides phrases qui se commencent ; et où, dans le cercle des lieux communs dont on ne peut sortir, il faut se traîner, la tête basse et l'intelligence hébétée, comme l'âne tournant à la meule. Il n'en était pas ainsi à Sonsbeck, où se réunissait la société des environs : je m'y retrempais dans les grâces de la bonne compagnie. A un grand dîner que donnait le baron, j'avais auprès de moi lady Christine de *Reede Ginckel.* Elle était venue passer quelques heures à Sonsbeck, avec le jeune lord *Athlone*, pair d'Irlande, et neveu du baron de Heeckeren (1).

« — Vous devriez bien visiter le château d'*Emerongen*, me dit-elle avec sa manière piquante et originale de s'exprimer ; je l'habite avec mon neveu lord *Athlone* (2). Ce

(1) Ce jeune lord, fils d'une sœur de la baronne, est âgé de 21 ans, et possesseur d'une fortune immense; il n'a plus ni père ni mère, et le baron est son tuteur.

(2) Neveu du côté paternel.

n'est qu'à peu de distance ; et ce lieu vous intéresserait, j'en suis sûr. Je vous y montrerais la chambre où a couché Louis XIV ; on la nomme encore *la chambre du roi*.

« — Brillant souvenir ! milady.

« — *Brûlant* serait plutôt le mot propre.

« — Comment cela ?

« — Je vais m'expliquer. Vous saurez, d'abord, que j'aime assez médiocrement votre Louis XIV. C'était un fort mauvais sujet sous certains rapports ; et sous d'autres, c'était bien pire.

« — Portrait peu flatté !

« — Très exact. Or donc, Louis XIV, venu de ce côté pour se donner le passe-temps de dévaster les Pays-Bas, daigna descendre à *Emerongen* ; ce dont je ne lui conserve aucune reconnaissance, et pour cause. Il s'installa dans une tour du castel. On affirme qu'il y dressait son plan de campagne. Moi je crois tout bonnement qu'il y écrivait à mesdames de La Vallière ou de Montespan : n'importe. Au surplus, quoique je n'aie vu ni le plan ni

la lettre, je préfère *le billet doux au tracé militaire*, et mademoiselle de la Vallière au monarque. Chacun ses idées ; passons outre.

« — Vous disiez, milady, que le grand roi!...

« — Je n'ai pas du tout dit : *Le grand roi!*

« — Comment! vous pourriez contester?..

« — Je ne conteste rien, je raconte. Louis XIV nous fit la grâce de dormir lui-même, en personne, au château d'Emerongen. Dormit-il bien? La chose est douteuse. Ce qui est sûr, c'est qu'il se leva et repartit. Admirez ceci maintenant. M. de Louvois, appelant aussitôt près de lui mon noble aïeul, propriétaire du manoir, lui parla à peu près ainsi : — « *Monsieur! le roi est fort satisfait.*
« *Je suppose qu'ici, à partir de ce jour, vous*
« *ne reconnaîtrez d'autre souverain que lui.*
« *— Vous supposez mal! répondit sèchement*
« *le châtelain ; je ne change pas aussi rapide-*
« *ment de drapeaux et de prince. — Il est*
« *commencement à tout. Le roi appréciera*
» *vos services. Vous connaissez sa puissance,*

« *— Je connais encore mieux mes devoirs.*
« *— Une observation, seigneur châtelain! si*
« *vous résistez à ce que l'intérêt et la raison*
« *vous commandent, j'ai ordre de brûler ce*
« *château. — Fort bien. A cet effet, Mon-*
« *sieur, j'ai là-bas, en réserve, une quantité*
« *de fagots dont je vous prie de vouloir bien*
« *disposer pour exécuter l'ordre de votre*
« *maître. A quelle heure le feu? — Ce soir.*
« *— Bien pensé: l'incendie sera d'un plus bel*
« *effet la nuit. — Vous jouirez, Monsieur,*
« *du coup-d'œil.* »

« — Quoi! Milady, interrompis-je à ces mots, c'est ainsi que Louis XIV...

« — Nous fit en partant ses adieux : le manoir fut la proie des flammes.

« — Il fut rebâti néanmoins?

« — Quatre souverains s'en chargèrent : le roi de Suède donna le fer ; le roi de Danemarck, le bois ; l'électeur de Brandebourg, la pierre ; et le statoudher, la chaux. L'Angleterre fournit l'argent.

« — Mais je ne comprends pas, Milady, de

quelle manière, après cet embrâsement et cette reconstruction, *la chambre du roi* se trouve être encore dans le château actuel !

« — C'est que la tour où était cette chambre échappa seule au désastre, et fut enclavée dans les nouvelles bâtisses, en mémoire du *grand roi!* selon les expressions que vous aviez la bonté de me prêter tout à l'heure.

« — Cette conservation, Milady, me paraît tenir du miracle.

« — Je ne pense pas, monsieur le vicomte, que ce miracle puisse jamais coopérer à la canonisation de celui qui *flamboya* le palatinat en grand, comme Emerongen en petit.

« — Je vois néanmoins, Milady, que vous y attachez quelque gloire. Il n'est pas donné à tous les châteaux d'avoir été *flamboyés* par Louis XIV. »

Je remarquais, au fond de cette histoire, que lady Christine, en dépit de ses attaques, n'en était pas moins fière, pour elle et sa famille, du *brûlant* souvenir d'Émerongen. Là,

dans une *chambre sacrée*, Louis XIV règne encore (1).

Près de Sonsbeck est le vieux manoir de *Doorwerth*. Son propriétaire, le jeune baron de *Brackell*, nous engageait à y aller passer une journée. J'y fus. Sorti de l'épaisseur d'un bois, j'aperçus tout à coup devant moi des flèches gothiques, des murailles à meurtrières et un donjon à pont-levis. Le bruit du cor se fit entendre. Trois fois le son fut répété de tourelle en tourelle et d'échos en échos. Des dogues se mirent à hurler. La *guaite* agita son drapeau. Le soleil lança ses rayons d'or sur le champ d'azur de l'écusson seigneurial; et je crus voir surgir, aux créneaux, les hommes de fer du vieux temps.

Le châtelain de *Doorwerth* nous reçut, ainsi

(1) Il y a dans les environs de Sonsbeck un château nommé *Middachten*, où se trouve un double escalier. L'un est barré par un ruban, et il n'y peut monter que des rois. Cela a été ainsi réglé depuis le jour mémorable où y monta un souverain. J'aime beaucoup ces choses-là sur une vieille terre républicaine.

que sa charmante compagne, avec la courtoisie de leurs aïeux. Mais, hélas ! il était *en frac;* et, dans son salon à ogives, à lambrequins et à courtines, devant ses hautes cheminées surmontées d'armoiries et de trophées, il lui aurait fallu un casque d'or ou une toque à plumes, une cotte en maille d'acier ou un justaucorps en velours.

Le temps fuyait comme l'éclair. Doorwerth m'avait vu repartir : Sonsbeck ! il fallut te quitter. Pourquoi si tôt ? pourquoi si vite ? Hélas ! dans cette triste vie, où rien ne dure hors le changement, chaque demeure n'est-elle pas une tente de passage ? Reste-t-on jamais quelque part !...

II.

Je m'arrêtai à Amsterdam. Il est des contrées sans empreinte et sans cachet, où le voyageur ne reconnaît pas plus les hommes qu'il y a vus naguère que les écus qui y passèrent par ses mains : la Hollande n'est pas de ce nombre. Sur cette terre exceptionnelle

il me semblait non seulement retrouver un toit ami dans chaque demeure, mais même un frère dans chaque hôte. L'année d'auparavant, ceux qui accueillaient *le pèlerin* avec tant de bienveillance, s'étaient efforcés de lui montrer qu'il y avait beaucoup d'esprit dans leur cœur : cette fois ils lui prouvaient, d'une manière non moins frappante, qu'il y avait beaucoup de cœur dans leur esprit.

J'entendis parler à Amsterdam de la noble et touchante réconciliation qui venait d'avoir lieu entre le vieux roi Guillaume et son fils. On s'y entretenait aussi, longuement, de l'incendie de Hambourg, de la catastrophe du chemin de fer de Versailles, et d'une tentative d'assassinat contre la reine d'Angleterre. Aux récits des scènes douloureuses se joignaient ceux des actions bienfaisantes. L'humanité, toujours et partout, présente un côté admirable qui console du côté funeste. Chaque époque offre le même spectacle ; et cela se perpétuera ainsi dans les vues de la Providence. A voir tant

d'activités opposées qui se projettent diversement dans le monde, on pourrait croire à une foule d'effets nouveaux, à une infinité de résultats inouis. Erreur : tous les épis de cette vaste gerbe d'élans et de sensations, retombent à peu près pareillement, à droite et à gauche, pour finir par s'étendre uniformément sur le même aire, et passer de même au van du grand juge.

J'avais remarqué au château d'Enghuisen un nid de cigognes sur la cime d'un arbre ; j'en trouvai une quantité de même sorte aux environs d'Amsterdam. D'après une superstition populaire, le lieu où vient se fixer une couple de ces oiseaux devient un lieu privilégié où la prospérité s'attache. Aussi soigne-t-on avec une espèce de vénération ces animaux qui, fidèles à leur demeure, y reviennent régulièrement chaque année. Malheur à la propriété qui ne les verrait plus reparaître (1) !

(1) Nul ne s'aviserait de tirer sur une cigogne ; la vic-

On raconte une foule d'histoires étranges sur les us et coutumes des cigognes. Une d'entre elles, un jour, se pavanait sur son énorme nid, au sommet d'un vieux chêne, lorsqu'un malicieux enfant, qui lui portait parfois quelque nourriture, et qu'elle avait pris en affection, s'avisa de lui soustraire ses œufs et de les remplacer par d'autres. Le temps arriva où les petits vinrent à éclore. La mère aperçut sa progéniture et la recacha aussitôt sous ses ailes en poussant un cri lamentable. Le mâle, sur ces entrefaites, étonné du soin que prenait sa compagne à lui dérober ses enfants, parle en maître, la fait lever, et aperçoit... de petits *dindes*.

Il reste stupéfait, consterné. L'horreur fait dresser sur son front... ses plumes. La mère *cigogne*, effarée, en devint, dit-on, chair de *poule*. Le chef de la communauté comprit que l'honneur exigeait de lui, non seulement une

time aurait des vengeurs. Il en est qui seraient capables de tirer sur le meurtrier.

séparation, mais une vengeance. Une *cigogne adultère !* rien de pareil ne s'était encore vu. Il commença par battre... des ailes; puis il poussa quelque chose qui aurait pu ressembler à un rugissement, s'il eût été de l'espèce *tigre*. Allait-il donc le devenir !

Que de pleurs eût versés l'infortunée mère, si les larmes eussent été dans les attributs de sa nature !... Confuse et la tête basse, la pauvre coupable, sans l'être, n'avait pas à sa disposition, pour se justifier, les ressources de la parole. Si du moins elle eût pu écrire ! les plumes ne lui manquaient point à cet effet ; mais pas d'encre ni de bureau sur la cime où se perchaient tant d'adversités. La nature humaine, en pareille circonstance (et elle s'y trouve souvent), est autrement bien partagée; elle a mille moyens de faire triompher hardiment l'innocence... en face des preuves contraires.

« — *M'avoir trahi pour un dindon!* » murmurait au fond de son cœur l'époux si cruelle-

ment abusé dans ses espérances de paternité. Personne n'entendit ces mots.

A l'instant il pique des deux : Pardon! je me trompe, il s'envole. *La mère cigogne*, bien qu'elle ne fût pas *une fine mouche*, n'en pressent pas moins une catastrophe. Elle retourne à ses moutons : je voulais dire à *ses dindons*. Elle les eût regardés avec un sourire amer, si sa physionomie l'eût permis. Repoussera-t-elle ces petits êtres qu'elle a si longtemps pressés sur son sein : autrement dit couvés sous ses ailes?... Non. Mais quel est ce nuage noir!... L'époux trahi vient de publier le crime de sa compagne; et ses amis, chatouilleux au plus haut degré sur le point d'honneur, accourent à tire d'ailes sur le terrain de la forfaiture. Dieu! que de cris percent les airs à la vue des honteuses volailles! La race étrangère, à peine éclose, est à l'instant précipitée par les cigognes du haut de son nid usurpé. Mais aussi des dindons aux nues! des dindons se posant en aigles! La roche Tarpéienne est près du Capitole.

Puis, vient le tour de *l'adultère :* elle est tuée à coups de becs, ils faisaient fonction de poignards. Le mari cigogne assistait à l'exécution, mais à l'écart. Une justice à lui rendre, c'est qu'il ne prit aucune part à cette sanglante tragédie. On assure même que, pendant le sacrifice, il se voilait la face à l'exemple d'Agamemnon. Je n'oserais pourtant l'affirmer.

L'anecdote paraît bizarre; et néanmoins, plaisanterie à part, elle est de la plus exacte vérité. Les personnes chez qui le fait s'est passé l'ont vu, *de leurs propres yeux vu;* et la province entière l'atteste.

Qui n'a ouï parler de la migration des cigognes, de leur intelligence extraordinaire, et de leurs singulières coutumes! Lorsqu'à l'approche des hivers elles prennent la résolution de partir avec leurs familles, elles déterminent entre elles le lieu du rendez-vous général (c'est ordinairement un marécage désert), et, de points différents, elles y arrivent toutes à l'heure convenue. Là, réu-

nies en congrès, elles se haranguent sans injures, règlent leur loi, sans violences, calculent leur marche avec ordre, et arrêtent enfin leurs plans avec plus de sagesse et de tenue que certains députés ne discutent un budget. Vive une chambre... de cigognes !

A minuit, et par un temps magnifique, je m'embarquais pour Hambourg, sur *le Zuidersée*, mer qui fut jadis terre ferme. Ainsi donc nous voguions où s'élevaient jadis des hameaux et des villes. J'allais rarement sur le pont. Le pont d'un bateau à vapeur n'a rien qui porte à l'inspiration. Sur un navire à voiles on éprouve un sentiment solennel et mélancolique à écouter le bruissement des vagues, à contempler l'azur des cieux, à examiner le vol de la mouette prête à s'endormir sur le flot qui va la bercer, à suivre de l'œil les mousses se suspendant comme des goëlands au bout d'une vergue, à regarder les voiles s'enfler ou se détendre à l'haleine des vents ; tout cela est animé, riant

et poétique : mais le long de la grande machine à roues et à chaudières, quel est le tableau qui vous frappe! Des colonnes de fumée noire qui obscurcissent le firmament; une odeur fétide qui empoisonne l'atmsphère; un bruit monotone et assourdissant de mécaniques en fonction qui ne vous donne que des idées d'inquiétude; point de rames, point d'avirons; ni silence, ni rêveries; plus de vague pour la pensée : tout est froid, lourd, positif et désenchanté. L'industrie seule est là qui trône en face d'une cheminée de fer avec du goudron et des houilles. Prenez donc une harpe d'or! et, sous les tuyaux et la suie, essayez, là, le chant des vieux bardes!

J'en étais réduit, pour seul passe-temps, à jouer au *domino* dans le salon du bateau avec plusieurs marchands hambourgeois. J'admirais avec quelle application mes adversaires combinaient leurs coups. Je dus leur paraître bien stupide, moi qui ne cherchais seulement qu'à ne pas me tromper de points. Le fait est que, chez la grande et ri-

che nation commerçante de Hambourg, celui qui ne calcule pas en tout, sur tout et partout, est nécessairement *incompris*. Il est rangé de suite parmi *les essences romantiques*, les *âmes exilées*, et les *anges déchus* : choses qui ne peuvent se considérer comme *valeurs*, vu qu'elles ne se cotent pas à la bourse.

Mais enfin l'eau douce vint battre les flancs de notre navire. Nous étions sur l'Elbe (1); Hambourg se déployait à nos regards. Ses milliers de vaisseaux élevaient dans l'air leurs forêts de mâts pavoisés; et, à travers ces arbres, au sommet desquels flottaient les pavillons de tous les pays, notre bateau à vapeur se glissait rapidement avec ses colonnes de fumée. Nous entendions le chant des marins se mêler au bruit des marteaux et de la scie sur les chantiers de la rade. L'activité

(1) Hambourg fut fondé par Charlemagne en 808. C'est la plus riche des quatre villes anséatiques. La population du pays est de 160,000 âmes : la ville y compte pour 140,000. (On n'y voit que 2,000 catholiques, il y a 7,000 juifs.

commerciale y tourbillonnait de telle sorte que l'imagination se perdait à la suivre dans ses milliers de mouvements et de voix. Je ne jetai néanmoins sur le port qu'un rapide coup d'œil d'admiration : mon esprit et ma pensée n'étaient qu'à l'affreux tableau qu'allait me présenter l'intérieur dévoré de la célèbre capitale. Je débarquai ; quel changement de scène !

Un énorme plateau de décombres était devant moi. Il en sortait çà et là des tourbillons de poussière et des nuages de fumée. Des canaux déserts, sur lesquels flottaient des débris de bateaux brûlés et d'où surgissaient les poteaux des ponts incendiés, exhalaient des odeurs fétides. De droite et de gauche étaient encore debout des carcasses de bâtiments jadis magnifiques. Quelques soldats en faction stationnaient le long de ces pignons crevassés, de ces squelettes de pierre qui menaçaient encore de leur chute. Je marchais, au milieu de ces dévastations, tantôt devant la belle rampe d'un péristile tombé, tantôt

sous l'élégant balcon d'une façade à demi renversée. Ici, j'apercevais l'intérieur à jour d'un pavillon de fêtes ; là, les arceaux mutilés d'un ancien palais disparu. Jamais le génie des embrasements ne s'était montré plus puissant et plus splendide. On ne concevait pas d'abord comment il avait pu s'emparer si aisément de murailles qu'on eût pu croire indestructibles; puis on concevait encore moins comment il avait pu s'arrêter plus tard dans ses brûlantes conquêtes. Eh quoi! c'était au milieu des eaux que la flamme avait ainsi pu lancer au loin, sans obstacle, ses gerbes et ses pyramides! Oui, mais ces mêmes eaux, au milieu desquelles roulaient des huiles, des esprits de vin, des liqueurs et des essences inflammables que leur avaient livrés des magasins écroulés; ces mêmes eaux, métamorphosées en laves, étaient devenues des nappes ardentes qui propageaient au loin l'incendie! L'eau, auxiliaire du feu, allumait en place d'éteindre, et dévorait au lieu de sauver.

Le feu prit chez un marchand de cigares (1). Bientôt il gagna les belles églises de Saint-Pierre et de Saint-Nicolas (2). Leurs flèches gothiques, de 4 à 500 pieds de haut, s'enflammèrent. Le beau bassin de l'*Alster*, en partie au milieu de la ville, en refléchit les épouvantables clartés. Tout à coup, le beau clocher de Saint-Pierre et la belle tour de Saint-Nicolas s'écroulèrent. Alors partit à la fois, de tous les points de la cité, un cri général de désespoir. Cent mille personnes se mirent à déménager à la fois : mais l'implacable feu prenait dans les rues aux meubles entassés dans les charrettes ; et les voitures, ainsi que le mobilier, disparaissaient au milieu de la confusion générale. Un orfèvre, dont la maison brûlait aux bords de l'*Alster*, met son argenterie et celle de son voisin dans un ba-

(1) Le premier jour (le 4 mai) on crut avoir éteint le feu, lorsque tout à coup il reprit avec une violence inimaginable chez un marchand d'eau-de-vie. Le 5, le 6 et le 7, l'incendie déploya ses fureurs. Il ne s'arrêta que le 8.

(2) Elles ne sont plus églises catholiques.

teau, où s'étaient placées aussi ses deux filles. L'inexorable feu, dont les brandons couraient dans les airs, prend, sur le lac, aux planches de la barque et aux vêtements des jeunes filles. Celles-ci se jettent à l'eau : on les sauva, ainsi que leur embarcation ; mais toute l'argenterie était fondue, et ne formait plus qu'un lingot. Non loin brûlaient d'autres bateaux au milieu de l'*Alster;* et, de toutes parts, les victimes fuyant avec une consternation muette, on n'entendait que l'écroulement des murailles et les sifflements de la flamme. C'était absolument *le dernier jour de Pompéia* tel que *Pline* le décrivait.

Ici commencèrent des scènes révoltantes. Des bandes de brigands se précipitèrent dans les maisons où le feu n'était pas encore. Ils en chassaient les propriétaires, sous prétexte de les sauver, en leur annonçant qu'on allait faire sauter leurs maisons, et que la poudre était déjà dans leurs caves. Puis ils pillaient et ravageaient. On eût dit l'avant-garde infernale du génie des désolations.

Mais quel est ce monument qui s'élève en souverain au milieu des catacombes de la cité? C'est le beau palais de la Bourse. Ressorti intact de la fournaise, en témoin invulnérable et miraculeux, il a tout vu et tout bravé. Son front, il est vrai, est sillonné par la foudre; ses flancs sont noirs et calcinés; mais sa tête est plus haute et plus fière que jamais. C'est la salamandre ayant pu respirer librement dans les régions du feu; c'est le phénix ressortant avec splendeur des brasiers et des cendres. Les majestueuses basiliques de Saint-Nicolas et de Saint-Pierre, à ogives pyramidales et à mystérieuses nefs, ces chefs-d'œuvre de l'art gothique, avec leurs saintes coupoles et leurs traditions vénérées, les voilà qui brûlent, s'écroulent!... et, en face, sauvée des flammes, la Bourse survit triomphante! La Bourse les voit à ses pieds comme prosternés le front dans la poussière et reconnaissant humblement en elle la suprématie de l'époque. Car, hélas! aux yeux de bien des gens, la Providence d'aujourd'hui, le

grand maître de toute chose, celui qui l'emporte sur tout, le souverain arbitre : c'est l'*or*. Hambourg ne saurait périr, Hambourg a conservé le roi des talismans. *Dieu*, dit-on, *protège la France*. Soit; mais *la Bourse* sauve Hambourg (1).

L'Europe entière a pris part au grand désastre avec la sympathie qui s'attache aux hautes destinées. Rois, princes, écrivains, commerçants, artistes, ouvrirent leur

(1) La Bourse, nouvellement bâtie, est couverte en cuivre. Ses fenêtres, au lieu d'avoir des barreaux en bois, les avaient en fer. L'édifice est tout en pierre, en bronze et en cuivre. Un commissaire et douze ouvriers s'y voyant cernés par le feu, et, renonçant à tout espoir, abandonnent leurs pompes et veulent fuir; mais un cercle de flammes leur barre le passage. Ils se réfugient dans les caves; la chaleur les en chasse. Ils voient qu'il faut périr; et, retournant à leurs pompes et à leurs réservoirs, ils veulent du moins mourir en travaillant. En ce moment les murailles brûlantes des maisons circonvoisines s'écroulent; la fournaise s'abaisse, et le monument est sauvé. Son enceinte peut contenir jusqu'à 5,000 personnes.

bourse à l'envi, et portèrent leur tribut à l'illustre infortune. Pendant que la ville brûlait, les principaux banquiers du pays se réunissaient, dans un local à l'abri de flammes, pour payer leurs billets à échéance, rembourser à livre ouvert, et voter de premiers secours. Puis, la catastrophe finie, chacun pansait ses plaies en silence; chacun se résignait sans murmure; et pas un ne faisait faillite (1).

Sur les ruines de la grande cité, quelques figures abattues rôdaient comme de pâles ombres évoquant de noirs souvenirs. De tristes poteaux indiquaient, çà et là, en quel lieu tel négociant, tel restaurateur, tel artiste, tel médecin, avait été chercher un asile. Ces indications silencieuses et lamen-

(1) En d'autres pays, que de commerçants eussent profité de la circonstance pour faire l'admirable spéculation d'une banqueroute.

L'empereur de Russie et le roi de Danemarck envoyèrent chacun 200,000 francs aux incendiés de Hambourg, à la première nouvelle du désastre.

tables avaient je ne sais quoi de sinistre et de funéraire. Elles semblaient donner à lire, sur ces champs de la destruction, les rendez-vous d'une autre vie.

Je foulais le sol d'un jardin public où naguère on avait ri, chanté et dansé. Les arbres étaient calcinés. Au lieu de feuillage et de fleurs, rien que du charbon et des cendres. Je me rappelais que le matin même j'avais entendu, à quelques pas de là, sur le port, les joyeux refrains des matelots entre les cordages de leurs navires, se balançant gaîment sur leurs rames!... Étranges contrastes de ce globe : toujours le rire auprès des larmes, les chants à côté des souffrances, les joies en face de la mort!

On portait à deux cents le nombre des victimes de l'incendie; mais on craignait d'en découvrir encore sous les décombres (1).

(1) Lorsqu'on se décida à faire sauter les maisons pour arrêter les progres du feu, des ouvriers ivres s'arrêtèrent dans les caves, y perdirent la tête et sautèrent. On les y avait oubliés. Il périt beaucoup de pompiers.

Maintenant, à l'entour de la ville perdue, il y a la ville conservée et les préparatifs de la ville à venir. A côté des choses ensevelies se placent les choses naissantes. Sous peu d'années, le nouvel Hambourg sera plus beau que l'ancien. On ne voit que des ouvriers à l'œuvre et des charrettes de matériaux. Des baraques en bois, refuges provisoires, se construisent sur les boulevards. Des tentes et des échoppes, magasins errants, se déploient le long des jardins publics. Les résurrections sont à deux pas de la mort, et la vie surgit des tombeaux.

Un diplomate distingué, M. de Struve, ministre de Russie à Hambourg, me mena visiter les délicieux environs de la ville et les monuments échappés aux flammes (1). M. de

(1) De ce nombre est *le Gymnase*, où se trouve une bibliothèque d'environ 200,000 volumes. Pendant l'incendie on en mura les fenêtres avec des briques. Il y a là une fort belle salle de 210 pieds de long, soutenue par

Struve, savant naturaliste, était, il y a cinquante ans, secrétaire de légation à Hambourg sous le fameux *Grimm*, dont il était l'ami. Je fus au plateau de *Stintfand*, ancien parapet d'où l'on plane sur le port. On a sous ses pieds l'Elbe et ses navires, le Hanovre, le Holstein, *Haarbourg* et *Altona* (1). Les fortifications de Hambourg sont remplacées aujourd'hui par une ceinture de jardins anglais. On chante où jadis on canonnait; on joue et l'on rit sur les plateaux, plantés d'arbustes fleuris, où roulait autrefois le tambour et se dressaient les baïonnettes, derrière des créneaux et des meurtrières. Au surplus, des remparts fermés convenaient mal à une ville libre qui ne demandait qu'à être ouverte au monde entier. Aussi, chez elle, fait-on peu de cas des militaires : vu la divergence d'idées. Car

quatre belles colonnes autour desquelles tournent d'élégants escaliers conduisant à des galeries supérieures.

(1) Haarbourg est une des villes du Hanovre, et *Altona* la deuxième ville du Danemarck.

ceux-ci n'aiment que la gloire ; et celle-là préfère l'argent (1).

Je parcourus les deux faubourgs de Saint-Georges et de Saint-Paul. Ce dernier est *le paradis des matelots*. Là se trouvent des cirques, des théâtres, des saltimbanques, des orchestres, etc. C'est le *boulevard du Temple* de Hambourg. On y voit de jeunes filles qui, pour séduire les marins, se présentent à eux vêtues en Grecques, Arméniennes et Turques (2).

Hambourg a peu de territoire, et encore n'est-il que médiocrement productif. Ses grandes fortunes, qui, par conséquent, ne sont nullement foncières, reposent sur le

(1) Le vieil Hambourg a un cachet particulier. Ses rues, datant du XII[e] siècle, sont étroites et obscures; rien d'aligné. Ses façades sont des pignons qui ont l'air de lanternes par la multiplicité de leurs fenêtres (un seul pignon m'en a offert 58) : ce qui donne à ces habitations un certain air d'orangeries, de serres chaudes et de melonnières.

(2) Là se touchent les deux villes rivales d'Altona et de Hambourg.

terrain mouvant du commerce et de l'industrie. Aussi que de variations parmi elles! Le commerce et l'industrie qui, la plupart du temps, ne vivent que par de continuelles attaques contre la bourse du voisin, et qui ne prospèrent souvent que par la ruine du concurrent, jouent avec leurs élus, comme ceux-ci avec la hausse et la baisse. De là une succession continue d'élévations et de chutes, une lanterne magique où le tableau de la misère succède au spectacle du luxe. Tout y est factice et fictif en fait de position financière; et, en fait d'aristocratie, la seule noblesse est l'argent. Toute distinction nobiliaire est interdite à leurs démocratiques lois : ce qui n'empêche cependant pas les *bourgmestres* de prendre le titre de *magnifique*, et les sénateurs celui de *sagesse*. Du reste, le gouvernement est loyal et paternel; mais il est constamment entravé dans sa marche. Le sénat propose les lois; il les soumet ensuite aux notables de la bourgeoisie: puis, à leur tour, ceux-ci les mettent aux voix de la bourgeoi-

sie entière. Il s'en suit d'interminables longueurs, des intrigues sans fin, et rarement un résultat opportun. Aussi, lors de la catastrophe de Hambourg, le sénat n'osant prendre sur lui de faire sauter quelques maisons, il fallut recourir aux délibérations légales ; et, avant qu'elles fussent en bonne marche, la ville était incendiée (1).

Je vis beaucoup de jolies femmes sur la promenade de *Jung Fernstieg* (2); j'y vis aussi

(1) Le sénat et la cité forment le pouvoir législatif. Le sénat se compose de 36 membres. La cité se divise en plusieurs corps : *le conseil des anciens*, *le conseil des* 60, *le conseil des* 180. A Hambourg tout a le caractère marchand. Tout s'escompte et se calcule. Il existe un impôt qui n'est nulle part ailleurs. Les portes de la ville se ferment l'hiver à quatre heures du soir, et l'été à huit. Toute personne qui y passe une minute plus tard, paie *huit sous*; deux heures après, *le double*; et à minuit, ce que les gardiens veulent. On sonne la cloche au moment où la taxation commence, et la population accourt essouflée pour éviter l'impôt redouté. Cela fait un spectacle étrange.

(2) Ce lieu, avec ses riantes habitations autour de l'Alster, qui rappelait le quartier de Genève aux bords du Léman, est le rendez-vous du monde élégant.

beaucoup de bossus. (1) Peu de poètes sont nés à Hambourg; mais Klopstock et Lessing y ont vécu. M. de Struve me mena, hors la ville, au bel établissement de bains d'*Andreas Brunnen*, qu'on appelle *Eppendorf*. La route qui y mène est bordée de charmantes maisons de campagne offrant les échantillons variés de toutes les architectures connues (2). L'établissement de santé fut fondé par Georges *Knauer* qui y a un monument à sa gloire. Vous prenez là à volonté toutes les eaux minérales dont il vous plaît de vous passer la fantaisie. Vous êtes à *Ems*, à *Carlsbad*, à

(1) Ceci s'explique ainsi : un grand nombre de pauvres familles habitent des demeures souterraines dans des carrefours et des ruelles, retraites humides où jamais l'air salubre ne pénètre, et d'où le soleil est proscrit. Ces malheureux sortent de là chaque matin pour aller monter péniblement dans les hauts galetas où ils travaillent à divers métiers jusqu'au soir. Leur taille se déjette et se déforme en passant ainsi successivement des caves aux greniers.

(2) Je citerai entre autres celles de MM. Brandt, Heime et Parish.

Marienbrunn, etc., etc., et vous y guérissez absolument comme si vous étiez dans les susdites contrées ; mêmes eaux, mêmes cures, mêmes prodiges. Il ne vous faut qu'une seule chose, mais elle est indispensable : *la foi*. On sait qu'il n'y a que *la foi* qui sauve.

Je traversai avec intérêt la ville d'*Altona* où se trouve une promenade de tilleuls qui rappelle celle de Berlin ; je saluai, en passant à *Ottenzen*, le tombeau de *Klopstock*, et le soir j'étais à Flotbeck (1).

Flotbeck, sur les rives de l'Elbe, est la résidence du sénateur Yenisch. Il s'y trouve un

(1) *Altona*, capitale du Holstein, a près de 30,000 âmes. On en a fait un port franc pour rivaliser avec Hambourg. La rue de *Pail-Mail*, construite en partie par le riche armateur M. Baur, est d'une grande beauté. Le tombeau de Klopstock, érigé à *Ottenzen*, est sous un tilleul, au pied de l'église du lieu et en face du portail. Une belle figure de vierge le surmonte. Sa femme, qui lui a bâti ce monument, est venue s'y coucher ensuite auprès de lui. Son frère et ses neveux reposent dans la même enceinte.

parc de 1100 arpents et d'admirables serres. Je remarquai avec surprise, dans ces serres, une fleur nommée *Oncidium Papilio*, que je pris pour un papillon prêt à s'envoler. Ses ailes, à brillantes couleurs, ses antennes, ses petites pattes, et jusqu'à ses yeux, la fleur n'avait rien omis pour être l'insecte lui-même. Le mouvement seul lui manquait. Non loin était la *Musa Cavendishia* qn'on m'assura être l'arbre sous lequel Adam et Ève prirent de quoi se composer leurs fameuses ceintures de feuilles. Or, la vue de cet arbre rectifia beaucoup mes idées à ce sujet, car chaque feuille ayant six pieds de long sur trois de large, ce n'était pas une partie de la personne mais la personne tout entière qui pouvait être cachée par la ceinture.

Madame Yenisch me montra dans ses riches salons deux statues en marbre de *Tenerani*, et une table en mosaïque que le roi de Suède avait donnée à son mari. Mais j'étais plus occupé, je l'avoue, de sa grâce et de ses

beaux yeux, que des trésors de sa demeure (1).

Lubeck (2), où j'etais le jour suivant, est

(1) Ces deux statues étaient *le petit Chasseur* et *le petit Pécheur*. Une admirable *Diane* du sculpteur romain *Bien-Aimé* avait péri dans l'incendie de Hambourg : elle était à l'hôtel Yenisch.

(2) Lubeck, opprimée par *Waldemar*, frère de Canut, roi de Danemarck, qui s'était emparé d'elle en 1227, se révolta un jour contre les Danois pendant la solennité d'une fête au mois de mai. Ses habitants soulevés massacrèrent leur tyran, démolirent leurs forteresses, et dansèrent sur les ruines au milieu des cadavres. Au mois de juillet suivant, Waldemar marcha à la vengeance. Lubeck implora le secours de l'empereur Fréderic I[er]. Le duc Albert de Saxe, le comte Adolphe de Schaumbourg, le bourgmestre Alexandre de Sottwedel et l'archevêque de Brème, volèrent aussitôt à son aide. L'armée danoise était dix fois plus nombreuse que la leur; mais Adolphe IV, comte de Schaumbourg, fit des prodiges de vaillance; et la sainte Vierge, selon les chroniques, fit un miracle en sa faveur en voilant le soleil pendant la bataille. Le roi de Danemarck fut blessé; ses troupes fuirent en déroute; et Lubeck fut proclamée *ville libre impériale*. Ce fut là sa brillante époque; depuis et peu à peu son astre commercial a pâli. Ses 100,000 habitants sont aujourd'hui réduits à 36,000. Elle avait 300 navires, elle n'en a plus que 150. Au lieu de ses anciens revenus d'un million et demi, elle a une dette actuelle de

une ville à pignons pointus et gothiques. Gustave Wasa vint y demander asile en 1519. Alors ses bourgmestres portaient l'armure des chevaliers, et ses bourgeois la pique des soldats; ses remparts étaient redoutables; et Lubeck, un des premiers foyers de la civilisation dans le nord, était à la fois une ville de commerce et de liberté, de gloire et de poésie. Hélas! cette vieille reine des cités marchandes n'a plus qu'une couronne qu'on a mutilée, d'illustres souvenirs qui s'effacent, et de vieux monuments qui tombent. Elle est belle encore pourtant; ce qui fut grand ne s'anéantit pas: le présent peut voiler le passé, mais il ne saurait le détruire.

dix millions. N'importe: Lubeck, avec ses vieilles portes massives, ses façades de maisons découpées par chaque bout en marches d'escalier, son hôtel de ville à flèches gothiques et à balcons ciselés, sa vieille cathédrale aux deux sombres clochers qui ressemblent à deux gigantesques aiguilles de fer, est encore une ville imposante. En 1375 l'empereur Charles IV y passa dix jours avec l'impératrice; et ce ne fut pendant ce temps que tournois et magnificence.

L'église de Sainte-Marie à Lubeck, où se voit en peinture la *fameuse danse des morts*, plus ancienne, dit-on, que celle de Bâle et de Berne, a une horloge qui amuse les étrangers. On m'avait assuré qu'à midi sonnant, douze figures représentant les douze apôtres, sortaient d'une porte ouverte à deux battants, et que chacune saluait le christ en passant devant lui, hormis *Judas* qui, arrivant le dernier, hochait la tête et ne courbait point le front. Je voulus voir ce prodige de l'an 1405, qui, depuis, fut probablement reparé, aggrandi et peut-être gâté. Le christ et les *douze apôtres*, qui n'étaient plus que *huit*, avaient changé de dénomination ; ils étaient devenus *l'empereur* et les *sept grands électeurs d'Allemagne*. Un des *sept* hoche encore la tête à la façon de *Judas*. Cette espèce d'hommes est partout. Comme les grands électeurs d'Allemagne ont aussi subi des transformations, il est à présumer que dans quelque temps les *huit* figures, ayant pu se réduire à *trois*, représenteront *un monarque* et *deux*

chambres. Il n'y aura d'immuable que la figure éternelle : *Judas* (1).

L'homme propose et Dieu dispose : En quittant Lubeck où j'avais passé la soirée chez M. de *Schlozer*, consul-général de Russie, avec M. Platsman, consul de Danemarck, je comptais m'embarquer pour Pétersbourg à *Travemunde* sur le navire le *Nicolas* : mais impossible de sortir du port, vu la baisse des eaux et le calme des vents. Il nous fallut rester sur la rive, ou plutôt à bord de notre *pyroscaphe* pendant douze mortelles heures. Puis, autre évènement fâcheux, l'eau ayant haussé, nous partons ; mais à l'endroit nommé *la barre*, notre bâtiment se prend dans les sables ; et nous restons arrêtés comme la flotte grecque du roi des rois,

« . . . . Dont la rame inutile
« Fatiguait vainement une mer immobile.

pauvres gens d'alors qui n'avaient que des

(1) Cette église a aussi un tableau célèbre : l'*entrée du Christ à Jérusalem* par *Overbeck.*

rames et des *voiles*. Grâce à Dieu, nous possédons maintenant, en plus, du charbon, des roues, des fourneaux ; et... nous n'en échouons pas moins.

Nous avions nombreuse compagnie à bord. Un grand seigneur russe, le comte *Kouchelef* de *Bezborodko*, s'y trouvait, voyageant avec seize personnes et trois maisons ambulantes toutes meublées, qu'il appelait ses voitures. A terre, il lui fallait quinze chevaux pour mettre tout cela en mouvement. Un Anglais nous raconta, pendant que nous étions *ensablés*, une épisode assez originale de l'incendie de Hambourg. *Sir Charles* ***, un de ses amis au Hanovre, entend dire que la grande ville anséatique est en feu. Il prend sur-le-champ la poste avec sa femme pour aller, en partie de plaisir, voir le dramatique spectacle. Il dépose *lady Marie* à un hôtel encore éloigné du théâtre de l'embrasement, et court voir s'écrouler les superbes églises de Saint-Pierre et de Saint-Nicolas. Tout a son enthousiasme, et au moment où il passait un peu

trop près d'une maison sur laquelle agissaient des pompes, un jet d'eau inattendu le prend en travers, l'inonde et le jette dans un canal où serpentaient des flammes d'esprit de vin. Le malheureux, d'abord glacé, se voit ensuite en une espèce de *bol de punch*, d'où il ne s'échappe qu'avec d'horribles brûlures. « —Ma voiture ! criait l'Anglais hors de lui et voulant s'enfuir de la ville. « —Milord! votre voiture est brûlée, lui répond un de ses gens qui accourait à lui. « — Quoi ! à l'hôtel?... « — L'hôtel est en feu. « — Et ma femme! Lady Marie! « — Milord! elle a été se réfugier dans une maison de la rue voisine. »

L'Anglais se traîne vers ce lieu ; des brigands qui s'en étaient emparés y avaient dévalisé Lady Marie. « — Sauvez-vous ! hurlaient ces misérables, on va faire sauter le bâtiment. « — Mais ma femme ! criait l'Anglais. « — Votre femme a le bras cassé. « — Lady Marie ! grand Dieu ! quel enfer!... »

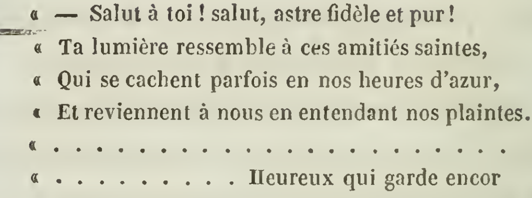
Et en effet le haut d'une cheminée était tombé sur elle en sa fuite. Les deux époux,

peu de jours après, furent rapportés mutilés, volés, brûlés et la tête à moitié perdue, à leur habitation du Hanovre. On pense qu'au premier incendie qui aura lieu ils ne se donneront plus la même *partie de plaisir*.

Cependant notre pyroscaphe était toujours immobile, et aucun effort ne pouvait lui rendre le mouvement. Nous passâmes ainsi trois jours, n'ayant sous les yeux qu'une mer monotone qui ne voulait ni hausser ni baisser, et dont le calme était une espèce de persifflage continuel. Je n'ai jamais rien éprouvé de plus irritablement ennuyeux.

Ma seule distraction était de contempler, à la nuit tombante, le beau firmament d'azur qui se déployait au dessus de nos têtes. J'y cherchais *l'étoile polaire* comme une clarté d'espérance, comme un phare consolateur. Il me semblait que j'avais une égide secourable dans cet astre des régions septentrionales; et quand mon talisman brillait, je me figurais qu'un œil providentiel veillait sur moi le long de ma route. Je me répétais

alors ces vers de M. Marmier (*Lettres sur le nord*, v. I.)



« — Salut à toi ! salut, astre fidèle et pur !
« Ta lumière ressemble à ces amitiés saintes,
« Qui se cachent parfois en nos heures d'azur,
« Et reviennent à nous en entendant nos plaintes.
« . . . .
« . . . . Heureux qui garde encor
« Dans sa vie un espoir, dans son ciel une étoile! »

Nous avions trois artistes dramatiques à bord, dont deux femmes, une *grande coquette* et une *petite ingénue*. Aucune ne restait dans son rôle ; car la coquette faisait habituellement l'ingénue, et l'ingénue faisait perpétuellement la coquette.

Enfin, néanmoins, il arriva l'heureux moment où notre oiseau marin *le Nicolas* voulut bien se résoudre à battre des ailes, c'est-à-dire à mettre ses deux grosses roues en mouvement. Clameur joyeuse! *nous partons.*

Sur le navire était une calèche d'où ne sortait jamais une grosse dame, qui y pre-

nait ses repas, y fumait des cigares, y buvait de l'eau-de-vie, et y dormait en société de petits poissons rouges qui s'agitaient autour d'elle en de petits bocaux. Elle avait apporté de *Francfort-sur-Mein* cette compagnie à nageoires, pour se consoler d'un mari qu'elle y avait perdu. Ses prisonniers couleur de rose égayaient le noir de son deuil.

Parmi nos passagers il se trouvait un ancien militaire russe dont le costume était bizarre. Il portait de longs cheveux noirs, une barbe épaisse et une espèce de capuchon religieux. Ses habitudes étaient plus bizarres encore; il ne parlait à personne; il donnait presque toujours ses ordres par gestes; il évitait avec soin notre approche, et il dînait seul, à l'écart.

Plusieurs fois, je m'étais avisé de lui adresser la parole quand par hasard je le rencontrais; un salut glacial avait été sa seule réponse. On m'assurait que le soir, à l'heure où chacun se retirait, il sortait de sa cabine et faisait de longues promenades sur le pont:

je fis une dernière tentative de rapprochement; et, vers onze heures et demie, me voilà marchant silencieusement de long en large, à la clarté des étoiles, auprès du misanthrope sauvage.

« — La belle nuit ! » lui dis-je soudain.

Il me regarda en fronçant le sourcil, salua, et ne me fit point de réponse.

« — C'est juste ! repris-je en tirant ma montre, il n'est pas encore tout à fait l'heure. »

Mon inconnu releva son front d'un air étonné, et s'arrêta ; mais, fidèle à ses habitudes de mutisme, il ne me demanda aucune explication.

Nous continuâmes notre marche ; quelques instants se passèrent : je tirai de nouveau ma montre et lui adressai tranquillement ces mots :

« — Vous pouvez parler maintenant. Tenez, voyez vous-même ! il est l'heure. »

Sa surprise redoublait. Il jeta un regard sur ma montre, elle marquait *minuit*. Il sourit avec amertume.

« — Ah ! dit-il, *l'heure des fantômes !*

« — Enfin, répliquai-je avec joie , voici un son de voix humain.

« — Eh quoi ! Monsieur, vous me preniez?...

« — Pour quelque être d'une autre vie.

« — Hélas, je voudrais, en effet, ne plus appartenir à ce monde. »

Il tenait à la main une longue pipe turque au bout de laquelle étaient sculptés des os en croix et une tête de mort.

« — Vous avez là, continuai-je, une singulière figure ?

« — La même est ici, » répondit-il en entr'ouvrant son habit, et me montrant l'épingle de sa chemise.

Nouvelle fête de squelette.

« — Vous aimez ce genre d'images ?

« — Que je les aime ou non, je les porte.

« — Ah ! j'en suis sûr, poursuivis-je d'une voix compatissante, vous avez bien souffert ici-bas. »

Il me prit la main avec émotion, la serra dans la sienne, et se tut.

« — Parlez! repris-je vivement. Je suis digne de vous entendre. Il me viendra peut-être quelques paroles consolatrices. Moi aussi, Monsieur, j'ai souffert.

« — Pas comme moi.

« — Qu'en savez-vous! Tenez! tout dort, nous sommes seuls, seuls avec Dieu qui nous écoute. Ici, sous la voûte étoilée, au mugissement de la mer et environnés par les ombres, ouvrez-moi votre cœur sans crainte!..

« — Hélas! que me demandez-vous! »

J'étais arrivé à l'émouvoir, je parvins à le décider. Nous passâmes une partie de la nuit ensemble ; et il me raconta ses malheurs. Je lui promis seulement, dans le cas où je raconterais sa vie, de changer les noms de ceux qui y figurent. Je tiendrai ici ma promesse.

LA TETE DE MORT.

Marcel *Kourbalof* était de noble famille (1). Militaire, il avait honorablement combattu dans les armées russes; et s'il n'y avait pas acquis des titres et des grades, il en était sorti du moins avec un nom sans tache et des décorations méritées. Les actions d'éclat ou plutôt les grandes circonstances lui avaient manqué pour devenir une des illustrations de son pays. Que de grands hommes inconnus ont ainsi passé dans la vie parmi leurs compagnons d'armes, sans avoir pu briller un seul jour, sans avoir jamais été visités une seule fois par l'occasion, le bonheur et la gloire! Que d'aigles s'élancèrent vers le soleil, et moururent dans les ténèbres! Que de perles ici-bas eussent pu rehausser l'éclat d'une couronne, et sont restées au fond des mers!

(1) *Kourbalof* n'est point le vrai nom. J'ai dû aussi le changer comme les autres.

Kourbalof s'était retiré du service à la suite d'une grave blessure. Son père et sa mère n'existaient plus. Il prit le parti de voyager. Ennuyé de la vie où il n'avait pu jouer un rôle marquant, il eût désiré, à défaut d'actions glorieuses, rencontrer du moins de tragiques aventures et y figurer : mais non, il n'avait jamais, en fait de succès, que des triomphes vulgaires, et en fait de malheur, qu'une adversité médiocre. Calme plat, ou guignon obscur. Il eût préféré des ruines imposantes à un délabrement chétif; vain désir, le firmament de sa destinée ne s'était point encore obscurci par la poésie des tempêtes : il n'y passait que du brouillard.

Son esprit, au surplus, qui avait de vastes champs en culture, offrait aussi de grands espaces en friche. Il était assez beau de taille et de visage, mais l'azur de ses yeux avait parfois une monotonie fatigante. On y découvrait de l'ardeur, mais une ardeur éteinte

et découragée. En lui, rien de défectueux, mais aussi rien de saisissant.

Il se dirige vers l'Allemagne; il avait vu Berlin et Vienne, il parcourt les bords du Danube. Il était à explorer la Hongrie, lorsqu'au milieu d'un de ses cantons les plus sauvages, et à la suite d'une longue course à cheval, il s'égara un jour dans les bois. Marcel Kourbalof était excellent écuyer, il voulut faire sauter un ravin à sa monture : exténuée de fatigue, elle s'abattit sous lui, et le jeta violemment contre un rocher. Marcel, étourdi du coup, se releva péniblement. Sa blessure s'était rouverte. Il faisait nuit comme au second jour de la création, avant qu'apparût la lumière. Le sang coulait sous ses habits. Effrayé de sa position, ne sachant ni où il était ni ce qu'il allait devenir, et portant ses pas au hasard, il sort à pied du fatal bois. Une lumière lointaine se présente à lui; elle part d'une habitation isolée au pied

d'une petite colline. Il recouvre assez de forces pour s'y traîner; et, contre la porte où il frappe, il tombe presque évanoui : il n'eût pu faire un pas de plus.

Quelques heures après, Kourbalof, reprenant ses esprits, se trouvait, sous un toit hospitalier, couché dans un bon lit, entouré de figures compatissantes, et soigné comme l'enfant du logis. On avait pansé sa blessure, et il était hors de danger.

Une jeune fille de seize à dix-sept ans s'offrait au chevet de son lit. On la nommait *Tamilia*. Qu'elle était fraîche et jolie! Quel maintien suave et grâcieux! Ses yeux caressaient avant même que sa voix n'émût. Le cœur de Marcel se prit à battre. Il ne regrettait plus en ce moment les honneurs, la fortune et la gloire; il n'enviait plus aucune destinée. Le bonheur commençait à lui apparaître de loin, flottant dans la brume des rêves. Reprenant goût à l'existence, il lui semblait qu'une voix pouvait enfin lui dire : « *Je t'aime.* » Ce mot, le seul peut-être, en ce

monde, par lequel on est quelque chose : ce mot qui fait qu'on a vécu !

Nullement pressé de guérir, il prolonge au contraire, autant que possible, son état de convalescence. « — Oh! se disait-il en secret; pourquoi donc jusqu'à présent ai-je tant murmuré contre le sort! n'être rien, n'avoir rien été, ne laisser nulle part son nom après soi, n'est-ce pas, à peu d'exceptions près, le destin général! De quel droit viendrais-je m'en plaindre! La Providence, je le sens, me réservait mieux que le bruit et la célébrité : mon âme se réveille et se réchauffe aux rayons du véritable soleil; la vraie lumière m'apparaît. L'astre d'ici bas, c'est l'amour. »

Lorsque Marcel essayait d'arriver au cœur de Tamilia, elle l'écoutait d'un air douloureux. Souvent elle feignait de ne comprendre ni ses regards ni ses paroles. Timide, effrayée, languissante, elle était heureuse de se sentir aimée; mais elle eût craint de pousser sa pensée plus loin. Constamment souf-

frante et rêveuse, Tamilia était une de ces âmes pieuses et solitaires qui ne sont jamais bien comprises que par le ciel.

Kourbalof a pris son parti. Il sait que les parents de celle qu'il aime sont dépourvus de fortune, mais qu'ils portent un nom sans tache. Il ouvre son âme au vieux Norberg de Varaslod, et lui demande sa fille en mariage. Marcel, sans être précisément riche, jouissait d'une existence indépendante; il se flatte que ses vœux seront favorablement accueillis. Norberg lui répond en ces termes :

« — J'ai promis à ma fille de ne jamais lui imposer le choix d'un époux. Je l'ai laissée maîtresse d'elle-même. Ayez son cœur, sa main est à vous. »

Kourbalof remarquait que l'œil de Tamilia se tournait souvent vers lui avec un intérêt doux et troublé. L'amour, qui est un sentiment, est aussi un art. Il avait appris d'instinct auprès d'elle la valeur d'un sourire fugitif, d'une parole interrompue, et

d'un regard mystérieux. Puis il s'était dit : « *Elle m'aime.* »

Un soir, il se promenait seul avec elle, au coucher du soleil, sous les ruines d'un vieux castel, nommé *Basteran*, voisin de leur habitation. Un sentiment superstitieux faisait qu'ils se parlaient bas le long de ces galeries délâbrées où d'illustres voix avaient retenti naguère, et où de nobles cœurs avaient battu. On eût dit qu'ils craignaient de réveiller sous ces débris quelque ombre gémissante ou quelque souvenir menaçant.

« — Si ces pierres pouvaient parler! dit Marcel à la jeune fille, qu'elles nous révéleraient de mystères! que de drames inconnus ont dû se passer ici! on y a aimé autrefois.

« — C'est possible, répond Tamilia en soupirant. On y aura alors bien souffert.

« — Pourquoi ?

« — C'est qu'aimer c'est souffrir.

« — Oh non, Tamilia, c'est vivre!

« — Eh bien! la vie c'est la souffrance.

« — Pas toujours! reprend Kourbalof. Vous m'avez prouvé le contraire.

« — Vous croyez qu'on aima sous ces murs?

« — Ah! je crois qu'on y aime encore.

« — En passant.

« — Non: à poste fixe.

« — Paix, Marcel! dit la mystérieuse jeune fille; ce sont là des paroles qui brûlent, et nous sommes parmi les morts. Le froid seul convient aux sépulcres.

« — Tamilia! point d'idées funèbres. Vous avez changé ma nature. Ambitieux autrefois, je ne songeais qu'aux dignités. Aujourd'hui, tendre et dévoué, je ne rêve que paix et retraite. Plus de regrets vers la grandeur! oh! le brin d'herbe arrosé par la pluie et chauffé par le soleil, pourrait-il porter envie au chêne que battent les vents, et au roc où tombe la foudre!...

« — Hélas! répond Tamilia, le feu du ciel qui descend brûler le palais peut dévorer aussi la chaumière.

« — La nôtre sera épargnée : oui, *la nôtre*, Tamilia. J'ai commencé, je poursuivrai. Ne le savez-vous pas, j'ai demandé votre main ; on m'a répondu que vous seule en disposeriez. Refuseriez-vous d'être à moi? Je ne sais pas exprimer mon amour comme un autre, je n'ai appris ni à flatter ni à plaire : mais je traverserais pour vous, avec bonheur, les nuits de la tempête et la mitraille des camps. J'ai besoin d'un être qui m'aime. Voulez-vous dévouement et bonheur? confiez-moi vos destinées. »

Tamilia prêtait une oreille attentive à Kourbalof; et pourtant, comme plongée dans une rêverie douloureuse, elle promenait autour d'elle un regard fatalement distrait.

« — Marcel! reprend-elle tout à coup en s'asseyant sur une espèce de pierre tumulaire, j'ai un secret au fond de l'âme.

« — *Un secret!* révélez-le-moi.

« — Mais il peut briser votre cœur.

« — Et pas le vôtre?

« — Il l'est déjà.

« — Vous me glacez.

« — Venons au fait. A quatre pas de ces ruines est le château de *Waldésor.*

« — Je le sais, château appartenant à la comtesse *Rozelsky*, très haute et très puissante dame.

« — Cette comtesse est ma marraine.

« — Tant pis. Sa réputation est étrange. Selon les bruits publics, elle serait en communication intime avec les mondes invisibles, et en relation coupable avec les esprits malfaisants. J'ai ri plusieurs fois de ces fables.

Tamilia tressaille et réplique :

« — Moi Marcel ! moi, je n'en ris pas.

« — Vous croiriez?...

« — Je ne veux rien croire.

« — Et cependant vous avouez?...

« — Je n'avoue rien. J'ai peur : voilà tout.

« — Et à quel propos cette peur? Que

rapport pourrait-il y avoir entre ses destinées et les nôtres?

« — C'est là le terrible secret.

« — Elle a donc des droits sur vous ?

« — Je suis en sa puissance, Marcel ! je lui appartiens.

« — En vertu de quoi ?

« — D'un serment proféré devant Dieu.

« — De grâce! expliquez ce mystère! Vos parents en ont-ils connaissance ? savent-ils votre engagement?

« — J'ai dû le leur cacher. Voici ce qui s'est passé entre ma marraine et moi. Mon père, frappé l'année dernière par de grands malheurs et poursuivi par d'impitoyables créanciers, était sur le point d'être arrêté. Ses biens saisis allaient être vendus ; et son désespoir mettait sa vie en danger. « — *Va te jeter aux pieds de ta marraine !* me dit un matin ma mère, *elle est riche et peut nous sauver. Va, mon enfant ! et que Dieu te protège !* »

Ces paroles me consternèrent. Il fallait que notre position fût bien horrible pour que ma mère se décidât à m'imposer une pareille démarche. Vous connaissez sa piété. La comtesse *Rozelski* lui paraissait une puissance des ténèbres dont il fallait éviter l'approche et l'aspect. Elle m'avait interdit depuis l'enfance toute relation avec le castel, et je ne me rappelais même pas avoir jamais vu la dame de *Waldésor*. N'importe ! Soumise à la volonté de mes parents, je pars et j'arrive au château.

« Vous avez ouï parler des sourdes rumeurs du pays. Vous savez avec quelle épouvante on s'entretient de *Waldésor* et des singularités de la châtelaine. Je n'avais sur tout cela que des idées confuses ; et pourtant je tremblais de tous mes membres en entrant chez l'illustre dame. « — *Elle est fort vieille*, me disais-je (car on m'avait affirmé qu'elle était déjà très âgée lors de ma naissance), *elle passe pour arrogante, avare et capricieuse. Elle est sans doute repoussante.*

Aurai-je le courage de lever les yeux sur elle? Aurai-je la force de lui parler?

« J'arrive; on m'introduit. Il était dix heures du soir. Elle avait fixé ce moment (car vous saurez encore qu'il entre dans ses bizarres habitudes de ne recevoir que la nuit). Je suis d'abord éblouie de la quantité de lumières de son appartement. Je reste debout, immobile, et comme changée en statue. Mes yeux étaient baissés vers la terre.

« — Approche! me dit la comtesse. Puisqu'on te permet de me voir, on a besoin de moi, je suppose. Elle est vraiment jolie, ma filleule. Voyons! parle! que me veux-tu? »

« Son ton n'avait rien de farouche. Son accent, jeune et bienveillant, me parut riant et malin; je me sentis renaître à l'espérance, et je fus tomber à ses pieds.

« — Ma marraine! sauvez mon père!

« — Il lui faut de l'argent, n'est-ce pas? me répondit la dame de Waldésor. Les plus vertueux, en pareille nécessité, transigent avec leurs principes. De l'argent! que ne fait-

on pour ce métal! On irait, le cas échéant, jusqu'à se donner au démon. L'homme, au fait, ne vaut pas... le diable. »

« A ces mots prononcés d'une voix aiguë et avec un rire strident, je frémis de la tête aux pieds. Mon regard se leva sur elle. O surprise! Ce n'est point une vieille châtelaine à tournure déplaisante et à visage ridé qui se présente à moi : c'est, au contraire, une belle et noble figure. La comtesse était richement vêtue; mais ses yeux pleins d'expression, son teint de la blancheur du lis et ses cheveux du noir de l'ébène, avaient plus d'éclat encore que sa parure. Je restai, à genoux, confondue.

« — Lève-toi! continua-t-elle; je serai bonne et miséricordieuse pour ta famille; car, véritablement, tu me plais. Que faut-il pour sauver ton père?

« — Mille pièces d'or, repliquai-je.

« — Tu les auras aujourd'hui même. »

« Mon cœur battait de reconnaissance et de joie. La châtelaine, en ce moment, avait un

radieux sourire ; son front se ceignait d'une auréole de vertus et de bienfaisance. Je pressai sa main sur mes lèvres.

« — Mais j'y mets une condition, reprit avec douceur ma marraine.

« — Laquelle? demandai-je à la hâte.

« — Tu viendras ici, l'automne prochain, me retrouver dans ma solitude; et tu me consacreras six mois en bonne et aimable filleule. L'hiver te sera long, j'en ai peur ; mais il passera vite pour moi. Une aussi gentille compagne égaierait ma retraite et me rendrait heureuse. Veux-tu faire ce sacrifice? »

« Sa voix était pénétrante et son regard suppliant ; je ne pus résister à leur double influence. Celle qui sauvait mon père n'avait-elle pas à son tour le droit d'exiger de moi quelque marque de gratitude! Ce qu'elle me demandait, d'ailleurs, était bien peu de chose en comparaison du service qu'elle rendait à ma famille : je ne crus pas devoir balancer.

« — Ma marraine! je suis à vous. »

« — Vous me le promettez devant Dieu! »

« Je levai ma main et jurai. »

« — O ciel! interrompit Kourbalof; vous avez prononcé ce serment! Eh quoi! vous quitteriez vos parents?... »

« — Nous touchons à la fin de l'automne : je partirai avant huit jours.

« — Si votre père s'y oppose?

« — Il ne le peut ni ne le doit. N'est-ce pas grâce à l'argent de la comtesse qu'il a conservé son habitation, ses biens et sa liberté! Elle a accompli sa promesse : c'est à moi de remplir la mienne. Les six mois d'hiver expirés, je reviendrai au toit paternel; et alors... si vous êtes là, si vous m'êtes resté fidèle...

« — J'y serai, interrompt Marcel. Oh! oui, je serai là près de vos parents; je vous y aurai attendue. Mon cœur n'aura pas changé; mais, vous, que vous sera-t-il advenu! Reviendrez-vous, Tamilia? reviendrez-vous ce que vous êtes?

« — En fait de sentiment, j'en réponds.

« — Et vous serez à moi ?

« — Oui, Marcel. »

Tamilia, se levant à ces mots, reprend le chemin de sa demeure. Un ruisseau limpide était sur son passage ; elle se penche vers lui et s'y regarde, aux derniers rayons du soleil, avec une singulière expression de douleur et de curiosité.

« — C'est vrai ! reprend-elle tout bas, se parlant à elle-même et comme si personne ne l'écoutait : c'est vrai, je suis fraîche et jolie ; mais, au printemps prochain... qui sait! La jeunesse et la beauté passent si vite!... j'ai de tristes pressentiments.

« — Tamilia ! je ne vous quitterai point, je veillerai sur vous. J'irai à Waldésor, je le veux.

« — Moi, Kourbalof ! je le défends.

« — Mais si des dangers vous menacent ?

« — Je n'en redoute qu'un, Marcel : le changement de mes traits. Si vous ne m'aimiez que pour mes charmes !...

« — Oh! je vous aime encore plus pour votre âme. Mais quelles sont donc les funestes idées qui s'emparent de votre esprit?

« — Je ne les comprends pas moi-même. Je ne sais ce que je redoute. Une vague terreur me poursuit. Au surplus, ne parlez à mon père de rien de ce que je vous ai confié; c'est à moi seule à l'instruire des engagements que j'ai contractés : car ce fut encore là une des étranges conditions qui me furent imposées. Je dus promettre de ne révéler à ma famille le traité passé entre la comtesse et moi que peu de jours avant mon départ. Je remplirai mon devoir jusqu'au bout. »

Marcel et Tamilia se séparent. L'officier russe s'est soumis à tout ce que la jeune Hongroise a exigé de lui; et elle, de son côté, lui a promis sa main et sa foi, à son retour de Waldésor.

Kourbalof fait ses adieux aux parents de sa future compagne. « *Ses vœux*, leur dit-il, *ayant été agréés par Tamilia, il va régler chez lui quelques affaires importantes, et tout prépa-*

rer pour assurer le bonheur de sa fiancée , il reviendra vers le printemps. »

Que l'hiver lui a paru long! il l'a passé à Vienne, non dans les plaisirs et le monde, mais loin du bruit et dans la retraite. Son amour s'y accroît des agitations et des inquiétudes qui le tourmentent nuit et jour. Il attend, il craint, il espère; ou, pour mieux s'exprimer, il souffre.

Enfin les premiers beaux jours du printemps ont lui. Marcel s'achemine vers la Hongrie. Il arrive, il est à la porte de la maison de Tamilia. Il va frapper. Une voix intérieure lui crie : « *Ta bien-aimée a disparu.* »

— Ah! c'est vous! dit le vieux Norberg de Varaslod en s'élançant à sa rencontre. Ami fidèle et dévoué! venez mêler vos larmes aux nôtres.

« — *Mes larmes!*

« — Nous l'avons perdue. »

Kourbalof tombe sur un siége comme frappé de mort.

« — *Tamilia! perdue!* s'écrie-t-il. Oh!

jadis, humilié de n'avoir jamais été frappé que par de mesquines adversités, je demanmandais au ciel de violentes émotions : il m'exauce, il m'a foudroyé! »

Norberg ne lui adressait aucunes paroles consolatrices, car il n'eût pas permis qu'on lui en adressât à lui-même.

« — Où est-elle morte? reprend Marcel d'une voix à demi éteinte.

« — Lisez! lui répond Varaslod. »

Le fiancé de Tamilia ouvre la lettre que lui présentait le vieillard : elle était de la comtesse Rozelsky.

« Il y a trois mois, Monsieur, que je
« quittai ma terre pour aller voyager à
« l'étranger avec votre charmante enfant.
« Hélas! je reviens sans vous la ramener.
« Une affreuse maladie a non seulement
« défiguré ses traits, mais égaré sa raison.
« Je l'ai confiée en Italie à un savant médecin
« et à une amie d'enfance, pour sauver du
« moins sa vie, s'il est possible. Vous ne
« sauriez vous figurer mon désespoir!... car
« je l'aimais comme une mère. »

« — Mais rien ne dit là qu'elle est morte ! interrompt vivement Kourbalof.

« — Je connais la dame de *Waldésor*, répond Norberg avec un tremblement comprimé. Elle a voulu me préparer peu à peu à l'épouvantable nouvelle. J'ai demandé à lui parler, elle a refusé de me voir. Je lui ai adressé trois lettres, et je n'ai eu aucune réponse. L'espoir ne nous est plus permis.

« — Oh! moi, j'arriverai jusqu'à elle ! dit Marcel avec emportement. Il y a là un affreux mystère. Tamilia vous écrivait-elle ?

« — Oui, souvent; et dans chacune de ses lettres elle nous parlait de sa marraine avec une affection vive et reconnaissante.....

« — On la forçait d'écrire ainsi. Elle aura été, j'en suis convaincu, la victime d'une horrible machination. Que dit sa mère ?

« — Elle se meurt.

« — Malheur ! malheur à la comtesse ! je la verrai ce soir, bon gré mal gré. Il faudra qu'elle me reçoive, il faudra qu'elle m'écoute, il faudra qu'elle me réponde. Tout

devra s'éclaircir. Quelque chose me dit au fond du cœur que s'il y a eu *mort*, c'est qu'il y a eu *crime*. Eh bien! j'en fais ici le serment, s'il y a eu *crime*, il y aura *vengeance!* »

Kourbalof s'élance hors de l'habitation de Norberg. Il court au château redouté. *Waldésor* était situé au milieu d'une espèce de forêt. De vastes fossés l'entouraient. Aucun bruit ne s'y faisait entendre à l'extérieur; et l'on eût pu croire, à son funèbre aspect, qu'il n'était habité que par des oiseaux de proie.

Marcel s'approche d'une des vieilles portes du manoir. Il y voit une cloche et sonne. Un valet à figure rébarbative, entr'ouvrant une façon de guichet, le questionne d'une voix rauque :

« — Votre nom?

« — Marcel Kourbalof.

« — Que demandez-vous?

« — La comtesse Rozelsky.

« — Madame ne reçoit personne.

« — Veuillez lui porter ce billet. »

L'officier russe écrit à la hâte quelques

lignes au crayon. Il demande à la comtesse un moment d'entretien ; il parle de *sa fiancée;* et, tout en employant la prière, il laisse percer la menace.

Le valet refusait de porter le message : plusieurs pièces d'or l'y décident, et la comtesse fait réponse. Le château sera ouvert à Kourbalof le soir même : il y sera reçu à neuf heures.

Marcel, en attendant l'instant fixé, s'enfonce au milieu des bois de Waldésor. L'astre du jour était couché. Que le temps lui paraît s'écouler lentement! Il marchait à grands pas sous de longues allées, lorsqu'un prêtre à robe grise, une espèce d'anachorète, se présente sur son passage. Le fiancé de Tamilia, presque aliéné par la douleur, s'imagine que le ciel lui envoie là un conseil et un guide. Il l'aborde le front courbé.

« — Mon père, venez à mon aide! »

L'ecclésiastique, étonné de son désordre et de sa pâleur, l'interroge avec émotion. L'officier lui raconte ses malheurs, et termine ainsi son récit :

« — Vous habitez cette contrée, mon père. Vous devez connaître la comtesse Rozelsky? Il est impossible que vous, ministre du ciel, vous n'ayez pas percé, en partie, les mystères qui l'environnent? Au nom de Dieu! éclairez-moi! »

Le prêtre hésite à lui répondre.

« — Mon fils! retiré dans un monastère voisin, je vis loin des bruits de la terre; et quand, parfois, je vais au château...

« — Quoi! vous y pénétrez, mon père!

« —Oui, mais je ne saurais y aller dans un but hostile à la comtesse, elle était la sœur de mon père. »

Un découragement désespéré se peint sur le visage de Kourbalof. Il pousse un long gémissement. Le prêtre cède à la pitié.

« — Cette nuit même, reprend-il, je dois aller chez la comtesse: elle m'a fait secrètement appeler. J'ignore dans quel but. J'y penserai à vous, jeune homme.

« — Mon père! je compte sur vous, dit Marcel renaissant à l'espérance. Nous nous reverrons, j'en suis sûr. Tout à l'heure, à

votre vue, j'ai senti, je ne sais comment, que vous n'étiez pas venu à moi par hasard. Dieu dirigeait mes pas et les vôtres. Connûtes-vous ma fiancée?

« — Oui, à son arrivée au manoir. J'ai connu aussi les deux autres.

« — *Les deux autres!* répète Marcel avec une surprise effrayée.

« — La dame de Waldésor, continue le saint vieillard, a toujours eu successivement quelque demoiselle de compagnie auprès d'elle; et...

« — Et toutes..... mon père..... sont mortes?...

« — J'ai administré la dernière.

« — De quoi mourait-elle?

« — Je l'ignore. La seule chose qui m'ait frappé, c'est l'affreux changement de ses traits. Sa maladie l'avait tellement défigurée...

« — O mon Dieu! s'écrie Kourbalof, Tamilia est morte de même, si véritablement elle est morte. Mon père! il y a là des nuits d'iniquité où il faut porter la lumière. Il le

faut, le ciel vous l'ordonne : sans quoi, maintenant, en ces lieux, vous seriez complice du crime. Le ciel vous parle par ma voix ; et c'est à genoux que je parle. »

L'accent, l'attitude et les paroles de l'officier avaient une force irrésistible.

« — Vous verrez ce soir la comtesse, réplique à demi-voix le prêtre ; dissimulez vos vrais sentiments ! essayez même de lui plaire ! et si l'on vous invite à souper, tâchez de coucher au château. Nous nous reverrons dans la nuit. Maintenant, silence ! et adieu. »

L'ecclésiastique s'éloigne ; et l'officier vole au manoir.

Quel changement à *Waldésor!* Les fenêtres y étaient brillamment éclairées. A la porte principale se tenaient des domestiques en riche livrée. Le bâtiment féodal n'avait plus rien de sombre ni de menaçant : tout y était mouvement et vie.

Marcel, introduit dans de somptueux appartements, et se rappelant les recommandations du moine de la forêt, jette un œil furtif sur sa toilette, et, se regardant dans

une glace en passant, craint de ne pas paraître assez élégamment mis. Il avait pris un habit militaire afin qu'au besoin une épée fût à son côté ; et, par une étrange prévision, il portait un poignard caché sous les plis d'une large ceinture travaillée en or. C'était moins un vêtement de salon qu'un costume de guerre. Il entre ainsi chez la comtesse.

Elle était négligemment assise au fond d'un délicieux boudoir, sur un divan asiatique. Des bougies, à demi voilées, y jetaient de douces clartés. A ses pieds s'étendait une jolie levrette que sa blanche main caressait; et l'air, comme en un sanctuaire, se parfumait d'odeurs balsamiques.

L'officier s'arrête étonné. Il salue la châtelaine avec trouble. Il s'attendait à lui trouver un visage sombre et sévère, et, malgré les efforts de l'art, à y trouver l'empreinte de l'âge. Pas du tout; la noble dame, bien qu'elle ne fût plus au printemps de sa vie, ne s'en offrait pas moins éblouissante de grace et de fraîcheur. Un doux sourire était sur ses lè-

vres ; et la sérénité de son front, non moins remarquable que la blancheur de son teint, semblait refléter la pureté de son âme. La comtesse était ravissante.

« — Madame ! balbutie Marcel, vous me pardonnerez, j'espère... »

Il ne peut achever sa phrase.

« — Veuillez vous asseoir, répond-elle. Je vous remercie, Monsieur, de votre aimable visite. Celle que nous pleurons tous deux... m'a si souvent parlé de vous! elle vous aimait tant, cette ange! »

De grosses larmes roulaient sous sa paupière ; son accent était mélodieusement plaintif; elle joignait, en ce moment, au prestige de la beauté la séduction du sentiment.

« — Tamilia faisait mon bonheur, continue-t-elle. Qu'il m'est doux, Monsieur, de voir celui que son cœur avait choisi! Vous l'aimiez bien aussi, n'est-ce pas? Oh! nous la pleurerons ensemble. »

Marcel se sentait fasciné. Ses pensées de haine faisaient place à des élans d'admira-

tion. Il ne sait plus ce que l'instant d'aupa-r avant il ressentait, et ce que maintenant il éprouve. Les suaves clartés du regard de la comtesse s'harmonisaient avec les angéliques sons de sa voix. Elle continue l'entretien. L'officier l'écoutait avec transport, la regardait avec enthousiasme ; et Tamilia, cependant, ne sortait point de sa pensée.

Les paroles ambiguës de la châtelaine lui laissaient un rayon d'espérance. Sa fiancée n'était pas morte.

« — Où l'a-t-on conduite, Madame? demande en tremblant Kourbalof.

« — A Naples : du moins je le crois, répond vaguement la comtesse. J'attends de longs détails ces jours-ci. Désirez-vous aller la rejoindre ? en ce cas, je vous remettrais des lettres pour les personnes à qui je l'ai confiée ; et si ma pauvre enfant vit encore..... »

Elle s'arrête suffoquée, la peur semblait glacer ses esprits.

« — Vous le voyez, Monsieur, reprend-elle, je ne puis surmonter de cruels pres-

sentiments. Je fus ainsi toute ma vie; et lorsqu'au printemps de mes jours... »

Marcel fait un mouvement de galante courtoisie; mais la dame de Waldésor, ne lui laissant pas le loisir de reprendre la parole, continue d'un ton mélancolique et doux:

« — Oh! pas de compliments flatteurs. J'aime à me rappeler les temps déjà éloignés où j'essayais gaîment l'existence. Ces âges de jeunesse, Monsieur, sont de charmants amis restés derrière nous, et qui, fatigués de nous suivre, se sont détachés de notre carrière. Nous ne pouvons retourner à eux, et rien ne nous les ramènera. Ces amis, d'abord tant aimés, nous les avons vus tomber en route; et nous avons continué à cheminer, sans y faire attention, avec de nouveaux compagnons, moins riants et moins purs. Ah! que ces âges d'autrefois rougiraient s'ils revenaient à nous!... ils nous trouveraient si déchus! »

Kourbalof, militaire franc et loyal, ne se sentait pas à la hauteur d'un pareil entretien. Il balbutie des phrases sans suite.

« — Consacrez-moi votre soirée! poursuit l'irrésistible comtesse. Ne pourriez-vous souper au château? »

Ces mots, rappelant à l'officier son entretien avec le moine de la forêt, réveillent en lui de noires pensées. Les prestiges qui l'entourent ont perdu de leur force. Il accepte avec empressement l'invitation de la châtelaine. Il se rendra, pour lui plaire, aussi aimable qu'il le pourra. Il veut coucher à Waldésor.

Le souper est prêt. Marcel, assis à une table magnifiquement servie, ne se laisse plus éblouir ni par la beauté de la comtesse ni par les splendeurs du manoir. Il commence à tout examiner avec une attention plus calme. Il adresse à la noble dame toutes les flatteries qu'il croit nécessaires au succès de son secret dessein. L'officier était jeune, bien fait et de haute taille. On l'écoute avec intérêt. Il ne parle plus de Tamilia; il ne semble occupé que de la belle châtelaine. C'est elle qui cherchait à le tromper. C'est peut-être elle qui va l'être.

Le repas achevé, il la reconduit à son élégant boudoir. Le vent sifflait au dehors avec violence, et la pluie tombait à torrents.

« — Le cruel temps ! dit la comtesse.

« — Il n'est de *cruel* ici que de vous quitter, reprend tendrement Kourbalof. L'orage ou le soleil : qu'importe ! Lorsqu'il faut s'éloigner de vous, le temps doit toujours être affreux.

« — Eh bien ! passez la nuit au château ! dit la comtesse avec un doux sourire et lui tendant sa blanche main.

« — J'accepte avec reconnaissance, répond Marcel en portant cette main à ses lèvres. Que le mauvais temps soit béni ! »

Le reste de la soirée se passe en coquetteries mutuelles. L'officier n'avait voulu faire qu'un jeu de ses tendres galanteries ; et déjà malgré lui, elles devenaient plus expressives et mieux senties. Parfois, il s'en apercevait lui-même ; et alors, évoquant le souvenir de sa fiancée, il passait successivement, dans ses discours et dans son maintien, d'une chaleur presque passionnée à un

froid presque glacial. Ces alternatives, au reste, ne faisaient que lui donner un mystérieux attrait de plus aux yeux de la châtelaine. Il a piqué son amour-propre, il pourrait arriver à son cœur.

Enfin, vers le milieu de la nuit, le fiancé de Tamilia est conduit à l'appartement qu'on lui avait préparé. Un peu étourdi par les fumées du vin qu'il avait bu et par le singulier rôle qu'il s'était imposé, il se jette tout habillé sur l'immense lit de sa chambre à coucher. Deux pâles bougies éclairaient l'enceinte. Il regarde avec étonnement les larges tapisseries qui en couvraient les murailles et représentaient des chevaliers armés de toutes pièces. Ces personnages, à figures sinistres, semblaient le fixer d'un œil menaçant. Les vents continuaient à mugir. Il se sent oppressé, mal à l'aise. Il porte la main machinalement sur son poignard. La grande horloge du château sonne une des heures de la nuit. Il se lève, il marche à grands pas dans sa chambre. Il pressent quelque chose d'af-

freux, sans pouvoir définir en quel genre... le sang bouillonnait dans ses veines.

Tout à coup un léger bruit frappe son oreille. Une porte mystérieuse, masquée par la tapisserie, s'ouvre à l'extrémité de la chambre. Le vent qui s'en échappe souffle les deux bougies qui éclairaient l'enceinte ; et, à travers l'obscurité qui s'y étend, Kourbalof aperçoit une figure sombre et silencieuse qui, une lanterne sourde à la main, s'avance vers lui lentement. C'est le moine de la forêt.

Son visage est décomposé. Son regard, baissé sur un crucifix suspendu à son cou, semble craindre de se lever.

« — Dieu soit loué! dit Marcel courant à lui ; vous avez tenu vos promesses. M'apportez-vous quelque espérance?

« — Tamilia existe encore, répond le prêtre avec un frémissement douloureux. Mais pas d'exclamations de joie ! la mort, en certains cas, est préférable à l'existence. Tamilia n'est point au cercueil, et cependant est hors de la vie.

« — Grand Dieu ! quel langage ! Où est-elle ?...

« — Jeune homme, avant que je m'explique, il me faut un serment solennel. »

L'ecclésiastique, à ces mots, détache le crucifix qu'il portait sur sa poitrine ; et, le présentant à l'officier, il poursuit d'une voix lugubre :

« — La sœur de mon père est coupable. Néanmoins, je croirais manquer à des devoirs sacrés de famille, si, révélant ici ses secrets, j'allais déshonorer son nom. Jurez-moi donc, devant le Sauveur, de ne jamais la dénoncer aux tribunaux, et de ne jamais attenter à ses jours! Jurez-moi de ne point la perdre ! et, ce serment ici prononcé, Tamilia vous sera rendue. »

Marcel met un genou en terre ; et, levant sa main vers l'image du Rédempteur, il fait le serment exigé.

« — Maintenant, a repris le moine, un peu de courage, jeune homme ! vous allez frissonner d'horreur. La comtesse Rozelsky avait été douée par la nature d'une incom-

parable beauté; mais l'âge approchait où l'éclat et la fraîcheur de sa jeunesse allaient, peu à peu, disparaître. Un alchimiste, envoyé par l'enfer, sans doute, vint lui communiquer le moyen de se conserver jeune et belle jusque dans la vieillesse. Ce moyen consistait à se laver de temps en temps le visage avec une eau mystérieuse, une préparation satanique. Il osa lui en donner la recette; hélas! et elle osa s'en servir! Cette eau se composait ainsi : il fallait d'abord avoir à sa disposition une jeune vierge pure et sans tâche; il fallait ensuite que cette infortunée se résignât à se laisser de temps à autre extraire du visage une certaine quantité de sang. Il fallait enfin mêler à ce sang le jus de quelques herbes sauvages. Au résumé, la victime, condamnée aux continuelles piqûres qui devaient peu à peu décharner ses joues et défigurer ses traits, finissait, après avoir donné le plus pur de son sang au vampire qui y puisait la jeunesse et la fraîcheur, par ne plus offrir elle-même... qu'une affreuse *tête de mort*.

« — Quelle atrocité inouïe ! s'écrie Marcel épouvanté. Et vous ! ministre du ciel ! vous avez connu de pareilles monstruosités, et vous avez gardé le silence !

« — Jes les ai longtemps ignorées. Quand la comtesse Rozelsky m'appela au lit de mort de sa première fille d'honneur, pour lui administrer les sacrements, la mourante avait perdu l'usage de la parole et ne put rien me déclarer. L'étonnante décomposition de son visage provenait, me disait-on, des ravages d'une longue maladie; et je crus à cette explication. Plus tard, lorsque assistant aux derniers moments d'une seconde demoiselle de compagnie, je vis la figure de cette dernière aussi hideuse que celle de sa devancière, il s'éleva en moi, je l'avoue, une terreur qui tenait du remords; les bruits publics m'étaient connus. Prosterné au pied des autels, je me reprochai de n'avoir pas questionné la mourante, et de n'avoir pas cherché à pénétrer le mystère. Je n'étais encore instruit de rien; mais cette nuit j'ai tout appris, et par *Tamilia* elle-même...

« — Ici ! interrompt Kourbalof.

« — Oui, ici, réplique le moine. La comtesse, hier, m'avait fait mander en particulier. Elle m'apprend que sa nouvelle compagne est dangereusement malade ; je me rends auprès de l'infortunée qui réclamait mon ministère ; je m'approche de son lit. On avait hermétiquement fermé volets et rideaux. Un long voile couvrait ses traits...

« — Assez ! crie Marcel éperdu. Tamilia ! si jeune ! si fraîche !... Tamilia devenue un spectre !...

« — Suivez-moi ! reprend le vieillard : mais rappelez-vous vos serments : point de fureur ; point de vengeance !

« — Oh ! conduisez-moi jusqu'à elle !

« — Mon fils ! vous me jurez de nouveau !...

« —J'accorde tout, j'accède à tout ; mais que je puisse la revoir ! mais que je puisse la sauver ! Hâtons-nous, mon père ! venez ! »

Il essayait de donner une sorte de calme à son maintien et à ses paroles. Vains efforts!

son regard était dévorant, et sa main pressait son poignard.

Le moine de la forêt descend l'escalier dérobé par lequel il était monté chez Kourbalof; il traverse plusieurs passages obscurs, et marche d'un air inquiet. Il semble craindre une rencontre. Marcel le suivait en silence, et sans faire la moindre attention aux chambres noires et souterraines qui s'offraient successivement à sa vue: Il n'est qu'à une seule pensée.

Il arrive enfin, sans obstacle, à l'endroit redoutable où il va trouver Tamilia. Ses jambes plient, sa vue se trouble; il est dans une salle basse à ogives, au fond de laquelle est un lit entouré de larges rideaux et qu'une petite lampe éclaire. A peine distingue-t-il les objets qui l'entourent. Personne ne veille auprès de la victime mourante; il approche en frémissant. Il tombe à genoux au chevet du lit; et sans regarder celle qui y repose, il l'appelle: — « *Tamilia!* »

Une voix plaintive répond. Est-ce une parole ou un gémissement? l'officier russe

se relève. Plus de doute! il a reconnu l'accent de sa fiancée.

« — C'est moi, Tamilia! reprend-il; c'est moi que le ciel vous envoie! C'est moi!... votre ami!... votre époux! »

Un cri de désespoir l'interrompt. La mourante, dont la tête cachée dans l'ombre était tournée du côté de la ruelle, porte ses mains à son visage et l'enveloppe d'un mouchoir.

« — Ah! c'est le dernier coup! dit-elle. Marcel! ne me regardez pas! »

Ses membres avaient le frémissement de l'agonie.

« — Tamilia! s'écrie Kourbalof, Tamilia! je viens vous sauver. Je sais tout, mais soyez sans crainte. Vos traits ont pu changer; que m'importe! Mon amour reste inaltérable.

« — Merci! je puis mourir maintenant, répond la jeune fille à voix basse.

« — *Mourir !* non, non, vous ne mourrez pas; vous ne pourrez mourir : me voici!

« — Il est trop tard, Marcel! laissez-moi. »

Tamilia le repoussait doucement d'une main tremblante. Il saisit cette main dans les siennes ; elle était froide et décharnée.

« — Non, Marcel! continue l'infortunée, je ne puis plus vivre, car je ne puis plus être aimée. Au nom du ciel, retirez-vous! Gardez-moi dans vos souvenirs... telle que j'étais autrefois. Ne me donnez pas l'affreux supplice de vous voir frémir à ma vue! Par pitié, Marcel, laissez-moi!

« — Vous laisser! vous abandonner! non, vous êtes à moi devant Dieu. J'ai fait serment de n'être qu'à vous. Tamilia! vous n'avez plus vos charmes d'autrefois! tant mieux; je ne vous en aimerai que davantage, et vous ne plairez qu'à moi seul. Sortons de cet horrible repaire! L'amour et le bonheur vous attendent...

« — Mon Dieu! que ces paroles sont douces! interrompt Tamilia d'une voix étouffée par les sanglots. Elles me ramènent à la vie. Oui, Marcel, je me sens renaître; mais est-ce possible? est-ce vrai? Je ne sais plus ce qui m'est arrivé, ce qui m'attend, ce que

j'éprouve... O Marcel! c'est le ciel qui s'ouvre. »

Elle s'arrête brusquement.

« — Non, non, reprend-elle avec l'accent de l'épouvante et en reportant la main à son visage. J'oubliais... Plus d'illusions!... Il me croit encore Tamilia ; il me parle comme jadis. Ah! c'est qu'il reconnaît mon accent! mais aussi, c'est qu'il ne m'a pas vue!

« — Plus de paroles! levez-vous! dit Kourbalof avec une énergie croissante. Cette nuit même vous reverrez votre famille. La jeunesse et les secours de l'art peuvent encore tout réparer... Suivez-moi!

« — Le pourrai-je!... Je suis sans force. Je n'attendais ici que la mort... la fin de mon horrible supplice!... »

Un bruit éloigné se fait entendre. Le prêtre de la forêt saisit fortement le bras de l'officier russe, et, tout bas, lui glisse ces mots :

« — On vient : c'est la comtesse. Que faire! »

Marcel ne réfléchit ni ne consulte. Il

prend sa fiancée dans ses bras, l'arrache violemment de sa couche ; et, sans avoir pu voir encore son visage sur lequel elle tient un mouchoir fortement pressé, il l'enlève et fuit avec elle.

L'ecclésiastique les guide. Aidé de sa lanterne sourde, il les conduit silencieusement, à travers des corridors déserts, jusqu'à l'une des secrètes issues du manoir. Il en connaît les détours et les passages. Aussi arrive-t-il bientôt à une dernière porte ouvrant sur la campagne; il en avait la clef, il l'ouvre. Là se trouvait une espèce de concierge qui se réveille au bruit de leurs pas. Il s'avance, étonné, vers eux.

« — Retirez-vous ! lui dit le moine, j'obéis à l'ordre suprême ; et je remplis ici mes devoirs. »

Le valet s'incline et s'éloigne. Kourbalof avait franchi le seuil du château. Il était hors des fatales murailles lorsque tout à coup une espèce de rugissement lui fait tourner la tête en arrière... O ciel ! qu'aperçoit-il ? la comtesse; elle poursuit les fugitifs.

Il dépose à l'instant sa fiancée sur un tertre de gazon; et, se précipitant avec fureur vers la châtelaine, il va la frapper de son poignard. Le prêtre s'élance et l'arrête.

« — Et votre serment ! » s'écrie-t-il.

L'officier laisse tomber l'arme homicide.

« — Partez ! continue le vieillard, mais point de dénonciation ! point de vengeance ! vous me l'avez juré ; j'y compte. »

Puis, saisissant les mains de la comtesse, et la contraignant au silence, le prêtre fait tonner ces mots :

« — Quant à vous, paix et soumission ! Paix ! ou j'appelle à la fois sur vous les vengeances du ciel et les foudres de la terre ! Silence, ou vous êtes perdue !... perdue ici-bas, et là haut ! »

Son geste, sa parole et son attitude imposent à la châtelaine ; elle est comme pétrifiée d'étonnement et de fureur. Kourbalof profite du moment ; il ressaisit Tamilia dans ses bras, et fuit à pas pressés le manoir.

L'orage s'était dissipé ; le ciel n'avait plus de nuages, et l'aube commençait à poindre.

L'oiseau du printemps gazouillait sous la feuillée. L'aurore s'annonçait brillante, et les fleurs allaient s'épanouir à ses premiers rayons. C'était une de ces belles matinées du printemps où toutes les joies semblent s'éveiller et chanter sous le ciel. C'était fête dans la nature.

Tamilia, le visage entièrement caché et la tête appuyée sur la poitrine de son amant, se sentait à la fois heureuse et consternée, renaissante et frappée de mort. Le moment était enchanteur, et le désespoir était là.

L'officier veut reprendre haleine ; il s'arrête et regarde autour de lui. Il se trouvait à quelques pas des ruines de *Basteran*, près de ce même ruisseau limpide où Tamilia lui avait adressé naguères ces mots tristes et prophétiques :

« — *C'est vrai ! je suis fraîche et jolie, mais au printemps prochain... qui sait !* »

Marcel l'assied doucement au pied d'un saule à rameaux pleureurs.

« — Tamilia ! lui dit-il d'une voix suppliante, regardez-moi, ne craignez rien ;

c'est ici que vous me faisiez jadis cette cruelle question : « *Si vous ne m'aimiez que pour mes charmes ?* » C'est ici que je répondais : « *Oh! je vous aime encore plus pour votre âme.* »

Les larmes continuaient à suffoquer la jeune fille mourante. Elle laisse tomber le mouchoir qui cachait ses traits.

« — Eh bien ! regardez-moi ! » répond-elle.

Hélas ! malgré l'empire que Kourbalof croyait avoir sur lui-même, il n'a pu contenir un mouvement d'horreur. Sa physionomie s'est contractée ; il a un spectre devant lui, une véritable *tête de mort*. Ce n'est plus la jeune, fraîche et charmante Tamilia, ce n'est plus même rien qui la rappelle. Elle n'a conservé que le timbre de sa voix ; le reste est impossible à reconnaître. La figure de l'infortunée, couverte d'affreuses piqûres, n'a plus de sang, de chair, ni de veines. Ses yeux, enfoncés dans leur orbite, ont perdu l'éclat de la jeunesse et de la vie... Kourbalof recule atterré.

Un sourd gémissement l'arrache à l'instant

même à sa lugubre torpeur. Il sent qu'il vient de porter un dernier coup, un coup mortel peut-être, à sa malheureuse compagne. Il tombe à genoux devant elle.

« — Tamilia! lui dit-il avec le plus doux accent qu'ait pu choisir l'amour : Tamilia ! n'importe!... je t'aime. Pardonne un mouvement de surprise : le cœur n'y est entré pour rien. Parle-moi! parle-moi, de grâce! que j'entende ta voix chérie! car la voix, c'est plus que les traits; c'est l'âme. La voix, c'est plus que la physionomie, c'est l'existence. Tamilia! tu seras ma femme. Écoute aussi l'accent de Marcel : c'est de la vérité, de l'amour!

« — Non Marcel! c'est de la pitié.

« — Tamilia ! ta main et ta foi !

« — Non, non, ton adieu et la mort. »

La pauvre victime, à ces mots, recouvrait ses traits de son voile.

« — Mon accent aussi va s'éteindre, murmure-t-elle à demi-voix. Oublie ce que je suis devenue! mais n'oublie pas ce que je fus! Garde-moi belle dans tes rêves! »

L'officier russe se relève : Tamilia est évanouie. Il reprend son précieux fardeau, et, la pressant contre son sein, continue sa rapide course. Il arrive au toit paternel ; il entre, il aperçoit Norberg.

« — La voici ! je vous la ramène ! s'écrie-t-il les cheveux hérissés et l'œil brûlant du feu de la fièvre. C'est Tamilia, votre enfant ! C'est Tamilia, mon épouse ! »

Le père s'élance avec transport vers sa fille. Une exclamation de bonheur est d'abord partie de ses lèvres. Puis, un cri d'horreur y succède.

« — Dieu ! un spectre!... que signifie!... Ce n'est pas, non, ce ne peut pas être elle. »

Tamilia rouvrait les yeux. Elle a vu, elle a entendu.

« — Quoi ! répond Kourbalof à moitié frappé de démence et avec un rire sardonique, le père méconnaît sa fille? Eh bien ! l'amant, lui, n'a point renié sa fiancée. Spectre ou non! moi, je l'ai sauvée. Telle que la voilà ! je l'aime. Repoussez-la ! moi je l'épouse. »

Norberg s'est penché vers sa fille.

« — L'épouser ! vous ! mais elle est morte !

« — *Morte !* répète l'officier. Ah ! père ! vous l'avez tuée !.... »

Tamilia n'existait plus.

(1) Cette épouvantable histoire n'a pas été la seule de ce genre. La comtesse *Raëgotzi*, sous l'empereur *Joseph II*, fut arrêtée *en Hongrie*, dans son château de *Worosvar*, atteinte et convaincue d'avoir fait mourir plusieurs jeunes filles de son domaine, en les piquant au visage pour avoir leur sang et pour en composer un cosmétique infernal qui lui conservait la beauté. Elle fut punie selon toute la rigueur des lois. Il paraît que le châtiment, néanmoins, n'a pu empêcher le même forfait de se renouveler. Il paraît aussi que, fidèle à son serment, Kourbalof n'a point dénoncé la comtesse.

III.

Le beau pyroscaphe, *le Nicolas*, approchait de Saint-Pétersbourg. Le temps était serein, la mer superbe, et notre traversée admirable. Nos jours passaient rapidement. Les uns lisaient, les autres écrivaient; on jouait au whist, on faisait de la musique, et les repas

même étaient gais, quoique la cuisine fût détestable. Quant à moi, résigné à la mauvaise chère, je prenais l'habitude du jeûne (1).

Enfin, nous arrivons à Cromstadt ; cette ville fortifiée, bâtie pour ainsi dire au milieu de la mer, est à l'embouchure de la Néva. Autour d'elle se détachent, comme autant d'îles, une quantité de citadelles imprenables. Pierre-le-Grand en a parsemé le golfe à l'entrée de sa capitale. Le vaisseau ennemi qui tenterait de se glisser vers Pétersbourg, à travers ces forteresses marines, serait anéanti sur-le-champ. Rien de plus solennel que cette avenue guerrière, par eau, de la résidence des Czars. L'empreinte du génie est là.

Passons les Dardanelles russes.

(1) Les chefs de bateaux à vapeur, calculateurs excellents, ont soin de faire servir les repas aux heures où le mal de mer a le plus de force. Aussi les passagers souffrants, à la seule vue des mets, commencent par frissonner. Ils s'assoient en faisant une laide grimace, puis la laide grimace devient une affreuse convulsion. La table est peu à peu desertée; le déplorable dîner demeure intact en grande partie; et, pour le maître du navire, tout cela c'est... *du bénéfice*.

J'avais quitté mon pyroscaphe. Grâce à l'obligeance du comte *Koucheleff de Bezborodko*, je m'étais soustrait avec assez de bonheur aux persécutions de la douane russe; et, dans un nouveau bâtiment, je naviguais sur la Néva (1). Quel spectacle imposant! La ville aux milliers de palais, de portiques et de colonnades, le Paris du nord de l'Europe, se présentait à moi paré de toutes les magnificences du luxe, de tous les prestiges de la puissance et de toute la magie des arts. A chaque pas, j'apercevais un dôme des Invalides, un Corps-Législatif, un Louvre, une Colonne Trajane, des Panthéon, des colisée, des pinacothèque; et je me demandais, émerveillé, si cette ville n'avait d'autre population que des rois et des princes : car je cherchais en vain des maisons, je ne voyais que des palais.

Le premier aspect de Pétersbourg, en ar-

(1) La Néva sort du lac Ladogua pour venir décharger ses eaux dans le golfe de Finlande.

rivant par la Néva, est du plus saisissant effet. Le grand fleuve, dont les quais sont bordés de monuments au pied desquels vogue une armée de navires, vous conduit au centre de la ville. Là, ce ne sont que des édifices à arcades et à galeries, des dômes d'azur, des frontons d'airain, des toits métalliques et des coupoles d'or; le tout dans des proportions gigantesques. Chaque bâtiment est presque un quartier; chaque quartier a la dimension d'une ville; et la ville a l'étendue d'un royaume. Là, les distances sont démesurées comme l'étendue de l'empire; les rues ont la largeur d'une place publique; et les places publiques, la surface d'un Champ-de-Mars. Des multitudes de voitures basses et légères nommées *droschkis*, sur lesquels on s'assied de côté en plein air, s'y croisent dans toutes les directions : ici, sur un pavage en cailloux, et là, sur des parquets en sapin. Ces *droschhis* sont attelés de jolis petits chevaux, façon arabes, courant à bride abattue sous des harnais à clous de métal, et portant au dessus de leur tête un cercle en façon

d'auréole. Les *isvoschicks* (cochers de ces *droschkis*) avec leurs barbes au menton, leurs plaques d'étain sur le dos, leurs *caftans* (longues robes bleues) leurs *conchaks*, (ceintures flottantes) et leurs *chapkas* (feutres à boucles) ressemblent à une variété bizarre de brames, de fakirs et de bonzes. Ici, des équipages de luxe, à quatre chevaux attelés deux par deux, sont menés par de jeunes postillons; là, quatre chevaux de front, à la manière des chars antiques, traînent une calèche moderne; puis de nombreuses cavalcades, et une nuée de petites charrettes, circulent au milieu de tout cela avec la rapidité des wagons, et sans exposer les piétons à aucun danger; car les trottoirs ont la dimension d'une rue, comme la rue celle d'une place publique (1).

(1) « Il est des maisons (dit *le Guide à Saint-Pétersbourg*, page 151) qui contiennent jusqu'à 4,000 individus. » J'ai parcouru un bazar à double étage ayant environ 4,000 pieds de tour. Chaque étage avait 175 arcades (total 350); et, sous ses arcades à jour, avait ses boutiques ouvertes. J'ai mesuré la largeur d'une rue, j'ai trouvé 150 pieds; celle d'un trottoir, 24. Plus de 5,000 droschkis circulent dans tous les quartiers de la ville,

Le monument qui me frappa le plus à mon débarquement, ce fut l'église d'*Isaac* (1). C'est, à mon avis, une des plus étonnantes constructions du temps moderne. Elle a quatre façades pareilles, ornées chacune de leurs colonnades et de leurs frontons. Au dessus de ces colonnades en granit rouge de Finlande, à larges cristaux de Feldspath, est posé un second monument en rotonde, où s'élèvent vingt-quatre colonnes monolithes du même marbre ayant chacune quarante-deux pieds de hauteur. Celles de la base en

notamment dans la rue de *la Grande Perspective*. Des mangeoires à demeure, espèces d'auges permanentes, sont dressées çà et là pour les chevaux de fiacres et de droschkis. Une multitude de pigeons voltige à l'entour. Pétersbourg en a des nuées; ils couvrent les clochers et les toits. On en a sous les pieds, sur la tête, partout; on dirait les sauterelles de l'Égypte : si ce n'est qu'au lieu d'être des *plaies funestes*, ce sont des *bêtes révérées*. Le respect qu'on a pour ces oiseaux est en mémoire du Saint-Esprit qui descendit sous la forme *d'une colombe*. Tuer un pigeon en Russie, serait commettre un sacrilège.

(1) Catherine II, qui la commença, la dédia à ce saint, parce que Pierre-le-Grand était né le jour de Saint-Isaac. Elle s'achève sous la direction de M. de *Montferrand*. La charpente du monument est en fonte et en fer forgé.

ont cinquante-six, et toujours d'une seule pièce. Elles sont au nombre de quarante-huit. Le chapiteau de ces piliers d'ordre corinthien est en bronze doré, ainsi que le piédestal; et la rotonde aérienne porte en guise de couronne vingt-quatre figures ailées en bronze qui semblent les génies du temple. Puis, apparaît la coupole en cuivre doré qui termine le monument à quatre cents pieds de hauteur, et où rayonne la croix grecque. Les teintes obscures, mais polies comme un miroir, des grandes murailles en marbre gris du bâtiment ont un caractère imposant et solennel. Aux quatre côtés de la rotonde supérieure, et en l'honneur des quatre évangélistes, quatre légers pavillons ou *campanilles* se dressent à l'orientale avec huit colonnes à jour, et chacune leur dôme d'or. L'ensemble de ce monument est comme le songe d'un génie, songe demi-funèbre et demi-radieux, réalisé en marbre et en or. L'église d'Isaac, enfin, est un monument à la fois sombre et religieux, dont le pied est

un mausolée, et le front une apothéose (1).

Sur la place d'Isaac, entre le sénat et l'a-

(1) M. *Lemaire*, à qui on doit le fronton de la Madeleine, est chargé de la fonte en bronze des deux premiers frontons de l'église d'Isaac. L'un représente la *Résurrection*, l'autre *Saint-Isaac* arrêtant l'empereur Valence qui allait combattre les chrétiens, et lui disant : *Tu périras.* Les deux autres frontons sont de M. Vitelli : l'*adoration des mages*, et l'*empereur Théodose recevant saint Isaac.* Ces quatre frontons sont admirables. Pour donner une idée du grandiose des figures, je citerai *la Vierge de l'adoration des mages.* Assise, elle a environ 14 pieds anglais (le pied anglais a 11 pouces), et l'empereur *Théodose* en a 17, bien qu'il soit courbé. M. Vitelli a donné à Théodose et à sa femme les traits de l'empereur Nicolas et de l'impératrice. Ceux qui les entourent ont le visage de quelques seigneurs de la cour actuelle (M. de Montferrand est dans les groupes). Ceci me rappelle une idée originale d'un poète russe. Ayant fait récemment un poème sur Pierre-le-Grand, il plaça près du grand homme les illustrations qui entourent en ce moment le souverain de la Russie ; et M. le comte de Nesselrode se trouva figurant à la bataille de Pultava.

Le perron de Saint-Isaac est en marbre de Finlande. Les blocs sont si énormes, qu'il en est dans lesquels on a taillé trois hautes marches de 20 pieds de long. Les 32 colonnes des *campanilles* ont 28 pieds de haut. On a déjà dépensé 40 millions à ce bâtiment ; et, pour en décorer l'intérieur, il en faudra peut-être encore une vingt-

mirauté, est la statue équestre en bronze de Pierre-le-Grand, érigée par l'immortelle Catherine, en 1782. C'est l'œuvre d'un artiste français nommé *Falconnet*. Pierre-le-Grand, couronné de lauriers, foule aux pieds de son cheval un énorme serpent ; sur son piédestal est cette simple et éloquente inscription : « *A Pierre I, Catherine II!* » Ce piédestal est un énorme rocher de *liachta* pesant trois millions de livres, et fut transporté à Pétersbourg du fond d'un marais éloigné (Pierre autrefois l'avait gravi, sur la plage où il était, pour examiner le pays). Cette translation est encore une des choses les plus étonnantes de l'époque. Le cheval du héros gravit au galop la poétique roche ; et, de ce bloc sauvage comme la contrée des premiers czars, le génie fondateur, étendant sa main vers la Néva, semble y appeler, en

taine. Les portes seront en bronze comme à la Madeleine.

Du haut de Saint-Isaac on a une vue superbe : la Baltique avec sa ligne de forteresses, Cromstadt avec ses vaisseaux de guerre, et la cité de Pétersbourg.

maître accoutumé à être obéi, la civilisation et les arts (1).

Je fus visiter, aux bords de la Néva, la première maison qu'il habita au vieux Pétersbourg, et qu'il y construisit lui-même. Cette maison n'a guère que quarante pieds de long sur dix-huit de large; et quand on songe aux somptueuses demeures bâties par lui, où il pouvait aller s'installer, on s'arrête stupéfait devant le logis de son choix. L'habitation de la Néva est sœur de la cabane de Saardam. Ses deux principales pièces étaient jadis tendues d'une grosse toile blanche. L'extérieur était peint en briques. Ce premier palais impérial à Pétersbourg se composait d'une salle à manger exiguë, d'un salon en miniature, d'une chambre à coucher de la grandeur d'une alcôve,

(1) La statue et le cheval pèsent 44,000 livres. Il y a une autre statue de Pierre-le-Grand à Petersbourg sur l'ancienne place Michel. Elle porte cette inscription : *A l'aïeul le petit-fils !* Elle a de beaux bas-reliefs, et a été érigée par Paul 1er.

et d'un extrait de cuisine. J'entrai sous ce toit révéré (1).

Je reculai soudain saisi d'un indicible étonnement : ce n'est plus une chaumière qui est devant moi, c'est un temple ; ce n'est plus un intérieur de maison, c'est un sanctuaire. Des lampes et des cierges sont allumés sur un grand candelabre au milieu de la salle où l'immortel charpentier prenait jadis ses repas. Au fond est l'image

(1) On y voit un fauteuil en bouleau fait par Pierre lui-même, et où il s'asseyait dans son salon.

La fameuse inondation de 1824 engloutit en partie cette cabane que Catherine II fit revêtir (comme cela eut lieu à Saardam) d'un bâtiment extérieur à vitrages pour le mettre à l'abri des injures du temps. Autour de cette cabane est un très petit jardin où il y a trois chênes que planta Pierre-le-Grand. On prétend qu'il portait toujours des glands dans sa poche, et en semait partout où il trouvait un peu de bonne terre. Aussi, rencontrez-vous un vieux chêne en Russie : *C'est Pierre-le-Grand qui l'a planté*, vous dit-on. En face du modeste réduit était la maison en bois de *Menchicoff*, favori du czar, où Pierre donnait ses audiences. Non loin était une chapelle à l'orientale et de la même époque. Ces bâtiments, une forteresse et quelques cabanes d'ouvriers, constituaient seuls Pétersbourg à la fin de 1703.

du Christ dont il ne se séparait jamais et qu'il portait avec lui dans toutes ses batailles, notamment à Pultawa. Devant cette image qui s'offre aux enthousiastes admirateurs du czar comme une portion de lui-même, comme une sorte d'association mystérieuse ici-bas de la gloire humaine avec la gloire divine, on se prosterne avec respect. Dieu et Pierre-le-Grand sont là.

Les murs de l'enceinte sont tapissés d'une énorme quantité d'*ex voto;* car les malades viennent là, baisant la terre et à genoux, demander à l'Éternel seigneur de leur ciel, et à l'immortel chef de leur pays, la guérison de leurs souffrances; et cette guérison, ils l'obtiennent; la profusion des dons en fait foi. Des croix et des décorations d'or, des bras et des crânes d'argent, des béquilles et des médailles, des pierreries de tout genre et des insignes de toute espèce y sont étalés aux regards. Il y avait foule au moment où je mettais le pied sur ce sol consacré, et l'on y célébrait la messe. Oh! que je trouvai touchant ce culte rendu au souverain des cieux,

auquel, en leur pensée, les fils de la Néva faisaient participer le fondateur de la Russie! Leur admiration serait-elle donc poussée jusqu'à l'idolâtrie? Non ; car cette idolâtrie n'est que la sainte conviction que celui qui veilla sur eux pendant sa vie, veille encore sur eux après sa mort ; et soit en implorant, soit en remerciant le prince que la Providence leur accorda, c'est Dieu encore qu'ils bénissent (1).

O toute puissance du génie! j'ai traversé une grande partie de l'empire des Czars ; et partout où s'offrait à moi quelque bel et vaste établissement dont je demandais le fondateur « — *Pierre-le-Grand*, » me disait-on. Apercevais-je un monument d'utilité publique dont je voulais savoir l'origine? « — *Pierre-le-Grand*, » me répondait-on.

(1) Un bassin d'eau bénite était là; chacun peut y puiser et y boire. On y voit aussi un *pater noster* écrit de la main d'Élisabeth Petrowna. Sous la galerie qui entoure la cabane est conservé le bateau sur lequel Pierre-le-Grand traversait la Néva. Il fut travaillé de ses mains, et l'on montre encore ses voiles.

Et ces arbres centenaires, qui les planta? « — *Pierre-le-Grand.* » Et ces belles races de chevaux, a qui les doit-on? « — *A Pierre-le Grand.*» Et ces villes, ces forteresses, ces musées, ces manufactures, ces canaux, cette agriculture, ces ponts, ces chaussées! qui les fit sortir du chaos? « — *Pierre*, toujours *Pierre-le Grand.* » Sa pensée a tout conçu, tout préparé, tout commencé. L'empreinte de ses pas est partout. Sa volonté formidable a été le phare créateur à la lueur duquel s'est reveillée tout à coup de la barbarie et s'est comme dressée du néant, une des plus puissantes nations du globe. Pierre, à l'image du Seigneur, disait: « — *Que la lumière soit!* » et, à sa voix, *la lumiere fut.* Créant à la fois, en un instant, une terre, un peuple, une époque, un empire, jetant le présent au passé et plaçant l'avenir au présent, il dominait l'ensemble des siècles. Peu ébloui de ses triomphes guerriers, et préférant l'honneur de fonder à la gloire de conquérir, il ne fut ni César, ni Auguste, ni Alexandre, ni Charlemagne, ni Napoléon; il fut sans

modèle et sans imitateur, unique et seul : *Pierre-le-Grand.*

Le *palais d'Hiver* à Pétersbourg, résidence de l'empereur, est un immense édifice, à quatre façades d'environ 400 pieds chacune, qui s'étend le long de la Néva en face de la Bourse. Plus de 500 colonnes en décorent l'extérieur. Les enfoncements et les saillies de son architecture en varient l'imposante régularité ; ce palais, devoré par les flammes en 1837, n'en ressortit que plus magnifique, avec des charpentes en fer et des plafonds incombustibles. Cette masse sombre et rude peut-être, mais altière et majestueuse, fut baptisée du nom de l'*Hiver*, âpre patron de la Russie. Catherine II, y appelant les beaux arts, y tenait sa brillante cour. Là retentit la lyre nationale des *Lomonosloff* et des *Derjavine*. Alexandre, en 1812, s'y déterminant au sacrifice de Moscou, y dé-

cidait du sort de l'Europe. De là sortait l'empereur Nicolas, au fameux 14 décembre 1825, pour vaincre les séditions et sauver l'empire des Czars. C'est du haut de ce palais, alors que la fameuse inondation de 1824 envahissait la capitale, que l'empereur Alexandre, les yeux levés au ciel, pleurait, lui le plus puissant des monarques, sur le néant des forces de l'homme devant celles de la nature. Tout périssait en face de lui. Il voyait s'engloutir dans un nouveau déluge, ses temples, ses richesses, son peuple; il entendait les cris des victimes. Aucun ordre souverain ne pouvait arrêter le fléau; et, condamné au supplice de ne pouvoir que regarder le désastre, il lui fallait rester inactif. Oh! en ce moment où ne rayonnaient sur sa mâle physionomie que les splendeurs du désespoir, ne lui vint-il pas à la pensée ce que dut souffrir aussi de tortures, aux glaces de la Moscova, celui qui foudroyait les empires et que les élements foudroyaient (1)!

(1) Le chiffre des morts fut immense. Il n'a jamais été publié.

En 1837, ce fut sous ces mêmes murailles qu'éclata *le grand incendie*. Le palais d'Hiver, ce Kremlin, ce Panthéon, cette espèce de capitale au milieu d'une métropole, ce monument d'éternité où logeaient 5000 personnes, ce palladium impérial : ce n'était plus qu'un Vésuve en irruption, projetant ses rougeâtres lumières sur les ténèbres d'un ciel de décembre et sur les neiges d'une cité glacée. Les flammes, comme des légions de génies infernaux, s'échappaient des fenêtres, tourbillonnaient sous les portiques, ruisselaient le long des murailles, et enveloppaient d'une tunique flamboyante les statues extérieures de l'édifice qui, de leurs niches hospitalières, semblaient s'élever vers le ciel, sous le mirage de l'embrasement. Jamais feu n'eut plus belle fête.

Et quel spectacle que cette masse innombrable de peuple, assistant, dans une morne stupeur, à l'effroyable catastrophe! Son religieux silence, interrompu par des sanglots et des prières, avait un caractère sublime. A

travers les larges brêches du palais, les Russes voyaient se fondre, se briser et s'engloutir, l'or, le marbre, les tentures, les lustres, toutes les magnificences de la demeure souveraine. Puis, au pied de l'immense et svelte colonne d'Alexandre qui se dressait vis à vis sur la place, ils voyaient les soldats, les pompiers, et tous les employés de la cour, venir déposer les trésors qu'ils arrachaient à l'immense fournaise, meubles, bijoux, billets de banque. Dans cette bagarre inouie, pas un vol ne fut signalé; rien ne fut soustrait, ni les objets du plus grand prix, ni les plus minces bagatelles. L'admirable dévouement du peuple ne se démentit pas un instant. L'empereur, calme, et résigné, passait, confiant, au milieu de la foule, et la foule s'agenouillait. Ce fut pour le prince, sans doute, une nuit de calamité; et cependant pour ce même prince, entouré de l'amour public, ce fut encore une nuit de gloire (1).

(1) La colonne d'Alexandre, en face du palais d'Hiver, a 84 pieds de haut et 4 de tour. Elle est d'une seule

Citons ici un fait remarquable. Il se trouvait dans le palais une glace extrêmement belle qu'on voulait sauver du désastre. Mais les progrès du feu ne laissaient pas le temps de la détacher soigneusement de son cadre sans la rompre. Plusieurs fois l'empereur, à la vue du danger de ses serviteurs, leur avait commandé d'abandonner l'entreprise; ils persistaient dans leur travail. Le souverain s'élance vers eux; et, se faisant une massue du premier objet qu'il rencontre, il brise en mille pièces la glace (1).

Le prince Grégoire Wolkonsky, fils du ministre, eut la bonté de me montrer en détail l'intérieur de la résidence impériale. Le

pièce comme la colonne Trajane, et porte cette simple inscription : *A l'empereur Alexandre Ier.* Elle est surmontée d'une statue (en bronze doré) appuyée sur une croix, symbole de la religion grecque.

(1) Le comte Branicki offrit un million de sa fortune pour reconstruire le palais, et un pauvre marchand 1,500 roubles, fruit de ses épargnes. L'empereur passant en *droschki* à Pétersbourg, un homme portant la longue barbe et le *caftan* des *Moujik*, s'approcha de lui, mit sur ses genoux 25,000 roubles, et s'enfuit sans même dire son nom.

grand escalier en marbre blanc de la principale entrée du palais, avec ses arcades, ses sculptures et ses colonnes de *sardopol* (granit gris) est, sans contredit, le plus beau qui existe. Entrons! Voici la salle des maréchaux! énumerons celles qui suivent : Une longue galerie militaire où sont les portraits de 319 officiers généraux qui combattaient en 1812, 1813 et 1814 ; le salon où est le portrait de Pierre-le-Grand peint par Mignard (1) ; une salle à manger, à riches dressoirs, ayant plus de 230 pieds de long sur 70 de large (2); le brillant salon des concerts ; la salle d'Alexandre, où l'empereur est représenté à cheval, peint par *Daw;* le salon de l'impératrice, à colonnes, cheminées, tables et candelabres en malachite ; la rotonde et l'enceinte où se

(1) Elle est tendue en velours nacarat semé d'aigles d'or en relief. Les lustres et candelabres sont en argent massif.

(2) On voit sur ces dressoirs une quantité de plats d'or et de vermeil, présents faits à l'empereur par des villes et des provinces. *Le pain* et *le sel* lui avaient été offerts sur ces plats, d'après les anciennes coutumes.

trouvent les portraits de l'impératrice et des trois grandes duchesses par Miss Robertson; les appartements du grand duc héritier dont le salon est tout en or et les lambris en lapis *lazulé;* la grande salle de bal avec ses soixante colonnes d'or, ses galeries supérieures et ses onze lustres; enfin la chapelle impériale, et le lieu où sont les diamants de la couronne (1). Décrire la magnificence de ces pièces serait une tâche interminable. Le palais d'Hiver est d'une splendeur digne des héritiers de Pierre-le-Grand. Que pourrais-je ajouter de plus (2)!

(1) Parmi ces diamants, je remarquai le diadême de l'empereur, celui de l'impératrice, ainsi que le sceptre et le globe, objets d'un prix inestimable. Là est le plus beau *solitaire* de l'Europe; il pèse 194 carats, et fut acheté par la grande Catherine. Là aussi est une profusion de pierreries en tout genre.

(2) Le Palais d'Hiver fut commencé par l'impératrice en 1754, et achevé en 1762, sous la direction du comte Rastrelli. On ne saurait préciser à quel ordre de style appartient l'ensemble du bâtiment. Les colonnes du premier étage sont de l'ordre ionique. Plus haut elles sont de l'ordre corinthien; et la coupole d'or, surmontée

Le grand événement du 14 décembre, jour où l'empereur actuel conquit en quelque sorte son trône, est, sans contredit, bien connu : on ne sera peut être pas faché, néanmoins, d'en retrouver ici les détails.

Le 9 décembre 1825, on apprend la mort d'Alexandre à *Taganrog* en Crimée. Les membres de la famille, les ministres et le conseil de l'empire se réunissent aussitôt à Pétersbourg pour y proclamer son successeur. Or, il était connu de certains hommes d'État qu'une cassette mystérieuse, déposée dans la cathédrale de Moscou, et qui ne devait être ouverte qu'au décès du czar, renfermait un acte important : l'abdication de *Constantin*.

d'une croix grecque qui s'élève au dessus de la chapelle, est dans le mode bisantin. Les murailles, les colonnes et les statues extérieures, ayant été conservées malgré l'incendie, sont encore telles qu'elles furent dressées dans le principe. A la suite du *palais d'Hiver* est celui de *l'Ermitage*; quoique séparés, ils se communiquent par des galeries extérieures soutenues par des arcades. L'*Ermitage* a de précieux tableaux : des Rubens, des Murillo, des Rembrandt, des Teniers, des Vandyck, des Claude Lorrain, des Potter, des Raynolds, des Guido Reni, etc., etc.

Elle avait été signée par l'héritier présomptif de la couronne, aussitôt après son divorce avec la grande duchesse Ulrique de Saxe-Cobourg (août 1820) et son mariage avec *Jeanne Grasynska*, princesse de *Lowiez*, fille d'un simple gentilhomme polonais. D'après cette renonciation au trône, imposée peut-être à Constantin comme condition de son nouveau mariage, soumise à l'impératrice mère et acceptée solennellement par Alexandre, le grand duc Nicolas était appelé à régner. Mais, par une magnanimité sans exemple dans l'histoire, il refuse la toute-puissance; et, prêtant serment de fidélité à son frère aîné devant les hauts fonctionnaires de l'empire, il proclame le nouveau règne. Son exemple est unanimement suivi; et un ukase du sénat déclare Constantin le successeur d'Alexandre.

Mais à Varsovie, le 7 décembre (deux jours avant que la fatale nouvelle de la Crimée arrivât à Pétersbourg) Constantin, fidèle à ses résolutions, écrit à l'impératrice mère et au grand duc Nicolas qu'il confirme, libre-

ment et de la manière la plus formelle, sa renonciation à l'empire. Sa lettre à son frère se terminait ainsi : « — Je regarde comme « un devoir sacré de prier très humblement « Votre Majesté Impériale de recevoir le « premier mon serment de soumission et de « fidélité, » etc. etc.

Ces dépêches sont apportées à Pétersbourg par le grand duc Michel. Renoncer ainsi au plus puissant empire du monde, était chose inouie dans les annales de l'histoire : Nicolas se refuse à ceindre le diadême. Jamais lutte de désintéressement et de générosité n'avait offert un plus beau spectacle. Constantin demeure inébranlable ; et Nicolas enfin dut céder.

La population entière s'était prosternée aux pieds du nouveau souverain ; mais il se manifestait de l'agitation dans quelques casernes. Un grand nombre d'officiers, dont plusieurs tenaient à d'illustres familles, et qui étaient revenus des campagnes de France avec des idées d'institutions républicaines, se réunissaient depuis longtemps en associa-

tions secrètes (1). Selon eux, l'heure de la révolte avait sonné. Le nom de Constantin sera arboré sur leur drapeau. Ils n'ont point l'assentiment du prince : n'importe! ils pourront le faire croire; et, ensuite, une fois vainqueurs, ils proclameront...... Dieu sait quoi!

Le jour désigné pour la prestation du serment des régiments de la garde, est choisi pour celui de la révolte; et c'était le 14 décembre. Les chefs de la conspiration étaient le prince *Serge-Troubetskoy* et un nommé *Pestel* (2), les régiments de la garde à cheval, des chevaliers gardes, de Préobrajensky, de Sémenofsky, d'Ismaëlowsky, des grenadiers de Pawlosky et des chasseurs de la Finlande, prêtent serment, sans opposition, à la surprise des rebelles qui avaient espéré le contraire; mais les régiments de Moscou,

(1) Elles portaient le nom d'*Union du salut*, d'*Unité de salut public*, de vrais enfants *de la patrie*, *de directoire*, etc., etc.

(2) Je ne nommerai pas les autres par égard pour leurs nobles familles.

et les grenadiers des marins de la garde, égarés par des traîtres qui leur certifiaient que Constantin n'avait point renoncé à la couronne et qu'il était dans les fers, ainsi que leur chef le grand duc Michel, débouchent sur la place du sénat, renversent, le sabre à la main, tout ce qui s'oppose à leur passage, et crient : « Vive l'*empereur Constantin !* »

Des individus en frac, armés de poignards et de pistolets, se joignent à eux. Une foule considérable accourt au théâtre de l'insurrection ; et le danger devient pressant.

Nicolas était au palais. « — Fuyez ! la révolte est en force, criaient des serviteurs effrayés. Il faut, avant de lui livrer combat, réunir les troupes fidèles... — Moi fuir ! répondait le monarque; jamais. Tant que j'aurai une épée à mon côté, je ferai face à mes ennemis. »

Il descend seul sur la place du palais. Un gros d'insurgés vient à lui. « — Salut, mes amis! dit le prince. — Vive l'*empereur Constantin !* » répond la perfide cohorte.

« — Rebelles ! s'écrie le monarque ; vous vous êtes trompés de route ; ce n'est pas ici, c'est sur la place d'Isaac que les vôtres sont réunis. Allez les rejoindre ! marchez ! »

Et, avec le geste impératif de la puissance et de l'héroïsme, il leur indiquait le chemin. Sa beauté, son maintien, son calme et son intrépidité confondent les séditieux. Ils courbent leurs fronts et s'éloignent. En ce moment le général comte Milaradowitch s'avançait vers les mutins devant l'église d'Isaac ; il espérait que sa voix aurait sur eux quelque influence. Un coup de pistolet le tue (1).

L'insurrection prend un caractère formidable. Des gens de la lie du peuple poussaient d'horribles clameurs. L'auguste souverain n'en conserve pas moins une attitude de compatissante fermeté. Une multitude l'entoure. Il tenait par la main son fils, le grand duc héritier, alors en bas âge.

« — Voici ce que j'ai de plus cher ! dit

(1) Ce général s'était distingué dans la campagne de 1813. L'assassin était en frac et se nommait *Kahousky*.

l'empereur d'une voix ferme; mon enfant : je vous le confie. Il est à vous. Défendez-le ! »

Et il le remet à son peuple.

Des cris d'enthousiasme accueillent cette sublime inspiration. L'enfant passe de main en main, pressé, caressé, adoré. Le grand duc Michel, qu'on disait chargé de fers, apparaît alors, tout à coup, aux compagnies révoltées en son nom : il leur fait entendre sa voix, et six d'entre elles mettent bas les armes; des canons étaient braqués contre les autres, une décharge est ordonnée. La place est déblayée en un instant. Les insurgés prennent la fuite. Leurs chefs sont arrêtés ; et c'en est fait de la révolte (1).

(1) Il ne périt qu'un chef dans l'action. C'était le fils d'un sénateur, je tairai son nom. » — *Il faut jeter leur poussière au vent*, disait un des conjurés parlant des membres de la famille impériale, *et nous ferons bien mieux que la France.* » Un d'eux, *Pestel*, avait formé le plan d'un gouvernement républicain. Il avait décidé qu'on *éliminerait la maison régnante*, qu'un *gouvernement provisoire* serait établi, etc., etc. Il fut question aussi d'une *république slavonne.*

La commission d'enquête établie à la suite des évènements du 14 décembre, fut présidée par le ministre de la guerre *Tatistcheff*. Elle publia ses travaux. Les officiers les plus coupables, au nombre de trente-six, furent condamnés à mort. On n'en exécuta que cinq. Les autres furent exilés en Sibérie. Ici le dévouement des femmes brilla de son éclat accoutumé. Les plus nobles dames de la Russie demandèrent la grâce d'aller mourir auprès de leurs maris, et elles partirent. Jeunes, belles, riches, habituées à toutes les jouissances de la vie, elles abandonnèrent hôtels, châteaux et familles, pour aller traîner à jamais sous les glaces de la Sibérie une existence de douleurs et de misère. Anges consolateurs que la Providence envoyait au malheur, elles se sacrifiaient, il est vrai : mais elles remplissaient une mission divine. Ah! lorsqu'il s'agit en tout pays de dévouement, d'amour et d'abnégation : qui donne l'exemple? *Les femmes.*

IV.

Le surlendemain de mon arrivée à Pétersbourg, je fus passer la soirée chez madame la comtesse de Nesselrode, à la campagne ; et je pus me convaincre de nouveau d'une vérité incontestable : c'est que, dans les grandes capitales de l'Europe, les réunions

de la haute société ont toutes le même cachet de supériorité, de grâce et d'élégance. L'amour-propre aime à se répéter que Paris seul offre toutes les perfections imaginables. Soit : mais sous le rapport du goût et du bon ton, Paris est maintenant à Vienne, à Londres, à Berlin, à Rome, à Pétersbourg, etc., etc. Paris leur a transmis ses mœurs, son langage, son urbanité, ses prestiges. Paris a fait le tour du monde; ou plutôt, pour mieux m'exprimer, le monde a fait un tour à Paris.

La célébrité diplomatique du comte de Nesselrode est connue. Son salon était plein de généraux, d'ambassadeurs et de ministres. La comtesse de Nesselrode est une de ces femmes supérieures qui se rencontrent rarement. Au milieu de cette société d'élite je pus parler longuement de la France, de cette France vers laquelle se tournent constamment les regards de l'Europe. J'en parlai avec la courageuse franchise de l'honneur, du dévouement et de la fidélité. Les nobles sentiments plaisent aux nobles cœurs.

Je devais être présenté à S. A. I. madame la

grande duchesse Hélène, au château de *Kamennoi-Ostroff.* Cette belle résidence est sur les bords de la *Petite Néva,* au lieu qu'on appelle *les Iles* (1). J'avais vu d'attrayantes campagnes auprès d'Amsterdam, de Hambourg et de Vienne ; je n'en fus pas moins ravi de celles des environs de Pétersbourg. Leur *premier aspect* émerveille. Figurez-vous, en nombre infini, les oasis du désert, resplendissantes des pompes de la civilisation; de mélancoliques bocages conduisant à de somptueuses colonnades ; les pelouses des bords de la Tamise avec les jardins de l'Hellespont ; l'églogue sur un trône d'or, et l'ydille en manteau royal.

Hélas! par malheur, ces habitations enchantées ont besoin d'être vues de loin. Approchez ; l'enthousiasme décroît. Tout cela n'est qu'apparences et prestiges. Ces ravissantes *villa* sont en bois, en peintures, en planches,

(1) La *Petite Néva* est un bras du grand fleuve qui, se divisant, aux portes de Pétersbourg, en sept rivières, y forme une quantité d'*îles.*

j'allais presque dire en carton. Tout cela semble être arrivé d'*hier* pour s'en retourner *demain;* rien n'y est solide et durable. Ne regardez que les surfaces, il y a peu de chose dessous; le palais, ce n'est qu'*un décors*; la nature même, c'est *l'art*. Tout y a poussé d'une manière factice, avec une rapidité inouïe, à force de travail et d'or, en calorifère et en poste.

« — Ici, me disait un officier russe, la civilisation elle-même a été implantée trop vite; elle y est venue comme les fleurs et les fruits: en serres chaudes et sous verre. Aussi ne la rencontre-t-on que sous les lambris dorés, et chez les gens de haut parage. Espérons que, descendant un jour de ces sommités, nous la verrons au grand air et en pleine terre. On travaille à l'acclimater.

« — Y a-t-il longtemps, lui demandai-je, qu'on habite ces jolies îles?

« — Depuis que la cour y a une résidence, *Yélaguine*. Autrefois, lorsque le souverain ne se plaisait qu'ailleurs, c'était *ailleurs* que l'aristocratie russe allait dresser ses tentes.

Que demain l'empereur adopte une autre contrée : nous déconstruirons au plus vite nos maisons, nos temples, nos portiques, nos serres et nos jardins; nous poserons soigneusement tous ces objets dans des chariots d'emballage; nous les plierons, en quelque façon, comme du linge, dans des malles; et nous rebâtirons... n'importe où. Louis XIV disait : *l'État, c'est moi.* Nous disons, nous : *Le pays, c'est l'empereur.* Convenez que cela se ressemble. »

Je savais que la noble épouse du grand duc Michel joignait au charme de la beauté les séductions de l'esprit, et qu'elle avait su prouver qu'on pouvait avoir toute l'érudition d'un homme sans rien perdre des graces d'une femme; j'entrai donc avec émotion dans sa demeure. Il me tardait d'apprécier par moi-même une des brillantes étoiles du ciel de la Néva. On m'introduisit d'abord en un vaste salon ou plutôt sous un bosquet de fleurs; et l'on m'y laissa seul un instant. Je n'étais entouré que de lilas, de géraniums, de

roses, de camélias, d'orangers, de cactus, et de tubéreuses. Sur de jolies tables au milieu d'allées odorantes, j'apercevais de charmantes gravures et de beaux livres de France. Les trésors de l'intelligence auprès des richesses de la nature : c'était là déjà la princesse.

Peu après, je fus admis auprès de Son Altesse Impériale. Ici, quelle page à écrire !.... Mais cette page m'est défendue. La grande duchesse Hélène, qui ne peut empêcher l'admiration, peut du moins prohiber la louange.

. . . .

De nombreux instituts d'éducation militaire ont été créés par l'empereur ; neuf mille deux cents jeunes gens sont élevés en Russie aux frais de l'État, sous la direction du grand duc Michel. Le nombre en sera porté à 10,000 (1). Le général *Rostovstzoff*,

(1) Il en entre annuellement 1,000 à 1,200 avec le grade d'officier au service effectif de l'empire. L'entretien de ces établissements coûte environ 7 millions (roubles), près de 8 millions (francs). La première école militaire pour les nobles, fut fondée par l'impératrice *Anne*, en 1731. En 1829, Nicolas fonda les petits cadets d'Alexandre à *Tsarskoé-Sélo* pour 400 élèves. En 1835, un co-

aide-de-camp du prince et chef du corps noble des cadets, m'avait fait engager à visiter son établissement. Il m'y reçut avec une touchante cordialité ; je visitai sa vaste maison. Plusieurs élèves me suivaient ; au réfectoire ils me firent asseoir à leur table, et j'y bus du *Kwas* avec eux(1). Ce jour-là il y avait dans la grande salle de l'établissement, salle de 200 pieds carrés, examen d'officiers des corps de cadets. J'assistai à cette séance, à laquelle présidait le prince

lonel *bakhtine* consacra un million et demi (roubles) et une terre de 2,700 paysans à la fondation d'un corps noble de 400 cadets dans le gouvernement d'*Orel.* En 1836 un colonel *Tschertkoff* en fit autant à Woromaga. Il y sacrifia un million et demi et 1,000 paysans.

Les principales conditions pour être admis dans ces établissements sont : *Naissance noble, bonne constitution, savoir lire, écrire et compter.* On est reçu de 7 à 10 ans aux corps des cadets préparatoires, de 10 à 14 aux corps des cadets établis, de 10 à 15 aux pages, de 14 à 16 au régiment des nobles, de 13 1/2 à 14 1/2 à l'école des porte-enseignes de la garde, et de 14 à 18 aux écoles spéciales. On ne reçoit aux pages que les fils de généraux, ou de fonctionnaires civils d'un grade correspondant.

(1) Le *kwas* est une boisson russe dans le genre de la bière.

d'Oldenbourg, neveu de l'empereur. Chaque élève était tenu de répondre sur-le-champ à des questions inattendues sur l'artillerie, le génie, l'histoire, etc.... et cela devant une immense assemblée composée de généraux et d'officiers supérieurs, la plupart célèbres dans les fastes de l'armée russe et portant des noms historiques.

Les jeunes officiers soutinrent l'épreuve avec une contenance assurée. L'examen se faisait en russe; mais le prince d'Oldenbourg eut la courtoise obligeance de demander, en ma faveur, que les réponses fussent faites en français. Cela complétait la difficulté pour les élèves. Le jeune *Moller* fut appelé le premier à cette nouvelle épreuve. Un papier, tiré au sort, lui prescrivit de raconter l'histoire de la première invasion en France après la retraite de Moscou. Pour moi, ce hasard fut étrange (1).

(1) Plusieurs papiers contenant diverses questions étaient mêlés sur une table. On les distribuait au hasard à ceux des élèves qui devaient subir l'examen.

Moller, debout devant une carte posée sur un pupitre, commença son récit d'une voix calme et sonore. Il parla de *l'empereur Napoléon* avec une mesure parfaite et une admiration sentie. Il décrivit les batailles de *Brienne* et de *Champaubert* en montrant sur la carte les évolutions des divers corps d'armée; puis, le prince *Sibirsky*, le courlandais *Brevern* et le jeune *Yessipoff*, continuèrent ses récits. Ce fut un assaut de talent.

Après l'intéressante séance, je fus dîner *aux îles* chez S. E. M. Ouvaroff, ministre de l'instruction publique, un des hommes les plus distingués de la Russie. Il avait bien voulu me faire hommage d'une *notice sur Goethe*, dont il était l'auteur, œuvre éminemment poétique, qu'il avait lue récemment à l'académie des sciences de Pétersbourg. Ce ministre russe écrit le français avec la pureté, l'élégance et le goût de nos plus fameux écrivains.

Il était minuit quand je repartis pour Pétersbourg. *Minuit!* Ce n'est certes pas, aux beaux jours de l'été, *l'heure des fantômes* en

Russie. *A minuit* on peut lire et écrire sans lumière. Point de ténèbres sous le ciel. La clarté des nuits de la Russie a ceci de particulier : c'est qu'elle est sans ombres. Aucun réverbère ne s'allume dans les rues à cette époque. Je traversais le pont de *Troïtsk* sur la grande *Néva* en face du Champ de Mars (1). Le temps était magnifique. Je fis arrêter ma voiture. Il n'existe, en aucun pays, un plus admirable coup d'œil. Le palais de la bourse était en face de moi avec ses colonnades et ses phares dominant une forêt de navires avec leurs mâts et leurs pavillons. Au loin s'étendaient à perte de vue les splendides hôtels du quai anglais et de *Vassili-Ostroff*, au pied desquels serpentaient les colonnes de fumée des pyroscaphes, et se déployaient les ailes blanches des vaisseaux qui derrière eux, sur la surface unie du fleuve, laissaient un long sillage d'or. A droite, assise dans les flots, la grande forte-

(1) Il compte 32 pontons, et sa longueur est de 330 sagènes (environ 2,500 pieds).

resse où repose Pierre-le-Grand ; à gauche la coupole de Saint-Isaac; le pont de bateaux établi vis à vis; l'amirauté dont la flèche aiguë brillait dans les airs comme un prisme de feu; et le palais de l'empereur. Puis, mille petites embarcations glissant sur les ondes; et de tous côtés, le long de la Néva, les vergues noires des grands navires immobiles. Pour compléter ce tableau, les teintes du couchant, loin d'être effacées à l'heure solennelle de *minuit* où tous les *ciels* d'occident sont livrés aux ténèbres, se reflétaient dans la molle transparence du fleuve. L'atmosphère avait je ne sais quoi de velouté et de fondu qui adoucissait les objets et les mariait sans les confondre. L'horizon, conservant de larges barres rougeâtres dans un lointain encore enflammé, étendait, sur les larges quais en granit qui bordaient la Néva, un demi jour suave et doré. Les dômes bleus à étoiles d'or de l'église *d'Ismaëlofsky*, et les coupoles de toutes couleurs des divers monuments de la grande capitale scintillaient çà et là dans l'espace. Plus loin,

et dans le vague des airs, les ombres et la lumière se mêlaient et semblaient comme s'entendre pour couvrir d'un voile transparent les campagnes et la cité. L'air était balsamique et doux. C'était une nuit de Venise; et j'étais à St Pétersbourg.

Avec quelle étonnante rapidité s'était élevée cette ville avec toutes ses magnificences! Je recueillis mes souvenirs. En 1700, les Suédois possédaient depuis longtemps les rives de la Néva; lorsque *Pierre-le-Grand* leur déclara la guerre. Défait devant Narva: « — *Les Suédois nous apprendront à les vaincre,* » se contenta de dire le héros; et il commença Pétersbourg. Une première forteresse s'éleva sur le bord de la Néva, et un premier fort sur un banc de sable au milieu de la mer, en dépit des continuelles attaques de la Suède (1). Le *vieux Pétersbourg* ne fut d'abord, à droite du fleuve, qu'un amas de

(1) Ce fort, nommé *Cremslot* (château de la couronne), fut hérissé par lui de canons. Il y fit son entrée solennelle le 7 mai 1704.

villages en bois avec de petites églises et de vastes jardins; mais, peu après, à gauche du fleuve, trente mille ouvriers commencèrent le *nouveau Pétersbourg*. En vain, les Suédois tentèrent une expédition contre la cité naissante; cette cité, où affluèrent bientôt en amis des Finois, des Livoniens et même des Suédois, s'étendit gigantesque et triomphante avec ses palais, ses temples, ses dômes et ses colonnades. La gloire et les arts! quel début! *Pultava* ne tarda point à consolider Pétersbourg. L'étoile de *Charles XII* avait pâli devant l'astre de *Pierre-le-Grand*. L'empire russe était fondé (1).

Les impératrices Élisabeth et Catherine

(1) *Pultava* (selon les propres mots de Pierre-le-Grand) *avait affermi la première pierre sur laquelle reposait Pétersbourg*. Ce fut en 1721, après la paix de *Mystadt*, que le synode et le sénat russe conférèrent à Pierre Ier le surnom de *Pierre-le-Grand*, celui *de Père de la patrie*, et le titre d'*Empereur de toutes les Russies*. On retrouve des souvenirs d'*Amsterdam* dans le plan de Saint-Pétersbourg. Mêmes canaux traversent la ville, mêmes transports de marchandises par eau, même genre communications.

continuèrent Pétersbourg. Ce fut sous la dernière que s'élevèrent le palais d'Hiver, l'Académie des Beaux-Arts, le palais de la Tauride, les bâtiments de la Banque et ceux du Corps des Mines, le palais de Marbre, l'hôpital d'Oboukhoff, et mille habitations somptueuses. L'empereur Alexandre poursuivit l'œuvre des czarines; il fit construire les palais d'*Yelaguine* et de Kamennoi-Ostroff; les charmantes villa des *Iles* sortirent des tristes marais de Pétersbourg; de larges quais en granit, surmontés de balustres en fer, encaissèrent les canaux de la ville et les rives de la Néva; le superbe monument de la Bourse apparut avec son haut portique et ses deux phares, colonnes rostrales, qui, comme deux géants formidables, s'avancent en gardiens sur la plage. Notre-Dame-de-Gazan vint rappeler Saint-Pierre de Rome; puis enfin se bâtirent le palais du grand-duc Michel, le Grand-Théâtre et la Porte-Triomphale. L'empereur Nicolas eut son tour. L'église d'Isaac... je m'arrête; la plume échappe de mes mains. Je n'ai donné

qu'une nomenclature incomplète des édifices du passé ; si présentement je cherchais à décrire les prodiges d'architecture que voit éclore le présent, mes pages ne pourraient suffire.

J'ai cité *Gazan* tout à l'heure (1). Ce fut la première église où j'entrai en Russie ; et ce fut là que, pour la première fois, j'entendis une messe grecque ; tout instrument en est banni, même l'orgue ; on n'y permet que les voix humaines. L'intérieur de la cathédrale de Gazan est orné d'une quantité de hautes colonnes en marbre d'ordre corinthien et d'une seule pièce ; le grand autel a d'immenses portes d'argent massif ciselé qui

(1) Des deux côtés de l'église est une colonnade en demi cercle, et formant portique, en avant de laquelle sont les statues en bronze des généraux Barclay de Tolly et Koutouzoff. Les Russes n'ont point de statues dans leurs temples. Ils sont *iconoclastes* sous ce rapport; mais ils révèrent *les images peintes*. A certains temps de l'office, les portes du sanctuaire s'ouvrent, et l'on voit les prêtres mystérieusement agenouillés devant le tabernacle d'où partent les chants sacrés. Au moment de la consécration, les portes se referment.

s'ouvrent sur le sanctuaire, et où sont encadrées des peintures du plus haut prix : cela s'appelle *iconostase*. Là est l'image miraculeuse de *Notre-Dame-de-Gazan*, dont le peuple ne s'approche qu'après s'être agenouillé et avoir baisé la terre ; les pierreries qui la couronnent sont évaluées à *un million;* l'enceinte sacrée est entourée de bannières conquises au champ d'honneur. On me montra la place où vient s'asseoir l'empereur Nicolas le jour des grandes solennités ; on m'y parla de ses bienfaits, de sa piété, de ses vertus ; et parmi les anecdotes que je recueillis sur lui à Pétersbourg, en voici plusieurs que je notai.

Le comte de Benckendorff, ministre de la police, était malade ; et le bruit courait que ses jours étaient en danger. Or, ce haut fonctionnaire avait mérité l'affection générale. L'empereur va le voir. Une foule immense était réunie autour de l'hôtel du ministre et demandait avec anxiété de ses nouvelles. «—Mon ami! lui dit Sa Majesté Impériale en entrant chez le malade, et lui mon-

trant du doigt la fenêtre au pied de laquelle était la multitude, voilà une récompense de tes services qui dépasse toutes celles que je pourrais t'offrir! »

Un autre ministre avait fait attendre fort longtemps dans son antichambre un savant vieillard de l'Académie des Sciences : *M. Parrot*, renommé par ses vertus et son génie. « — Demain, dit l'empereur au grand dignitaire, tu iras faire des excuses à l'illustre académicien ; car on rencontre par douzaines des hommes tels que *toi* et *moi*, on n'en rencontre qu'un tel que lui. »

Quelle réprimande sévère! et pourtant, dans cette manière généreuse de se mettre, *lui*, le grand souverain, sur la ligne de son ministre en faute, quelle bonté compatissante !

A l'époque du choléra, le peuple de Pétersbourg, irrité comme partout, ne voulait pas croire au *fléau*: il criait aux *empoisonneurs*. Une émeute violente éclata. Une population furieuse, amassée sur la place au *Foin*, se précipite vers les hôpitaux; elle entre, elle égorge les médecins qui y soignaient

les mourants; la terreur générale est à son comble, et l'émeute va grossissant. L'empereur était alors à Tsarskoé-Sélo. Il part en calèche et sans gardes avec le prince Menchicoff et le comte de Benckendorff; il arrive sur la place où les plus horribles vociférations se faisaient entendre. « — A genoux! crie-t-il aux mutins, à genoux! misérables! vous venez d'offenser le ciel, et le ciel peut nous foudroyer. » Quelques voix veulent s'élever. « — Silence! interrompt le monarque. Silence! et à genoux! insensés! »

Plusieurs fers brillaient dans la foule. « — Bas les armes! continue-t-il. Voici devant vous une église; prosternez vos fronts sur la poudre, et repentez-vous dans votre âme! Dieu peut encore pardonner! »

A ces mots tous les fronts se courbent, toutes les clameurs cessent, toutes les armes tombent, et le peuple entier s'agenouille.

Remarquons ici que le Russe a deux égides puissantes pour se préserver de la corruption du siècle : *la soumission* et *la foi*. Une échelle de subordination est solidement éta-

blie chez lui. Elle commence tout en bas de la société et va se terminer tout en haut. Chaque échelon regarde avec respect le degré supérieur; et cela monte... jusqu'à Dieu.

On m'avait cité l'*Observatoire* de Pétersbourg comme un des plus remarquables de l'Europe. J'y fus conduit par M. *Fuss*, secrétaire perpétuel de l'académie. L'observatoire de *Poulkova* est sur une petite éminence à environ cinq lieues de la ville (1).

(1) On s'y rend en passant par la porte triomphale de Moscou, monument en fonte d'un aspect imposant, élevé par ordre de Nicolas en mémoire des triomphes de ses soldats en Orient, en Perse et en Turquie. L'observatoire a un portique à colonnes en face de la grande route. Celle-ci présente là une ligne droite de près de 4 lieues, tirée au cordeau jusqu'à l'arc de triomphe. Au pied de l'observatoire est le village de Poulkova, village tout à fait russe. Là comme partout on trouve Pierre-le-Grand. « — Voilà d'assez beaux tilleuls, disais-je à M. de Struve. « — Le czar Pierre les a plantés. » « — Et là bas, quel est ce rocher? » « — C'est celui de Pierre-le-Grand. » La tradition assure que ce rocher, qui est en forme de plateau, fut le premier *observatoire* du fondateur de Pétersbourg. L'éminence où est le nouvel établissement fait partie d'une toute petite chaîne de collines

Le savant M. de Struve, parent du ministre à Hambourg, dirige cet établissement. Je parcourus sa belle rotonde et ses vastes salles. Le portrait du fameux *Tycho-Brahe au nez d'or*, y excita mon attention. Tycho-Brahe, grand seigneur suédois au moyen-âge, avait la passion de l'astronomie. Un jour il lui fut cherché querelle sur un système planétaire. Tycho-Brahe voulut vider la question l'épée à la main, ce qui était entrer dans un mauvais cercle pour un homme de firmament et d'hémisphères. Or, son antagoniste, arrivé en champ clos, lui passa son épée au travers... du nez, ce qui ne trancha point les difficultés du problème. Le célèbre astronome sentit alors qu'il s'était lancé hors de sa véritable sphère, et se fit faire en or quelque chose de semblable au trait saillant qu'il avait affreusement détérioré. Ses admirateurs passionnés prétendirent que, dans son observatoire, à la clarté

qu'on appelle là des montagnes, vu que ce sont les seules évasions du pays.

du ciel et des étoiles, sa physionomie, ainsi que sa renommée, non-seulement n'avait rien perdu à cette transformation de chair en métal, mais même y avait gagné, dans un genre neuf, un éclat tout à fait singulier.

Il était midi. Le ciel était pur et le soleil ardent. « — Voulez-vous voir une étoile? » me demanda M. de Struve, et nous montâmes à la tour où était son *grand réfracteur*, le plus énorme qui existe en Europe. Il est sur une colonne de granit et pèse 80 quintaux. Malgré ce poids, le petit doigt d'un enfant le fait remuer en tous sens. La coupole qui l'entoure est posée sur des roulettes invisibles; et, par un léger ressort, sans le moindre embarras, cette coupole, qui pèse 80,000 livres, se met à tourner aussi rapidement qu'on le désire, comme l'aile d'un moulin à vent (1).

Ici, j'eus à admirer jusqu'où la science a

(1) Les lunettes et instrumens de Poulkova sont d'une perfection incontestable. La plupart, dans les grandes salles de l'établissement, sont sous des maisonnettes mo-

porté son essor. Les trappes du dôme étaient fermées, et nous ne voyions pas le ciel. « — Les étoiles courent avec une telle rapidité dans l'espace, me dit le savant professeur, qu'à peine a-t-on le temps de les saisir au vol sous la lunette qui les cherche. N'importe ! j'en vais trouver une; et je l'arrêterai au passage. »

Il prit alors un livre, fit un calcul, regarda l'heure à l'horloge, toucha quelques-uns des ressorts du réfracteur, et me dit : « — *Je tiens mon étoile.* »

Aussitôt on fit tourner la coupole ; on leva plusieurs trappes ; et nous découvrîmes le ciel. « — *Regardez maintenant !* » continua M. de Struve. Je posai mon œil contre le magique verre ; et je vis en effet l'étoile; elle filait comme une flèche. « — Vous voyez sa rapide marche, reprit l'habile astronome; elle doit avoir déjà traversé le large cercle du *réfracteur*. Eh bien ! prenez cette corde !

biles placées sur des rails en cuivre, qui se tirent et se tirent à volonté.

et tirez! » J'obéis; l'astre s'arrêta. L'étoile errante parut fixe. Le ciel obéissait à l'homme.

Essayons d'expliquer le prodige. Les rouages d'une espèce d'horloge sont adaptés au *grand réfracteur*. Sitôt que le verre de l'instrument est en face du globe céleste qu'il cherche, on fait marcher la mécanique en tirant un léger cordon. A l'instant, l'immense lunette se met à suivre l'astre au firmament avec un mouvement absolument semblable à celui du corps lumineux qu'il poursuit; et il en résulte, aux regards de l'observateur, une immobilité merveilleuse.

Le chef d'état-major de Son Altesse Impériale le grand-maître de l'artillerie avait eu la bonté de m'envoyer un de ses officiers pour m'engager à venir assister à un examen public des élèves de l'école spéciale de cette arme. J'y fus avec M. de Gretch, conseiller d'état actuel, homme plein d'esprit et d'érudition. Je m'étais lié d'affection avec cet écrivain distingué, dont la conversation pleine de charme

était pour moi d'un vif intérêt. Je lui dus une foule de renseignements sur la Russie ; nul n'est plus dévoué à son prince et à son pays. Il savait les anecdotes les plus intéressantes ; et, parmi elles, en voici une qu'il tenait du maréchal *Maison* à l'époque où cette célébrité militaire remplissait les fonctions d'ambassadeur de Louis-Philippe à Pétersbourg.

« —Je conduisais le roi à Cherbourg (c'est le maréchal *Maison* qui parle), cette mission m'était pénible, d'autant que Charles X m'avait toujours comblé de bontés. Mais, que voulez-vous ! le temps, les circonstances... enfin ne remuons pas les cendres du passé. La destinée le voulait ainsi. Ce qui est fait devait se faire.

« Le roi, pendant son trajet de Rambouillet à Cherbourg, avait eu de longs entretiens avec M. *Odilon-Barrot*. Or, dans ces rapports assez fréquents, ce dernier, dont on connaît les talents et la perspicacité, avait pu juger le monarque et en être jugé lui-même. Un soir, l'auguste vieillard, me tirant à part dans l'embrâsure de croisée d'un hôtel, me dit

d'une voix triste et grave : « — Maréchal ! cet *Odilon Barrot* est vraiment un homme remarquable. *Ah! si je l'avais connu plus tôt! Quel dommage!* »

« J'étais trop ému pour répondre. Un instant après, *Odilon Barrot* vint à moi, me prit par le bras, et me dit tout bas à l'écart, avec un accent plein de douleur et presque... de regret : « — Maréchal ! il est vraiment admirable ce vieux roi ! quelle noblesse de sentiments ! quelle élévation d'âme ! *Ah! si je l'avais connu plus tôt!... Quel dommage!* »

« Je ne pus m'empêcher de tressaillir. Car, moi aussi, j'avais pu apprécier le beau caractère de Charles X. Et cependant... Mais, dans tout cela, je le répète, il y a eu de la fatalité, des malentendus, je ne sais quoi d'inexplicable. Ne trouvez-vous pas singulier que la même phrase soit sortie à la fois de la bouche de *Charles X* et des lèvres d'*Odilon Barrot!* Oh ! cette révolution de juillet !... Je serais quelquefois tenté de m'é-

crier aussi en l'envisageant : « — *Ah! si je l'avais connue!... Quel dommage!* »

Assis auprès du prince Dolgorouki à *l'école spéciale d'artillerie*, j'admirai de nouveau l'érudition des élèves soumis à l'examen. A mon arrivée, les demandes et les réponses furent faites en français. Deux artilleurs, nommés *Lavrof* et *Elston*, interrogés sur des questions de chimie et de géométrie, rendirent un hommage éclatant aux grands maîtres de ces sciences; et ces maîtres étaient Français (1).

Rentré chez moi, je reçus un message du général *Rostovstoff*, aide de camp du prince Michel, qui m'engageait, de la part de Son Altesse impériale, à venir assister aux exercices militaires *des corps de cadets* sous ses ordres (2).

(1) Aucune branche d'érudition n'est négligée à cette école. On demanda à un jeune Grec ce qu'avait fait la littérature française au XVIe siècle, et où elle en était sous l'empire, l'élève répondit en analysant d'abord les poésies de *Clément Marot*, puis en passant en revue les écrits de *madame de Staël* et de M. de Châteaubriand.

(1) Voici la lettre : « — Monseigneur le grand duc Mi-

Le soir de ce même jour, j'étais invité à un thé chez madame la grande duchesse Hélène, où je devais lire quelque légende ou chronique. Ce fut une soirée bien flatteuse pour moi ; mais elle ne pouvait me faire oublier le gracieux appel du prince ; et le 29 juin, à neuf heures précises, j'étais sur la grande place publique où s'élève la statue en bronze de *Souvoroff* (1).

Les exercices commencèrent. Deux à trois mille élèves des divers corps de cadets exécutèrent une quantité d'évolutions avec une

« chef m'a ordonné de vous annoncer qu'il a appris « avec un véritable plaisir que vous aviez bien voulu « honorer de votre présence l'examen public des établis- « sements militaires placés sous ses ordres. Concluant « de là que vous prenez intérêt aux jeunes gens qui lui « sont confiés, Son Altesse Impériale désirerait que vous « voulussiez bien voir leur éducation militaire comme « éducation pratique, et il lui serait agréable de vous « voir assister à l'exercice militaire des corps de cadets « en sa présence et au Champ de Mars, mercredi matin, « 29 juin (11 juillet). Veuillez, » etc.....

(1) Elle est en face du pont de Troitsk. 40,000 hommes peuvent manœuvrer sur cette place au centre de la ville.

précision, une rectitude, une perfection admirables. Aucune musique, hors la cadence de leurs pas. On eût dit qu'une mécanique invisible les faisait mouvoir au moyen d'un ressort merveilleux, tant il y avait d'ensemble dans leur marche et d'accord dans leurs mouvements. Obéissant comme un seul homme, tout cela n'avait, en quelque façon, qu'une pensée, qu'un corps et qu'un geste.

« — Monseigneur ! dis-je au grand duc, Votre Altesse Impériale a déjà là des héros tout faits pour l'avenir. Qu'elle doit aimer ces élèves !

« — Oui, certes! me répondit le prince en souriant ; ils ne me donnent que de la joie. Je ne puis pas dire que ce soient *les cadets*... de mes soucis. »

Le grand duc Michel est un des beaux hommes de la Russie. Son regard est plein d'énergie. Une taille élevée, une force athlétique, une physionomie franche et un puissant organe en font une de ces figures héroïques du moyen-âge qui charment l'imagination. On le voudrait bardé de fer. La

cotte de mailles de Roland et le bouclier de Bayard iraient si bien à sa stature! Il passe pour être d'une sévérité extrême, mais d'une justice parfaite; aussi est-il généralement aimé. Son visage a parfois de la rudesse quand il dicte ses volontés; mais il redevient plein de charme quand le commandement est fini. Sa sévérité se change alors en enjouement. Les jeux de mots et les plaisanteries légères abondent sur ses lèvres. L'homme de guerre disparaît, et l'homme aimable le remplace.

Pendant la revue, qui devait durer près de cinq heures, il m'avait gardé près de lui. « — Si cela vous ennuie, me dit-il, vu que la guerre n'est plus aujourd'hui votre spécialité, figurez-vous, pour rentrer dans votre élément, que je suis un philosophe de l'antiquité, que ces soldats sont mes disciples, et qu'ici je harangue au *forum*. Il n'y a que manière d'envisager les choses. »

Il se trouvait, parmi les bataillons militaires, un petit corps d'artillerie légère que le grand duc me fit remarquer avec un intérêt

paternel. Ces artilleurs, de onzè à douze ans, en uniforme au grand complet, jolis comme de petits amours, et maniant leurs petits fusils avec une dextérité d'anciens troupiers, tantôt couraient en avant, feignant de poursuivre l'ennemi, tantôt reculaient en arrière, exécutant des décharges contre ceux qui étaient censés les poursuivre. Jamais régiment de grognards ne fut mieux discipliné. Ces germes de héros, ce diminutif de grande armée, avaient une tenue de vieilles moustaches. « — Ce sont, reprit le prince gaîment, ce sont mes puces travailleuses. »

Les exercices finis, le grand duc fit un geste d'appel ; et soudain une multitude d'élèves, se précipitant vers lui, l'entourèrent en poussant des cris de joie, d'amour et de bonheur. Le prince, captif en d'innombrables cercles, y était enfermé à ne plus pouvoir se remuer. J'étais, au centre, à ses côtés. « — Ils vont vous étouffer, monseigneur! « — Je n'ai jamais mieux respiré, me répliqua Son Altesse Impériale. Il y a ici de la

chaleur, n'est-ce pas? Eh bien! cette atmosphère: je l'aime. »

Pétersbourg a de jolies femmes. La comtesse Woronzow, une des plus à la mode d'entre elles, a une maison charmante et une fortune considérable (1). Un jour, sortant de dîner chez elle, je me rendis chez la princesse Dolgorouky (2), dame d'honneur de l'impératrice, d'un âge très avancé, et l'un de ces types de la haute société d'autrefois, qui se reproduisent peu de nos jours. Sachant donner le ton à un salon, et transmettre aux générations naissantes les traditions des siècles finis, la princesse Dolgo-

(1) Les *Woronzow Daschkaw* furent faits comtes du Saint-Empire romain en 1760, et comtes russes en 1797.

(2) Les *Dolgorouky* descendent de Saint-Michel de *Tchernigow*, issu au douzième degré de Rurik (Normand d'origine), premier souverain de la Russie, de 862 à 879.

rouky est comme un de ces hauts jalons de l'ordre social qui restent debout, en dépit des âges, pour indiquer à la fois les belles routes du passé, les meilleurs sentiers du présent et les voies ouvertes de l'avenir. Sa vue me rappela le mot suivant. Napoléon, devenu empereur, disait au comte de Ségur, après son sacre : « — Ne manque-t-il plus « rien à ma cour pour lui donner du ton et « de l'éclat? — Sire, répondit gravement le « grand maître des cérémonies, il lui man- « que *de vieilles femmes.* »

La princesse Dolgorouky, autrefois dans l'intimité de Catherine II et de Potemkim, avait beaucoup connu la célèbre reine Caroline de Naples, tant haïe de Napoléon; elle avait recherché en France l'abbé Delille, La Harpe, mademoiselle Clairon. Et, à propos de cette dernière, elle me raconta ceci :

Elle était à Paris alors que les beaux talents de Talma, de Lafond, de Monvel, de mesdames Raucourt, Georges, Duchesnois, et de mademoiselle Mars, illustraient la scène française. Elle voulut voir mademoi-

selle Clairon, depuis longtemps retirée du théâtre. Le prince de Talleyrand la conduisit chez l'illustration dramatique qui, après avoir roulé sur l'or et l'argent, se trouvait presque réduite à l'indigence. Mademoiselle Clairon, logée dans un appartement plus que modeste, n'avait ce jour-là, pour dîner, qu'un pigeon à la crapaudine. Elle le mangeait en ce moment. A l'aspect des nobles visiteurs qui entraient chez elle, la tragédienne, se tournant avec dignité vers le misérable garçon qui la servait: «—Laquais! lui dit-elle avec majesté, avancez des siéges et retirez ces mets!» Puis, se levant en reine qui va donner audience; et, montrant du doigt deux fauteuils au prince et à la princesse, elle eut l'air de se recueillir. Elle était en robe à paniers, avec un crépé poudré, et dans un demi-jour solennel. La voyageuse russe s'attendait à entendre sortir de ses lèvres ces paroles d'Agrippine : *Asseyez-vous, Néron!* etc.; mais ce ne fut point son début. La conversation commença sur un ton moins dramatique, Mademoiselle Clairon ce-

pendant n'en conserva pas moins les allures, les gestes et la pompe de *Mérope.* Parlait-on de malheurs de famille : elle devenait *Clitemnestre ;* était-il question de politique : *Sémiramis* apparaissait.

« — Que pensez-vous des acteurs du théâ-
« tre Français actuel ? lui demanda la prin-
« cesse Dolgorouky, désirant descendre des
« hauteurs où se tenait constamment la
« grande Melpomène. — Madame, répliqua
« mademoiselle Clairon avec l'ironique sou-
« rire d'*Hermione*, il y a vingt-cinq ans que
« je n'ai mis le pied là où se réunissent les
« membres de la *Comédie Française;* et, à
« cette époque, ils étaient *déjà* tous *détesta-*
« *bles.* »

Entre compagnons et rivaux, voilà comme toujours on se juge !

Le comte de Laval, noble Français établi en Russie depuis nombre d'années, et qui se trouvait chez la princesse Dolgorouky, nous raconta à ce propos la petite histoire suivante.

Talma, plein d'idées démocratiques à son

début dans la carrière, demandait un jour à Bonaparte, *premier consul*, comment la veille il avait trouvé son jeu au théâtre. « — Parfait! répondit le futur empereur; « seulement vous avez déclamé ce vers :

« Pour moi, je tiens le trône égal à l'infamie. »

« d'un air beaucoup trop convaincu. Songez « donc, mon cher Talma, que le républicain « qui s'exprime ainsi dans l'intérêt de son « ambition, dit cette phrase pour la forme, « mais, au fond, n'en pense pas une syllabe! »

Le boudoir où avaient lieu ces causeries était entouré de paravents à jour, en forme de treillages, à travers lesquels grimpaient et s'enlaçaient une quantité de plantes fleuries et d'arbustes odorants. C'est inouï, tout ce qu'on voit de fleurs dans les hôtels et villas de la Russie. On y vit au milieu de bosquets embaumés. Les galeries y sont des jardins; les antichambres, des parterres; les portiques, des orangeries; les salons, des serres-chaudes. La Russie entière s'épanouit et se dilate à la belle saison. Je ne sais si Vénus y

sort des ondes; mais Flore y surgit des frimats.

M. Tatistchef (1), l'ancien ambassadeur Russe que j'avais connu à Vienne, et devant qui je défendais le climat et les saisons du nord, m'interrompit dans mon discours. « — *Les saisons!* monsieur le vicomte, savez-vous ce que disait autrefois à ce sujet l'ambassadeur de Perse à la grande Catherine? « *Il n'y a qu'*UNE SAISON en Russie. *Seulement elle change de toilette : l'hiver est tantôt* BLANC, *tantôt* VERT. »

« — Notre climat, reprit un autre Russe, ne suit pas les règles communes. On ne grelotte ici que l'été; et ce n'est qu'en hiver qu'on transpire. Le poêle a enfoncé le soleil. »

Quel jugement dans la bouche d'un fils de la Néva! Il n'est rien de pis que les siens (2).

(1) Les *Tatistcheff* sont issus de la maison royale de *Rurik* qui régna à *Smolensk*. Deux membres de cette famille acceptèrent le titre de comte. M. Dmitry Tatistcheff, ambassadeur à Vienne et homme d'état remarquable, le refusa.

(2) J'ai ouï dire à un habitant de *Novogorod* : « Il se

Je désirais quelques légendes du pays ; mais la Russie est une nation trop jeune pour avoir d'anciennes traditions. Les vieilles chroniques ne vont qu'aux vieux royaumes ; et l'empire des czars ne date véritablement que de *Pierre-le-Grand.* En delà, c'est le chaos et la nuit. Je n'avais donc que la ressource des anecdotes modernes; et parmi celles qui me furent racontées, je dus remarquer celle-ci. Elle avait un cachet *moyen-âge.*

L'impératrice actuelle étant princesse de Prusse, avait pour gouvernante une dame d'origine suisse. Madame *Wildermett* est appelée dans son pays pour y recueillir un héritage. Elle part. Quelque temps après, revenue à Berlin, elle montre à son auguste et belle maîtresse plusieurs bijoux qui lui étaient échus en partage. « — *Voilà une bien vieille bague!* dit la princesse Charlotte en passant à son doigt un tout petit anneau d'or de forme gothique ; *elle a quelque chose d'é-*

« peut qu'un étranger vienne en Russie, mais il est rare « qu'il y revienne. »

trange. C'est comme un ancien talisman. » Puis elle veut remettre la bague à madame Wildermett ; mais, ne pouvant la retirer de son doigt : « — *J'ai envie de la garder*, reprit-elle. » Et l'anneau mystérieux lui resta.

Un certain temps se passa. La fille du roi de Prusse, voulant examiner sa nouvelle acquisition dans ses plus minimes détails, parvint à l'ôter de son doigt. Il y avait des mots écrits dans l'intérieur de la bague. Ils n'étaient pas entièrement effacés ; et elle réussit à les lire : *Impératrice de Russie.*

Bien des jours s'écoulent. Un mariage est projeté entre elle et le grand duc Nicolas de Russie. Ce frère d'Alexandre, qui n'était pas alors l'héritier du trône, fait un voyage à Berlin, y voit la charmante princesse de Prusse ; et ce qui n'avait été jusques-là dans son esprit qu'un vague dessein, devient une pensée arrêtée. Se trouvant à table auprès d'elle, il lui parlait de son prochain départ. « — Il ne tiendrait qu'à vous que je reste, lui dit l'illustre voyageur. « — Que faut-il faire à cet effet? répond en souriant la future

impératrice et sur le ton du badinage. « —Ne pas rejeter mes hommages. « —Voilà tout? « — Et m'encourager à vous plaire. « — Ceci devient plus difficile. Le moment n'est pas bien choisi. Parler à table, et en public! « — Il ne serait pas nécessaire de parler. « — Ah! « —Il ne me faudrait qu'*un gage*. Tenez! vous avez là une petite bague qui ferait mon bonheur. Si vous vouliez me la donner? « — Quoi! ici, devant tout le monde! « — Cela peut se faire sans que personne s'en aperçoive. Glissez l'anneau dans un morceau de mie de pain; puis laissez-le là près de vous, et je prendrai ce talisman. « — C'est que, véritablement c'en est un. « — J'en avais le pressentiment. »

Ce dialogue à voix basse avait la courtoisie gracieuse et la naïveté touchante des temps de la chevalerie. Premier nœud, première alliance. La princesse, au fond de son cœur, sentait qu'il y avait là quelque chose de mystérieux et de divin qui écrivait en ce moment son mariage dans le ciel, comme naguère il semblait lui avoir prophétisé ses destins sur

la bague. L'anneau passa aux mains du grand duc. Le mariage s'accomplit ; jamais hymen ne fut plus heureux, et Nicolas devint *empereur*.

La bague mystérieuse, à ce qu'on m'a assuré, n'a jamais quitté, depuis, l'héritier d'Alexandre. Seulement, comme il ne pouvait la faire entrer dans son doigt, il la portait à une chaîne ; et l'on a vu cette chaîne à son cou.

V.

Ma vie se passait à Pétersbourg en fêtes continuelles. C'étaient chaque jour de brillants dîners (1), de ravissantes parties de

(1) Parmi les bonnes choses qui se mangent à Pétersbourg, je citerai les coqs de Bruyères et les gélinottes.

campagne et d'élégantes soirées. Les salons de la comtesse de Nesselrode, de la princesse de Bélozelsky, des comtesses de Woronzow, de Vielhorsky, de Strogonoff, de Kleinmikel, des princesses Viasensky, de mesdames de Drounow, de Tschihatschef, et de Smirnhoff, du comte de Laval, de leurs excellences MM. Tatistchef et Ouvaroff, de la comtesse Alexis Orloff, de la princesse Dolgorouky, de la princesse Galitzin, de la princesse Gortchakoff, et de beaucoup d'autres encore, m'offraient la réunion de tout ce que la capitale avait alors de plus illustre.

Les voyageurs aiment à questionner. Comment s'instruiraient-ils autrement! Or je ne puis m'empêcher de l'avouer, au salon comme à la chaumière, chez les grands comme chez les petits, il est bien difficile en Russie de tirer au clair ce qu'on voudrait savoir, surtout en matière politique. Les uns, craignant apparemment d'*émietter* leur esprit en le communiquant, se retranchent dans une dignité compacte sur laquelle rien

ne peut mordre ; d'autres ont peur de se compromettre en s'appesantissant sur un sujet quelconque, fût-ce la pluie ou le beau temps. Ceux-là me rappelaient un ancien ambassadeur de Portugal, d'une prudence et d'une réserve extrêmes, qui écrivait en *chiffres* à son roi l'évènement *du tremblement de terre de Lisbonne*. Il n'osait *ébruiter* cette affaire.

Je vais citer ici un exemple de l'incroyable difficulté qu'éprouve un étranger en Russie, lorsqu'il cherche à s'éclairer n'importe sur quoi. Je me promenais dans une campagne.

« — Monsieur ! demandai-je à un passant dont la tournure était distinguée, quel est ce grand arbre que j'aperçois là-bas sur une hauteur, et dont je ne distingue d'ici ni le feuillage ni l'écorce ?

« — Monsieur, c'est un énorme *bouleau*. Beaucoup de curieux vont le voir. »

Cela me paraissait douteux. J'aborde un autre individu :

« — Monsieur ! quel est cet arbre là-bas,

dont je ne puis distinguer d'ici ni l'écorce ni le feuillage ?

« — Monsieur, c'est un superbe *tilleul,* fort renommé dans le canton.

« — Un tilleul ! Vous en êtes sûr ?

« — Comment donc ! je suis du pays. J'ai passé ma vie sous cet arbre. »

Ceci était persuasif. Je prends le parti néanmoins de consulter une troisième personne.

« — Monsieur ! quel est cet arbre éloigné dont je cherche inutilement à distinguer d'ici le feuillage et l'écorce ?

« — Monsieur, c'est un *chêne* célèbre.

« — Allons donc ! ce n'est pas possible.

« — D'autant plus célèbre, Monsieur, qu'il a été planté par *Pierre-le-Grand ;* et, la chose étant généralement reconnue, l'arbre est en quelque sorte sacré. »

Or, maintenant, prenons la plume. Nous voici au fait ; écrivons !

Ici, du moins, il serait loisible d'aller vérifier la question par soi-même ; mais sur un point de vue historique, sur une ancienne

coutume, sur un évènement contemporain, sur tout ce que l'on ne peut examiner de ses yeux, quel parti prendra l'écrivain? Faut-il se décider par instinct? autant vaudrait écrire au hasard (1).

Les Russes que vous questionnez et qui vous induisent en erreur, le font en général par ignorance, par malice ou par calcul. Les premiers, vous trompent de bonne foi, parce qu'ils croient à ce qu'ils vous débitent. Les seconds vous trompent sciemment, parce qu'il leur paraît amusant de se jouer de la crédulité d'un curieux. Les derniers enfin le font patriotiquement, parce qu'ils pensent

(1) Autre écueil pour le voyageur écrivain. Obligé de parler de lui, ne fût-ce que pour dire, *j'étais ici, j'ai vu telle chose* : s'il raconte les bontés qu'on a eues pour lui : « — *Quel orgueil!* disent les uns, que nous importent à nous les hommages qu'on ait pu lui rendre! » S'il se garde d'en faire mention. « — *Quel orgueil!* disent les autres, il croit si bien que les gracieuses réception lui sont *dues* qu'il pousse l'ingratitude jusqu'à ne jamais remercier personne. »

« Oh! bien fou, sur la terre,
« Qui voudrait contenter tout le monde et son père! »
(La Fontaine : *Le Meunier, son fils et l'Ane.*)

qu'il est important, pour le bien de leur patrie, de n'éclairer aucun voyageur sur ce qui la concerne. Je ne donne pourtant pas ces observations comme choses incontestables. Ma règle a beaucoup d'exceptions.

Et, néanmoins, comment aller en Russie sans jeter un coup d'œil observateur sur les coutumes et institutions de cet empire ! Commençons par le déclarer, je défie qu'on puisse en prendre une idée certaine et en tracer un tableau exact, à moins qu'on n'y ait passé de longues années. Tout y est mystère et ténèbres ; non pas précisément que tout y soit barbarie et despotisme, ainsi que l'affirment bien des écrivains, mais parce que rien n'y est livré à la publicité ni à la discussion. On ne commente pas, on obéit. On ne critique pas, on respecte.

Non, l'écrivain qui a traversé la Russie, soit lentement, soit avec rapidité, ne saurait analyser ce qui en compose la législation. C'est un dédale où se perdent les plus fortes têtes du pays. Chaque province a sa constitution, ses droits et ses coutumes. L'esclavage

y est parfois rude; et cependant j'ai vu nombre d'esclaves qui, ayant suivi leurs maîtres en France et pouvant y briser leurs fers, en ont repoussé la pensée avec mépris, et sont revenus sous le joug avec bonheur.

L'esclavage a ses héros en Russie ; un officier avait chargé un de ses serviteurs de lui garder sa pelisse fourrée pendant une longue parade en hiver, de ne pas la quitter un instant et de ne pas bouger de sa place. La revue finie, il oublie l'homme et la pelisse. Au bout de quelques heures, il va à leur recherche. Il trouve son esclave mort sur la neige, pressant sa pelisse contre lui. Le malheureux avait mieux aimé périr de froid que de quitter sa place, ou même de revêtir la fourrure. De pareils traits prouvent un grand caractère. « L'âme de ce peuple, dit un écrivain polo-« nais, est maintenant enveloppée dans une « chrysalide ; mais il est impossible de pré-« voir s'il en sortira un brillant papillon, ami « de la lumière du jour, ou une phalène com-« mune, informe création de la nuit. »

Au surplus, si les serfs ont leurs fardeaux

les seigneurs ont aussi leurs charges. Ces derniers sont obligés de nourrir leurs paysans en temps de disette, de les soigner dans leurs maladies, de les secourir dans leur vieillesse, et, à toute époque, de pourvoir à leurs besoins. Lorsqu'un serf se marie, le seigneur est tenu de lui donner une maison et des terres. Il est des ordres que le maître ne peut intimer ; l'esclave a aussi ses prérogatives. Les uns sont nécessaires aux autres. L'intérêt du seigneur est de veiller sur la vie, la santé et le bien-être de ses vassaux, pour qu'ils puissent lui donner, en retour, revenu, repos et fortune. L'oppression serait fatale à l'oppresseur : La vengeance a des voies puissantes. D'une autre part, si le château tyrannise à l'excès la chaumière, celle-ci peut en appeler à l'empereur ; aussitôt une enquête a lieu ; et l'on a constamment remarqué que, si le czar, dans ses arrêts, laisse pencher la balance, ce n'est jamais du côté du plus fort. L'organisation générale du pays n'est certes pas dans les idées démocratiques, mais elle a sa racine dans les anciennes coutumes ; elle

est inhérente à ses mœurs. Une autre direction ne serait pas actuellement comprise, et serait même repoussée. Le secret des institutions russes n'a jamais été étudié ni pénétré par les populations : il est encore moins connu à l'étranger ; or, on attaque mal ce qu'on comprend peu ; on ne prend pas corps à corps ce qui n'a pas de forme palpable ; et peut-être est-ce là ce qui donne à l'empire, en fait d'administration, le cachet redoutable et mystérieux qui ajoute tant à sa force.

Quant à l'aristocratie, elle se plaint de la quantité de nobles qui grossit ses rangs chaque année. Ses membres les plus renommés, du moment où ils ne servent pas le gouvernement, redescendent aux rangs inférieurs. Le pouvoir et la considération s'adjugent non à la naissance, mais aux grades. Aussi arrive-t-il parmi les familles illustres, comme dans l'Évangile, que les derniers sont les premiers. L'aristocratie, toutefois, n'en est pas moins, généralement, imprégnée des idées les plus libérales. Dans l'intérieur

de la Russie, ces idées se manifestent sous leur costume naturel. A Pétersbourg, c'est différent : elles sont en habit de cour.

L'aristocratie du royaume des czars ne ressemble en rien à celle des autres nations, pas plus que la populace russe ne ressemble à celle de France. Sous Ivan III, il avait été créé un livre généalogique, où se trouvaient les noms de toutes les anciennes maisons apanagées et de toutes les familles des boyards de Moscou. Réécrit sous Ivan IV, il fut recopié une dernière fois en 1682, fut relié en velours rouge et fut nommé *barhatnaïa kniga* (livre de velours). Ce *livre d'or* de la noblesse russe est en dépôt à la chambre héraldique de Pétersbourg.

Le 12 janvier 1682, l'égalité politique de la noblesse russe fut introduite dans les lois. Puis en 1722, par ordre de Pierre-le-Grand, la noblesse héréditaire fut acquise de droit à tous les employés occupant un certain grade administratif ou militaire, sans exception. Il en résulte aujourd'hui que tout soldat ou employé peut aspirer à faire partie

un jour de l'aristocratie russe, et que la noblesse de l'empire des czars, la plus accessible qu'il y ait sur le globe, en est aussi la plus libérale dans son organisation comme dans ses principes.

Du reste, on a, en Russie, une passion déclarée pour les décorations militaires. Les hauts personnages y sont tellement chargés de croix, d'étoiles, de plaques, de médailles et de soleils, qu'il en est dont la poitrine ressemble à une chapelle catholique, ambulante, avec ses ornements d'autel, ses images symboliques et ses merveilleux *ex voto*. Il est vrai que la plupart de ces récompenses ont été noblement méritées. La bravoure en Russie ne fait pas partie des choses cachées : elle est éclatante et manifeste. Un autre sentiment aussi se développe avec éclat sur cette terre : c'est l'esprit national. Il ne se voit nulle part un amour de la patrie plus profond, plus inné, plus complet. Les Russes en ont donné plus d'une preuve; et cependant ils sont quelquefois plus que sévères, dans leur langage, envers leur pays et leurs compatrio-

tes. « — On a beaucoup trop hâté parmi nous ce que vous nommez le *progrès :* me disait un haut dignitaire. Pierre-le-Grand a voulu d'un bond faire sauter par dessus la barbarie une civilisation monumentale. L'enjambée était par trop forte. Aussi qu'est-il résulté de cette espèce de saut du tremplin? Que son monument, jeté en bon ordre du côté des ténèbres, est retombé sens dessus dessous du côté des lumières : les piédestaux se trouvent en l'air ; les chapiteaux sont à la base ; les toits se dressent sous les caves; et le portail est dans les combles. Cette confusion nous offre, il est vrai, d'admirables matériaux ; mais tout est à coordonner. »

Je fronçai le sourcil et me tus.

La haute société, à la ville comme à la campagne, est tout ce qu'on peut imaginer de plus gracieux, de plus aimable et de plus raffiné. Rien n'est comparable au luxe de ses salons; et, là, néanmoins, par un bizarre contraste avec les habitudes de l'élégance et du bon ton, il est de nobles dames qui fument. *Qui fument!*... Elles se sont persuadées que

cela est à la mode chez les Françaises : comme si de rares exceptions pouvaient se prendre pour des règles. Non, non, jamais le pays du goût, de la grâce et de la politesse, *la France* ne verra la plus délicieuse partie du genre humain s'élancer de son piédestal d'amour et de poésie vers les habitudes de la taverne et du corps de garde. Qui admirerait de pareils contre-sens à la nature ! Figurez-vous les trois Graces une pipe à la bouche ! Représentez-vous les Sylphides et les Péris fumant chacune leur cigare ! Ne se sent-on pas pris d'un rire inextinguible à cette ridicule image !... Quoi ! ces bouches vermeilles, le siège de l'amour et de la volupté, humeraient le grossier combustible ! Quoi ! ces lèvres charmantes, devenues blanchâtres, corrodées, et recouvrant des dents jaunies, n'exhaleraient plus, au lieu de cette halcine de roses tant chantée par les poètes, que les respirations maladives d'une poitrine échauffée par le tabac! Oh ! pour moi, qui ne puis me représenter la beauté que dans un boudoir ou des bocages, entou-

rée de parfums et de gaze, comment me ferais-je à l'idée de boudoirs ou de bocages à la façon des huttes enfumées du Cacique, de parfums à la carotte de la Havane, et de gaze sentant la pipe ! Non, jamais nos Françaises, les modèles de la grace en Europe, ne consentiront à descendre des suaves élégances de la nymphe aux fétides coutumes de la vivandière.

Je ne saurais supporter la vue d'un homme qui cout, qui file et qui brode. Il m'est tout aussi désagréable de voir une femme qui boit, qui jure et qui fume. « *Tout est bien, tout est beau, tout est grand à sa place.* » J'aime un papillon sur les fleurs de la prairie, un chameau sous les palmiers du désert, un soldat sous l'armure des camps, et les graces sous les voiles d'un sanctuaire. Eh bien ! tout cela me serait insupportable, si l'on me mettait les grâces dans la puanteur des tabagies, le chameau sur les coussins d'un harem, le soldat sous une robe de dentelles, et le papillon dans ma soupe (1).

(1) Une *lionne* française, étant, l'été dernier, aux bains de mer de Dieppe, s'amusait à nager, en faisant la planche et en fumant un cigare. « — Regardez ! dit un témoin : voilà un charmant *pyroscaphe* qui passe ! »

Il y a plusieurs théâtres à Pétersbourg. Le spectacle français, au théâtre Michel, est le plus suivi. J'éprouvai un vrai sentiment d'orgueil et de joie en entrant dans cette enceinte dramatique, lorsque, à cinq cents lieues de Paris, je me trouvai tout à coup au milieu d'une salle française, vis à vis d'acteurs français, écoutant des pièces de France. Je me disais : « *La France est partout;* » et je ne crus plus aux distances (1).

J'avais salué la maison de *Pierre-le-Grand:* je fus visiter la forteresse qui commença l'existence de sa capitale. Là est une église, achevée par l'impératrice Anne, où sont les tombeaux de la famille impériale, entourés de grilles de fer et placés près du maître-autel (2). L'enceinte sacrée est pavoisée de

(1) On donnait les *Deux Voleurs*, les *Trois Étoiles* et *Mademoiselle Dangeville*. M. et madame *Allan Despréaux*, M. *Vernet*, et madame *Alexandre Mayer* attiraient la foule à chaque représentation.

(2) Ils sont en marbre sans sculptures et sans bas-reliefs. Une tenture en drap d'or les recouvre. Ce sont les canons de la forteresse qui, aux jours d'inondation, donnent le signal des alarmes, et qui, aux jours des réjouissances nationales, annoncent les solennités.

drapeaux pris sur l'ennemi depuis *Pierre-le-Grand* jusqu'à *Alexandre ;* et sa coupole est surmontée d'une aiguille dorée au bout de laquelle est une énorme boule portant un ange debout, d'une stature colossale et appuyé sur une croix. Ici, rapportons un fait extraordinaire. L'ange et la croix de ce clocher étaient à redorer ; la croix a 50 pieds de haut, et l'aiguille plus de 400. Le clocher est sans escalier ; et les frais qu'aurait occasionnés un échafaudage extérieur effrayaient le gouvernement. Un paysan nommé *Telouchine* se présente en 1831 ; il s'offre de monter seul, sans appareil et sans aide, au sommet de cette pointe aiguë, et d'y redorer l'ange et la croix. En effet, armé seulement de quelques cordes, il grimpe le long de la flèche, comme on se hisse à un mât de cocagne. Trois jours suspendu dans les airs, il eut le précipice à ses pieds, le front à moitié dans les nues, et les vents soufflant sur sa tête. Attaché à l'aiguille sainte par des nœuds coulants qui lui serraient les reins, il mangeait près de sa besogne, et quelquefois s'y

endormait. Sa perte paraissait certaine. O prodige de hardiesse! Voilà qu'aux rayons du soleil, resplendit la croix redorée! Telouchine, au sommet des airs, et comme en communication avec les puissances invisibles, y semblait l'ouvrier de Dieu même. Il accomplit sa mission (1).

Rien de plus étonnant que le caractère russe quand il s'agit de remplir un devoir. Il me fut raconté, à un dîner chez le comte de Strogonoff (2), un fait qui égale et peut-être surpasse à mon avis les plus beaux traits de l'antiquité.

Lors de l'incendie du *palais d'Hiver*, une sentinelle russe, placée dans un couloir conduisant à la chapelle, entendait les cris d'alarme du dehors; ce soldat voyait des tour-

(1) Tous les ans, au printemps, les Russes badigeonnent leurs maisons du haut en bas : ce qui fait qu'aucun édifice n'y a jamais l'air ancien. On ne peut se faire une idée de l'audace des peintres et des maçons qui se chargent de ce travail; ils n'ont jamais d'échafaudages.

(2) Ancien ambassadeur à Constantinople, et récemment ambassadeur extraordinaire au sacre de la reine *Victoria*.

billons de fumée s'avancer jusqu'à lui et sentait s'embraser l'atmosphère. Les clartés de l'embrasement et les craquements de l'édifice le menaçaient déjà de la mort ; mais la discipline militaire lui défendait de quitter son poste avant d'avoir été relevé par son chef ; et son chef n'arrivait pas pour le sauver. La porte de la chapelle, au fond du couloir, s'ouvre alors précipitamment ; il en sort plusieurs prêtres qui, du milieu d'un fond embrasé, emportaient les vases sacrés qu'ils arrachaient aux flammes. C'en est fait du palais impérial ; le factionnaire, qui ne peut plus en douter, tombe à genoux devant un des prêtres. « — Mon père ! lui dit-il d'une voix suppliante ; je vais périr. Bénissez-moi ! — Mon fils ! je ne saurais vous comprendre. — On m'oubliera sans doute à mon poste. C'est tout simple ! tant de désordre !... Du moins, sauvez mon âme, mon père ! »

L'ecclésiastique s'arrête, et, vivement ému, le bénit. La confusion redoublait. Le prêtre, sorti du palais, parla vainement du soldat : on n'entendit, ni ne comprit. La sentinelle,

complètement oubliée, fut la proie des flammes, et, sans bouger, mourut à son poste. On ne retrouva que ses cendres.

A côté de l'acte de courage du factionnaire russe, qu'on me permette ici d'en mettre un autre en parallèle. Il est d'un ouvrier français.

Jacques et Pierre, manœuvres d'un maître maçon, travaillaient, il y a peu d'années, à la construction d'un grand édifice à Paris. Pierre était marié et chargé d'une nombreuse famille; Jacques était jeune et près de tirer à la conscription; tous deux étaient liés d'affection. Un matin qu'ils étaient à cent pieds d'élévation le long d'une échelle qui s'appuyait par en bas sur un échafaudage, et était attachée par en haut à un toit plus élevé, l'échafaudage qui portait leur échelle s'écroule; et les malheureux restent suspendus en l'air avec un abîme à leurs pieds. La corde qui soutenait leur échelle n'était pas de force à les supporter tous *les deux*. Elle en eût sauvé *un*, tout au plus.

« — Jacques! dit Pierre à son ami, il faut

que toi ou moi cédions la place au camarade : ou nous périssons l'un et l'autre. La corde va se briser ; lequel mourra? décidons vite.

« — Voilà l'embarras : répond Jacques; je tiens à vivre. Je suis jeune.

« — Mais moi ! Jacques ! j'ai sept enfants !

« — C'est vrai, » répond le jeune maçon.

Et aussitôt il lâche l'échelle. Il se précipite.... et périt.

Il se passait peu de jours où je n'allasse *aux îles*. Ma vie s'y écoulait le plus agréablement du monde, au milieu des banquets, des concerts et des fleurs. Oh ! oui, *des fleurs;* j'en reviens encore à ce luxe de la Néva. C'est inimaginable ce qu'on fait en Russie pour forcer l'atmosphère à s'embaumer et la nature à s'épanouir. Il n'est pas un petit propriétaire qui n'ait un logis plein de fleurs à l'époque où se fondent les neiges. Alors, c'est à qui aura, au plus vite, chez lui, ses murailles de jasmins et de roses, ses treillages de géraniums et de plantes grasses. Chacun se crée à la hâte une France artificielle,

une Italie factice ; chacun se dépêche d'en savourer les joies parfumées. Faux ou réel, tout est printemps ; bon gré malgré, tout est guirlandes. Cette lutte de la Russie contre la température me rappelait celle de la Hollande contre la mer. C'est toujours le génie de l'homme essayant de soumettre à sa volonté la puissance des éléments.

Il en est de même des fruits. A la fin de juin, je mangeais à la fois des cerises, des abricots, des pêches, du raisin, des ananas : les desserts de Paris et de Naples. Pétersbourg s'était déclaré décidément *pays chaud.* Dans ses nuits sans obscurité, dans ses élysées sans soleil, une végétation merveilleuse étendait ses splendeurs sous verre. O triomphe.... des serres chaudes !

Un soir, ayant près de moi le comte de Maistre, le célèbre auteur du *lépreux de la cité d'Aost*, je parcourais les beaux jardins de la comtesse de Strogonoff (1). « — Voici,

(1) Les Strogonoff, faits comtes de l'empire romain en 1761, furent comtes russes en 1798. L'illustration de

me dit la noble dame, un monument qui vous plaira. »

J'approche : *le tombeau d'Achille* (1).

Quoi ! sur les bords de la Néva, la tombe du fils de Thétis ! *la Troade à St-Pétersbourg!* Oui, le monument grec, avec ses bas-reliefs connus, avait été transporté là des rives du *Simoïs* par la toute-puissance de l'or. Oh ! laissons faire aux progrès de la civilisation, et rien ne restera plus nulle part à sa place. Traditions, monuments, trophées et souvenirs, tout courra d'un pôle à l'autre sur les ailes de la vapeur. Les Sphinx de la vieille cité des Pharaon sont dans la jeune ville de *Pierre-le-Grand* (2) ; le tombeau de Mahomet viendra peut-être se poser un jour à côté du cercueil de Napoléon aux invalides. Qui sait

cette famille est une des plus belles et des plus nationales du pays.

(1) La description exacte de ce *tombeau d'Achille*, à Pétersbourg, est dans le *Voyage à la Troade*, par l'*abbé Chevalier*.

(2) Ils sont placés devant l'*Académie des Beaux Arts*.

si les colonnades de la Madeleine n'iront pas faire un petit tour à la chute du Niagara ! Les nations, d'ici à peu, s'enverront, en cadeau de jour de l'an, par pyroscaphes ou wagons, quelques palais ou arcs de triomphe : on ne croit plus aux choses stables. Les constructions matérielles démangeront comme les édifices moraux. Ce seront perpétuellement de nouveaux changements de domicile en toute chose; et comme deux déménagements, dit-on, équivalent à un incendie, ce seront de brûlants progrès.

Non loin du parc de Strogonoff est le village de *Krestovsky* où, dans la belle saison, il y a fête chaque dimanche. Je m'y rendis, et je m'y serais cru au *Prater* de Vienne, si l'on y eût mangé et dansé. Mais la populace russe a des joies sérieuses. La danse et les éclats de rire ne vont point à la gravité de son caractère. Il y avait à *Krestovsky*, beaucoup de voitures, de tréteaux, d'orchestres, et de divertissements. Mais rien n'y annonçait le plaisir, du moins comme on l'entend parmi nous. Ses villas, ravissantes au

printemps, sont inhabitables l'hiver. La gelée les déconstruit, les ravage ; et, à la saison des rossignols, il faut en remettre à neuf les murailles. On semble en quelque façon ressusciter le pays. La population qui s'était envolée comme des silphes à la chute des feuilles, revient comme des hirondelles aussitôt les neiges fondues ! Je n'en écoutais pas moins avec délices les bruits harmonieux de la fête. *Dépêchez-vous !* disais-je tout bas. Hélas ! au midi comme au nord, sur notre terre de passage, ces mots sont à leur place partout.

Un jeune et aimable Russe, le comte Édouard de Sievers (1), m'avait offert de me conduire au musée de *l'Académie des Sciences :* Nous y fûmes ensemble. *Pierre-le-Grand*, traversant un bois au bord de la Néva, vit un jour deux troncs d'arbres réunis par une branche transversale d'environ trois pieds, qui des deux côtés entrait dans chaque arbre

(1) Le comte de Sievers, d'une des meilleures familles de l'empire, eut un aïeul d'abord ambassadeur, et ensuite ministre des travaux publics sous Catherine II. Le grand canal de Nowgorod porte son nom.

dont elle faisait partie, et d'où elle tirait également sa sève. « — Étrange bizarrerie de « la nature! dit le czar; j'établirai ici même « un musée de curiosités, et ceci en sera la « première. »

En effet, sur le terrain sauvage où il parlait ainsi, les murs du musée s'élevèrent. On y garde les deux troncs d'arbres.

Après avoir parcouru les salles de chimie, de minéralogie et d'histoire naturelle (1), je me dirigeai vers le cabinet de *Pierre-le-Grand*. Le cheval du héros y est parfaitement conservé; il est *isabelle;* et, revêtu de ses vieux harnais à plaques d'or massif, il a sur le dos la même selle en velours vert brodé d'argent qu'il portait à la bataille de *Pultava*. Près de lui sont trois chiens qu'affectionnait le monarque. L'un d'eux sauva la vie à son maître (2).

(1) Il y a là de riches minéraux de la Sibérie et de fort belles malachites. La salle d'histoire m'offrit la carcasse d'un mammouth gigantesque, trouvé en Sibérie dans les glaces, aux bords de la Léna. L'animal a 12 pieds de haut sur 18 de long.

(2) Ce chien a 4 pieds de haut sur 5 de long. L'empe-

Là, sont les instruments de travail de Pierre-le-Grand, et une quantité de ses ouvrages (1) : son bureau, sa pharmacie, ses ustensiles de chirurgie, son étui de mathématiques. On y conserve aussi quelques-uns de ses vêtements, et sa chemise de baptême. On sait que, s'occupant d'une foule de sciences, il les mettait lui-même en pratique. On a donc eu soin de réunir, dans son cabinet, un échantillon curieux de ses essais en divers genres. Il y a là un vaisseau modèle, qu'il inventa comme *marin ;* une barre de fer, qu'il forgea comme *maréchal;* un doigt, qu'il amputa comme *chirurgien;* de petits édifices, qu'il travailla comme *menuisier;* des boîtes, qu'il arrondit comme *tourneur ;* et une dent, qu'il arracha comme *dentiste;* etc., etc.

Pierre-le-Grand, comme Charlemagne,

reur ayant chaviré un jour sur la Néva, dans une barque, ce chien le ramena sur la rive au moment où, embarrassé dans des herbes, il était en danger de périr.

(1) On y admire entre autres un lustre superbe en ivoire à 34 branches, et le *Sacrifice d'Abraham*, charmant groupe aussi en ivoire.

avait plus de 6 pieds de haut. On a placé, dans ce même lieu, sa figure en cire, sur un trône élevé de trois marches, et sous un dais de damas rouge à franges d'or. Elle est revêtue des habits qu'il portait au couronnement de l'impératrice, et elle est coiffée de ses propres cheveux. On dit la ressemblance parfaite (1).

Du musée, je fus à l'Académie des Beaux-Arts (2), où j'admirai *le dernier jour de Pompeï*, par M. *Bruloff*, et *le serpent d'airain au désert*, par M. Brouni. Je me rappelai avoir vu le premier tableau à l'exposition du Louvre, à Paris. Il y obtint la médaille d'or.

Parmi les jeunes peintres qui travaillaient dans les salles de l'Académie, on me montra

(1) Autour de cette figure sont les portraits des aïeux de *Pierre-le-Grand*, son uniforme complet du régiment de *preobrajensky*, son écharpe, son épée et son chapeau percé d'une balle.

(2) Ce vaste et beau bâtiment est situé à Wassili-Ostrof sur la Néva, et fut l'œuvre de l'impératrice Élisabeth. Là sont les *sphinx* découverts près du palais de Memnon, dans les ruines de Thèbes, et que j'ai mentionnés plus haut.

un fils du fameux Kotzebue. Je m'étonnai de ne lui entendre parler que de *peinture* : c'est pourtant une *poésie*.

Il se trouvait alors à Pétersbourg plusieurs Français de distinction, notamment le général comte de Rocheline, aujourd'hui au service russe, et le baron de los Valles.

Le baron de los Valles, que je voyais beaucoup chez le brave général *Gothmann*, directeur de l'école polythecnique (1) est, comme on le sait, une des célébrités historiques des guerres de don Carlos. Ce fut lui qui, après avoir été chercher le roi d'Espagne en Angleterre, traversa la France avec lui, et l'amena sain et sauf au camp de Zumalacaréguy. Le baron, jeune encore et d'une figure agréable, est un de ces héros intrépides et aventureux, qui auraient dû

(1) Ce noble général, président du conseil des colonies militaires, est un type d'honneur et de loyauté. C'est chez lui et chez sa charmante femme qu'aiment à se réunir les cœurs dévoués à leur patrie et à leur roi. L'empereur, vantant ses talents et sa probité, disait de lui : « — Ce bon Gothmann ! chacune de ses signatures me vaut une économie de 50,000 roubles. »

naître aux temps de la chevalerie. Sa vie, signalée par des actions d'éclat, et pleine de scènes poétiques, est un roman des plus intéressants. Sa gaîté courageuse au milieu des dangers de la guerre, son activité persévérante au milieu des intrigues de la Cour, et sa fidélité généreuse au milieu des malheurs de sa cause, en font un caractère à part. Ses ennemis même ont souvent rendu justice à son inébranlable dévouement. Le baron de los Valles, expulsé de France, écrit en ce moment ses mémoires. Il m'en a lu des passages sur la Russie, qui en donnent une haute idée. Bien des faits inconnus seront dévoilés dans ce livre (1).

Le 6 juillet j'étais convié à une fête que donnait le général *Skobélew*, à l'hospice des malades russes (2) et quatre cents militaires que

(1) Le baron est, de tous les refugiés carlistes, celui que le gouvernement français a traité avec le plus de rigueur. On craignait, s'il allait à Bourges, qu'il n'enlevât encore le roi. Le baron a un fils âgé de 15 ans, qui est élevé à Paris, et donne les plus hautes espérances.

(2) Cet hospice, autrefois le château impérial de

contient l'établissement étaient à l'église quand j'arrivai. J'assistai au saint office; puis la fête commença au bruit d'une musique guerrière. Les invalides s'assirent à une immense table au bout de laquelle était celle du général en chef et de ses convives. Nous étions environ quarante. De nombreux toast furent portés à *l'empereur* et au *grand duc Michel* par les quatre cents militaires qui, debout et pleins d'enthousiasme, avaient leurs verres pleins de champagne. Le banquet fini, nous descendîmes sur *l'esplanade.* Des tentes y étaient dressées; beaucoup de curieux s'y promenaient; et là un groupe d'individns nous préparait un concert dans le goût national, d'après les anciennes coutumes. Jamais couleur locale ne fut mieux observée. Leurs voix avaient une mélodie singulièrement âpre. J'étais assis sous les arbres de l'esplanade en face de ces espèces de bohémiens moscovites, à tournures demi bar-

Tchesmé, a dans sa chapelle l'autel portatif qui suivait Pierre-le-Grand à la guerre.

bares; une multitude d'invalides à mâles visages formaient un cercle autour de nous. De jolies curieuses des alentours s'étaient glissées dans d'élégants costumes à travers ces masses guerrières à membres mutilés; et les rayons du soleil qui perçaient le feuillage du bois éclairaient capricieusement ce spectacle.

Nos musiciens, s'accompagnant de cimbales, de tambours de basque, de clarinettes, et de *castagnettes russes* ayant une soixantaine de petits grelots, entonnèrent un champ tartare. Il me sembla d'abord être dans un Kan de Kalmouks en écoutant les cris qu'ils jetaient de temps à autre à travers l'harmonie de leurs airs. Puis, à leurs mélodies mauresques, à leurs boléros de l'Andalousie, j'aurais pu me croire sous le ciel de Grenade. Mais par malheur, et constamment, le refrain des peuplades tartares, avec ses accords saccadés et ses dissonnances sauvages, me ramenait au point de départ.

De grandes manœuvres allaient avoir lieu à *Krasnoé-Sélo*. L'empereur devait les com-

mander lui-même en présence du roi de Prusse. Quel spectacle m'y attendait ! De toutes parts, les hauteurs étaient couvertes des blanches tentes de l'armée (1). Cinquante mille hommes, tant infanterie que cavalerie, manœuvraient aux rayons du soleil. Les canons grondaient dans l'espace. L'empereur, sur un tertre élevé, dominant de sa taille athlétique son brillant cortège de princes, se présentait dans tout l'éclat de la puissance et de la beauté. Son visage était rayonnant des magnificences guerrières qui l'entouraient. Sa forte voix retentissait dans les rangs ; et chacun de ses ordres était immédiatement exécuté. L'air retentissait par intervalles de clameurs et de feux de pelotons, de fanfares et de décharges de cavalerie. La guerre, avec toutes ses pompes, mais dépourvue de ses horreurs, était, là, tonnante et splendide. Des nuages de poudre obscurcissaient les airs et cachaient par moments

(1) Plusieurs de ces tentes formaient de longues salles à manger (en toile) et des églises (en coutil).

les évolutions des fantassins et des cavaliers comme s'ils les eussent ensevelis. Puis, tout à coup, de derrière ces rideaux aériens ressortaient, aux feux du grand astre et plus scintillants que jamais, les casques, les épées et les lances. Tout cela courait, comme de volantes étoiles, aux cris de *vive l'empereur*! Le vent agitait les drapeaux et les banderolles des guerriers ; les échos répétaient leurs hourras et leurs hymnes. Tout respirait en eux l'ardeur et l'enthousiasme. On sentait qu'il y avait là des héros qui n'attendaient que l'heure de vaincre. La bataille était là sans la mort, et la gloire sans les désastres.

Je montais le cheval du général d'artillerie *Soumarokoff*, aide-de-camp de l'empereur. J'avais tiré mon livre de notes ; et, m'oubliant à écrire, j'étais à peindre le tableau, lorsqu'un cavalier, courant à toute bride, passa en ce moment près de moi ; il portait un ordre sans doute. Soudain sa monture s'abat ; il tombe et a le pied fracassé. Je veux m'élancer à son aide ; une charge de cavalerie fond à l'improviste où

j'étais. Je suis enveloppé dans le tourbillon, entraîné je ne sais où ; et si mon cheval eût été renversé : moi, Français, perdu loin des miens, la Russie me passait sur le corps.

Les manœuvres finies, l'armée défila devant l'empereur au bruit des fanfares et du canon. Oh ! que je sentis battre mon cœur pendant cette matinée ! Mon imagination me retransportait aux premiers beaux jours de ma vie, alors que, montant à l'assaut de *Tarragone*, pendant les guerres de l'empire, j'entendais rugir autour de moi les terribles voix de la guerre. J'avais alors l'épée du soldat, bien que je n'eusse pas quitté la plume de l'écrivain... Que de fois, sur les champs de bataille où je venais de passer avec mon chapeau troué par les balles, je m'asseyais, le crayon à la main, sur quelques débris de caissons, et substituais le poète au guerrier ! J'avais vingt ans à cette époque. J'écrivais la *Caroléide*, et je rêvais le *Solitaire*. Que de canons grondèrent depuis ! que de batailles, de renversements, de révolutions !

« — Où est *l'Èbre?* » me demandais-je ; et non loin coulait la *Néva*.

Le prince Élie Dolgorouky, dont un funeste évènement avait frappé la famille, interrompit mes rêveries ; il était plongé dans la douleur. Or, même au milieu des fêtes du monde, rien ne parle plus vivement à mon cœur que l'aspect des souffrances humaines. Il peut être opportun de rire, il l'est bien plus de consoler.

Voici l'évènement fatal. Deux nobles officiers de l'armée russe, le prince *Yaschvill* et le prince *Dolgorouky* s'étaient liés de la plus tendre affection. Peu de jours avant les grandes manœuvres de *Krasnoé-Sélo*, Dolgorouky, officier de hussards, se rendait chez le prince Woldemar, son oncle ; il arrive tard, on était à table. « — Nous voilà treize ! dit le maître du logis. « — Et le dernier qui s'assied doit mourir dans l'année, ajouta gaîment un convive. « — Pourquoi pas dans le mois ! dit en riant le jeune hussard. « — Va pour le mois ! » est-il répliqué.

Le prince Yaschvill se trouvait le surlen-

demain avec son ami Dolgorouky à un bruyant repas d'officiers. Le vin échauffait les esprits, et de joyeux propos circulaient. Yaschvill, selon les bruits publics, s'était épris d'une actrice que courtisait Dolgorouky.

« — Depuis quelque temps, lui dit un de ses camarades, tu t'es passionné pour le théâtre. On ne voit plus que toi au spectacle. Au surplus, cela forme l'esprit.

« — Quand on en a, riposte une voix.

« — Je ne m'aperçois pas, reprend Dolgorouky, qu'Yaschvill ait beaucoup gagné à son cours de littérature dramatique.

« — C'est selon le but où il vise, ajoute un autre militaire. Il est des progrès que l'on cache.

« — Rien n'est aussi facile à cacher que l'invisible, reprend l'officier de hussards.

« — Messieurs! interrompt gravement le prince Yaschvill, je n'accepte les plaisanteries sur moi que des personnes à qui je les ai permises.

« — Reste à savoir, réplique vivement

Dolgorouky, si l'on attendra la permission.»

Yaschvill, étonné, lance un regard de reproche et de courroux sur son compagnon chéri : mais pas un mot ne sort de ses lèvres. Le repas s'achève gaîment. Les deux amis seuls ont cessé de prendre part à l'hilarité générale. Au coucher du soleil, le prince Yaschvill était retourné dans sa tente à *Krasnoé - Sélo*. Dolgorouky vient l'y rejoindre.

« — Je t'ai offensé, lui dit-il en lui tendant la main. J'en éprouve un regret mortel.

« — En ce cas, tout est réparé, répond Yaschvill avec joie.

« — Non, tu te trompes, mon ami.

« — Comment !

« — Je vais m'expliquer mieux. Je ne suis pas venu à toi pour te faire des excuses, cela ne conviendrait ni à l'un ni à l'autre. Je viens te déclarer qu'il importe à ton honneur que je te rende raison de l'offense qui a eu lieu. Ainsi donc, nous allons nous battre.

« — Quelle idée! je ne t'en veux plus.

« — C'est égal. Veux-tu que nous passions pour des lâches?

« — Mais deux amis!...

« — Raison de plus. Montrons-nous dignes de nous-mêmes.

« — Quelles armes!

« — C'est à toi de choisir, Yaschvill. Tu es l'offensé.

« — Veux-tu le pistolet?

« — Volontiers.

« — Mais, pourtant, quelle extravagance! s'aimer, se le dire et se battre!

« — L'honneur nous en fait un devoir, et surtout à toi, mon ami.

« — Dolgorouky! je tirerai en l'air.

« — Garde-toi d'en agir ainsi. Notre duel passerait pour avoir été arrangé, honteusement et d'accord, par l'astuce et la peur. On rirait de nous à l'armée. Il faut aller bon jeu bon argent. Laissons faire à la justice de Dieu. Mettons franchement les armes à la main; et si le duel tourne à bien, nous ne nous en aimerons que mieux. »

Ils sortent ensemble du camp. Les lois

contre le duel sont si sévères en Russie, que non-seulement elles punissent de la dégradation et des travaux forcés ceux qui se battent en champ clos, mais même les témoins du combat. Les deux amis répugnaient donc à compromettre leurs camarades en les appelant sur le terrain où ils allaient vider l'étrange querelle. Ils s'écartent seuls de leur camp ; ils cherchent un endroit isolé ; et les voilà les armes à la main !

« — Yaschvill ! tu es l'offensé. A toi de tirer le premier. »

L'ami de Dolgorouky tenait son pistolet. Il ne tire point en l'air pour ne point irriter son adversaire ; mais, après avoir feint de viser avec attention, baissant le canon de son arme à feu, il tire en bas et contre le sol. Hélas ! la fatalité poursuivait les deux officiers. La balle du prince *Yaschvill* heurte contre une pierre, fait un ricochet, se relève et va frapper au cœur son antagoniste. Dolgorouky pousse un faible cri, tombe, ferme les yeux... et meurt.

Étonné du résultat si inattendu de son coup

de pistolet, le malheureux vainqueur s'élance vers sa victime.

« — Dolgorouky! parle! réponds! Tu n'es pas blessé : c'est impossible. Car, pardonne-le moi, je me suis gardé de te viser. Mais parle donc! C'est toi qui me tues! »

Il se penche vers son ami... il pose la main sur son cœur, sur ce cœur qui, pendant nombre d'années, lui avait été si tendrement dévoué... Dolgorouky n'existait plus.

Yaschvill, comme frappé de la foudre, a senti que non-seulement il venait de perdre à jamais son frère d'armes, mais qu'il était perdu lui-même... Oh! cette dernière pensée n'a pas glacé le sang dans ses veines; elle est, au contraire, une pensée d'espérance pour lui. Il veut des châtiments, une expiation, la mort.

« — Je suis un assassin! s'écrie-t-il en courant à pas pressés vers le camp.

On accourt au fatal terrain. « — Eh quoi! un duel sans témoins! disent les officiers de l'armée. Mais on peut soupçonner un meurtre. « —Tant mieux, leur réplique Yaschvill.

Ma condamnation sera plus prompte. Mon supplice sera plus court. »

Le désespoir peint sur ses traits émeut les guerriers qui l'entourent. L'infortuné ne pleure pas : mais sa vue fait couler des larmes.

Le père de la victime, informé, sans autre détail, qu'un accident funeste arrivé au camp y nécessitait sa présence, et ne prévoyant pas le coup qui allait le frapper, se rend de suite à Krasnoé-Sélo. Il avait déjà perdu, dans les guerres du Caucase, un fils de la plus haute espérance.

« — Que s'est-il donc passé là bas? demande le prince à la première sentinelle qu'il rencontre, et en lui montrant, au loin, un nombreux attroupement.

« — C'est un officier qui vient d'être tué en duel, répond le soldat sans savoir à qui il parlait. On l'appelle *Dolgorouky.* »

Qui peindrait cette scène!... A genoux auprès du corps de son fils, le malheureux père remplissait les airs de ses longs gémissements. On lui racontait les circonstances du

duel; mais, le visage caché dans ses mains, il semblait ne rien écouter.

« — Partons! s'écrie-t-il tout à coup. Sauvons du moins le prince Yaschvill! »

Et il court implorer sa grace.

La nuit se passe au milieu des désolations générales. L'arrêt du coupable est prononcé; et vers le matin on entre chez lui pour lui signifier sa sentence. Hélas! ce n'est plus un jeune homme qui s'offre à la vue, c'est une espèce de vieillard. Ses cheveux ont blanchi. Ses joues sont caves et ridées; ses yeux ternes et comme éteints. Il est presque déjà dans la tombe.

« — Jeune homme! on vous a condamné...

« — A mort? interrompt l'officier avec un accent d'espérance.

« — Non, à la dégradation.

« — Oh! je suis déjà dégradé, votre arrêt n'y ajoute rien. Continuez!

« — Vous étiez condamné de plus aux travaux forcés à perpétuité; mais, cédant à d'instantes sollicitations, l'empereur a commué la peine. Vous serez seulement *simple*

soldat le reste de votre vie; et vous allez partir sur-le-champ pour le Caucase.

« — Bien, répond Yaschvill d'un ton calme. Soldat, je pourrai rencontrer une balle ennemie au champ d'honneur. Soldat, je puis mourir noblement. J'irai joindre Dolgorouky. »

On peut juger par ce récit du vif intérêt que prenaient la ville et l'armée à l'infortuné Yaschvill. J'écoutais avidement le prince Élie Dolgorouky, oncle de la victime, me peignant la douleur de son frère, lorsqu'un tableau des plus imposants vint se dérouler devant nous. Les 50,000 guerriers de Krasnoé-Sélo défilaient devant leur monarque au bruit des clairons, des cors et des trompettes. Ils avaient entonné l'hymne national : *Que Dieu sauve notre empereur!* et leurs milliers de voix, s'élevant vers la nue avec l'accent de l'enthousiasme, semblaient ne remplir que d'un seul cri, mais puissant et prodigieux, les champs belliqueux de l'espace. c'était un cri d'amour pour le prince : C'était pour eux celui de la gloire.

L'empereur, revenu à Pétersbourg avec le roi de Prusse, fut coucher au palais d'*Yelaguine*, charmante maison de plaisance *aux Iles*. Là, eut lieu une espèce de fête, nommée *la Promenade*, qui rappelle notre *Longchamps*. La capitale entière y accourt. La file de voitures avait une longueur d'environ trois lieues, et l'affluence des promeneurs était immense. Du reste, la *Promenade* russe me parut préférable au *Longchamps* parisien. Elle se faisait au bord des eaux les plus limpides, et dans des allées sablées tournant à l'anglaise, où, de distance en distance, il y avait orchestres et chants. L'empereur, guidant lui-même un phaëton, et suivi de sa belle famille, s'y montrait sans escorte et sans gardes.

J'avais près de moi, dans ma calèche, un Russe de beaucoup d'esprit, dont la mémoire était peuplée d'anecdotes. Il me raconta les suivantes :

Le duc de L...., qui aimait beaucoup les voyages et se piquait de bel esprit, ne pouvait jamais prononcer les noms propres sans

les estropier. Deux dames russes, de sa connaissance, le rencontrent à la *Fontaine de Vaucluse.* L'une d'elles était beaucoup plus jolie qu'érudite. « — Je m'appelle *Laure,* lui « dit la voyageuse avec un sourire fin. — « Ah! lui répond galamment le duc, je vou- « drais bien être votre *patraque.* — Impar- « donnable! murmure tout bas la jolie Russe « à l'oreille de sa compagne : Ne pas se rap- « peler le nom de *Plutarque!!!* »

Ce même duc, venant de Milan, retournait à Paris. Un noble Italien le prie de se charger d'une lettre pour un M. Alphonse de C... « — Prenez garde, ajoute-t-il, de la remet- « tre à son frère M. Adolphe! cela pourrait « avoir des suites fâcheuses. — Soyez tran- « quille! répond le duc, je ne commettrai « aucune erreur. »

Arrivé à Paris, il traversait les Tuileries, lorsqu'une personne à laquelle il donnait le bras lui dit en lui montrant un jeune homme: « — Voilà M. de C***! — Lequel? — Il y en a donc plusieurs? — Deux frères. J'ai oublié leurs noms de famille. »

Le duc, à ces derniers mots, et comme saisi d'une idée lumineuse, s'approche avec courtoisie de celui qui fixait son attention. « — Monsieur! lui demande-t-il, est-ce à vous ou à monsieur votre frère que j'ai l'honneur de parler? »

L'individu auquel il s'adressait, étonné de l'ingénuité de la question, lui répond d'un ton laconique : « — C'est à mon frère, Monsieur. « — En ce cas, mille pardons ! reprend le duc : désolé de vous avoir dérangé. »

Et d'un air triomphant il s'éloigne.

La princesse K...... avait ramené de Moscou un domestique assez peu au fait du service. Elle sort en voiture, à Pétersbourg, pour y faire un cours de visites. « — Boris ! dit-elle à son apprenti laquais : Prenez des cartes, et vous en laisserez à chaque porte lorsqu'il n'y aura personne. »

La matinée se passe en courses. Presque tous ceux qu'allait voir la princesse étaient sortis ; et elle indiquait à Boris le nombre de cartes qu'il fallait laisser à chaque concierge. Au moment de retourner à sa demeure : « — Boris! dit-elle à son Moscovite : Mettez encore ici

quatre cartes. « — Impossible, Madame! répond le domestique; j'ai déjà distribué tout le jeu, il ne me reste plus que le *roi de trèfle* et le *sept de pique*.

Les grandes fêtes de Péterhof approchaient. Péterhof est la résidence d'été de la famille impériale (1). De la hauteur où Pierre-le-Grand le bâtit aux bords du golfe, on peut voir la flotte russe dans la baie de Cromstadt; car, là comme partout, on ne peut faire un pas sans se heurter au nom de Pierre-le-Grand. Au milieu des jardins de Péterhof est sa maison chérie, *Marly*. Il l'avait sans doute ainsi nommée en souvenir de

(1) Pour y aller on passe encore sous *une porte triomphale* en bronze, surmontée d'un char à six chevaux et d'une statue ailée. Elle fut érigée par l'empereur Alexandre et dédiée à sa garde impériale, en mémoire des guerres de 1815.

la France (1). Péterhof est *le Versailles russe* (2).

Le roi de Prusse et plusieurs princes sou-

(1) Dans cette modeste habitation l'on a conservé son lit, ses draps, ses chapeaux, ses casquettes et toute sa garde-robe. Un de ses habits me parut d'un genre particulier. Il est à la fois double et simple. En le mettant d'un sens, il est vert; en le mettant de l'autre, il est rouge. Le drap a été ainsi tissé et n'en est pas moins fin. Il a de chaque côté ses boutons et ses poches. Pierre-le-Grand, avec ce singulier habit, pouvait de suite changer de toilette sans changer de vêtement. Une de ses cannes, que je soulevai, pesait 20 livres. C'était la massue de l'hercule du Nord. Une autre de ses cannes avait sa boussole, une autre ses lunettes d'approche, une autre son étui de mathématiques. Le héros utilisait tout.

(2) On y voit des jets d'eau admirables. Grâce aux bons soins du général *Philosophoff*, aide-de-camp de l'empereur, je visitai le parc en détail. Je me reposai délicieusement dans la jolie retraite et sous les bosquets de *Monplaisir*, où l'impératrice Élisabeth aimait à méditer sur les rives du golfe; j'y examinai son joli boudoir garni de chinoiseries. Les jardins de Péterhof sont semés de ravissantes fabriques. L'une d'elles, *Nicolsky*, est une *chaumière russe* en bois sculpté, avec des fenêtres à contrevents coloriés et des balcons à balustres dentelés. A l'intérieur, quatre tableaux, fort bien peints sur verre, m'offrirent le *Passage du Saint-Bernard*, la *bataille d'Arcole*, la *bataille de la Moscowa* et *Waterloo*.

verains devaient assister aux fameuses fêtes. C'était la première fois qu'on célébrait en Russie la vingt-cinquième année de mariage d'un empereur. Trente mille équipages s'étaient donné rendez-vous à l'auguste résidence. Le golfe se chargeait des milliers de navires qui devaient y transporter des multitudes de curieux. Tout Pétersbourg était en émoi.

Je fus présenté solennellement à Leurs Majestés Impériales, non par le ministre de France, mais par le comte de Woronzow. « — Vous êtes venu visiter la Russie, me dit l'empereur avec cette bienveillance souveraine et cette dignité courtoise qui le rendent si cher à tout ce qui l'approche ; c'est un honneur pour elle, et je vous en remercie. » Puis il daigna m'interroger sur mes impressions à Pétersbourg. « — Il faut rester ici quelque temps, ajouta l'auguste monarque, et il faut apprendre le russe. » L'impératrice, quoique souffrante, était auprès de l'empereur ; elle me tendit la main avec la grâce lente et suave qui donne tant de charme

à ses mouvements, et je la portai respectueusement à mes lèvres. Ses paroles, pleines de bonté, firent mieux que flatter *mon orgueil*, elles pénétrèrent *mon cœur* (1).

Je me trouvais naturellement invité aux solennités de Péterhof. Le temps, qui avait été affreux la veille, se leva pour la fête du jour. On eût dit que la nature aussi, à l'instar des grands seigneurs du pays, voulait courtiser l'empereur. Trois cent mille personnes, accourues pour assister à la réjouissance nationale, bivouaquaient, en partie, çà et là. Péterhof et ses environs n'avaient pas assez de gîtes pour toutes ces masses. Heureux qui trouvait un abri!

Un appartement m'avait été réservé au palais; et ma place était marquée aussi à la table du grand maître des cérémonies, comte de Woronzow; mais je ne profitai pas de ces avantages; j'étais logé au charmant petit hô-

(1) L'impératrice avait au cou un charmant cadeau de l'empereur : un collier où se trouvaient 25 gros diamants figurant les 25 années de son mariage. Ses sept enfants y avaient ajouté sept poires en brillants.

tel gothique du comte de Kouchelef, mon compagnon de voyage sur le pyroscaphe *le Nicolas;* et je m'y trouvais à merveille.

La matinée se passa en réceptions. Il y eut d'abord messe, *Te Deum*, baise-mains et banquets ; puis arriva l'heure du bal. Ici, je vais avoir à peindre une chose neuve, une chose inconnue ailleurs, un bal *soi-disant masqué*, ouvert sans distinction à la foule, et où il n'y avait ni déguisements, ni masques; une réunion de je ne sais combien d'individus de toute classe, ouvriers, marchands et bourgeois, avec femmes, enfants et famille, envahissant la demeure souveraine, et entourant l'empereur et sa cour !... Essayons d'esquisser ce tableau.

Dès sept heures, on avait allumé les lustres et les candelabres du palais ; mais ces illuminations en plein soleil étaient d'un bizarre assez triste. Le grand astre avait l'air de regarder en pitié les petites bougies qui se donnaient les tons de vouloir resplendir devant lui. Le géant écrasait les pigmées. Les bougies faisaient ombre... au soleil.

L'empereur, l'impératrice, les grand-ducs, les grandes-duchesses, les princes étrangers et les personnes de la cour s'étaient tenus avant le bal, *dit masqué*, dans les petits appartements du palais. Là, chacun fut obligé d'ôter son épée et de mettre par dessus son costume une *vénitienne* ou domino. Les portes s'ouvrirent ensuite, et Leurs Majestés se présentèrent à la foule qui remplissait les vastes salons de Péterhof. Le coup-d'œil de cette multitude, en habits de place publique, et sous des lambris dorés étincelants de lumière, était ce qu'on peut imaginer de plus étrange. Une musique bruyante retentissait; l'empereur donnant la main à une des princesses de sa famille, commença *une polonaise*. Cette prétendue danse est tout simplement *une espèce de promenade* aux sons d'un orchestre de bal. Une partie des conviés à la fête imitèrent le souverain et le suivirent deux à deux, en faisant mille tours et détours comme la queue d'un long serpent à replis tortueux. La population qui encombrait les galeries de la splendide demeure, s'ouvrait

avec un saint respect devant *la polonaise impériale* qui, errant à l'aventure et au hasard, continuait ses nombreuses évolutions de côté et d'autre. L'empereur, se montrant à des milliers d'individus, était là sans gardes, sans police, sans armes, et suivi d'une cour désarmée. Le front serein, la tête haute, il voyait tous les regards le chercher avec vénération, et tous les sourires le saluer avec amour. Souvent pressé par les flots de ce monde à en être étouffé, il les écartait doucement d'une main caressante; les uns et les autres pouvaient l'aborder et le toucher sans obstacle; il était presque en leur pouvoir; et, comme l'ancien Romulus, il aurait pu y disparaître, s'il y eût eu un souffle d'orage (1).

La polonaise se *marchait* dans une atmosphère de feu, sous des exhalaisons peu suaves, et parmi les figures les plus extraordinaires. Il y avait là des Tartares, des Circas-

(1) Chaque année, au 1er janvier, pareille fête a lieu au palais d'Hiver. L'empereur y circule sans défense au milieu d'environ 40,000 personnes de toute classe.

siens, des Kalmouks, des Cosaques, et tout cela dans d'incroyables costumes, pêle-mêle avec de hauts dignitaires chargés de décorations, et de nobles dames couvertes de pierreries : tout cela sous les dômes étincelants d'un palais impérial : tout cela à un bal de cour.

La polonaise terminée, nous passâmes dans la grande salle du banquet. Je me mis à table et me trouvai auprès de M. Casimir Périer, chargé d'affaires de France. Un peu plus tard, nous fûmes placés *sur la même ligne.* Ceci demande explication.

Une *ligne* en Russie, est un long *droschky*, espèce d'Omnibus découvert, où huit à dix personnes et plus, assises de chaque côté, dos à dos, se promènent à la campagne. Ici je m'arrête et reprends haleine. Je vais avoir à décrire ce que les fêtes de la Russie ont de plus merveilleux : *les illuminations.* En France, il est possible de produire de l'effet, dans une nuit d'été, avec plusieurs rangées de lampions, quelques herses et des étoiles ; mais comment obtenir ce même effet dans un pays

où, à la belle saison, l'aurore se lève aussitôt après le coucher du soleil. Le ciel y étant nuancé d'or et de pourpre à l'heure des bougies et des candelabres, qu'imaginer pour éteindre les feux du firmament au profit des clartés de la terre! Il faut des océans de flamme, il faut des murailles ardentes, il faut des brasiers d'incendie.

Eh bien! ce sont ces *océans*, ces *murailles* et ces *brasiers* qu'allait me présenter *Péterhof*. A un signal donné par l'empereur, trois mille marins allumèrent, à la minute, des millions de lumières. Toutes ces lumières se dressaient sur des multitudes d'arcades, élevées les unes sur les autres en travers d'un immense canal qui les reflétait à l'infini; et toutes ces lumières, formant une échelle de ponts fantastiques, montaient en cercles de feu vers la nue (1).

(1) Au milieu d'un vaste bassin devant le château, s'élève sur un bloc de granit un groupe colossal en bronze doré : *Samson déchirant le lion*. De la gueule du lion s'échappe un énorme jet d'eau. Aux bords du bassin, des tritons dorés dirigent leurs jets d'eau vers la pièce principale. De ce bassin jusqu'à la mer, se prolonge un canal en droite ligne.

Une sphère de clarté se déployait de toutes parts; il en jaillissait des nappes d'eau, brillantes de mille couleurs comme des pluies de diamants; les cascades, se précipitant par dessus les lampions, semblaient des torrents embrâsés; l'horizon, avec ses rougeâtres nuées, avait disparu devant les soleils de l'homme. Les astres de la création s'effaçaient, vaincus pour un instant, devant le *fiat lux* de la créature. Placé dans une *des lignes* de la cour, je parcourais les allées étincelantes du parc. Quel songe au palais d'Ossian! Je me voyais courir comme une flèche, non à travers les brouillards et les glaces, mais parmi les flammes et les météores. Des haies de buissons ardents, dont la splendeur se reflétait sur les broderies, les décorations et les pierreries de la cour, nous revêtaient, en passant, comme d'une écharpe d'éclairs.

Nous étions environ trois cents dans les voitures de la prestigieuse contrée. L'impératrice y était en avant avec les princesses, ses filles: l'empereur les escortait entouré de

son état-major, où figuraient des guerriers à cotte de mailles[1], en tenue du XIV[e] siècle. Nous faisions quatre lieues à l'heure dans ces régions éblouissantes, où étaient accourues toutes les populations de dix lieues à la ronde. Ces populations, sous des arbres rayonnants, semblables à des légions de salamandres, s'écartaient, en tourbillonnant, devant le cortège impérial; leurs acclamations se mêlaient à une mélodieuse musique de cors, telle qu'il ne s'en trouve qu'en Russie. Au milieu des cascades et des jets d'eau qui joignaient aux merveilles du génie des clartés, les prodiges du génie des ondes, *Marly* avec son lac et *Monplaisir* avec ses fontaines, passèrent devant moi comme les apparitions d'un opéra-féerie. Les grottes, les étangs, les bois, les pyramides, les temples et le firmament étaient couverts d'une vapeur de feu sous laquelle ils semblaient fuir avec des formes chimériques et des couleurs imaginaires. Puis, quel nouveau coup de théâtre! A l'extrémité de ces galeries scintillantes, voici la mer, offrant ses vagues

noires, son mugissement lointain et son espace sans bornes. L'œil contemple, avec une respectueuse et tremblante émotion, cette image de l'infini, qui, là, au bout des palais de gloire et de fêtes, semble avoir placé ses nuits et ses mystères pour prévenir l'homme, au sein des plaisirs, que les joies passent, que l'éternité vient, qu'il est un large gouffre à franchir, et qu'il doit se dire : « *Prends garde!* »

Poursuivons. Nouveau point de vue. C'est encore l'immense mer ; mais cette fois, la plaine sombre et menaçante a changé d'aspect ; l'abîme a maintenant ses rayons et ses phares. De nombreux vaisseaux, dans un lointain vague et brumeux, ont illuminé leurs cordages ; on eût dit les joyeuses étoiles de l'espérance et de la foi sur les tristes champs du néant et du doute. Je venais de rêver la tombe, je rêvai l'immortalité.

VI

La fête de Péterhof était passée, mais non le souvenir de ses enchantements. Les plus doux pour moi étaient l'accueil flatteur et les paroles aimables de leurs Majestés Impériales. J'avais pu admirer de près cette auguste famille de Russie à qui la Providence a tout accordé, gloire et génie, puissance et

beauté. « — La grande-duchesse Olga , me disait un noble Moscovite est *la chimère du poète* et *le type du statuaire.* »

Et cependant, même auprès de la princesse Olga, sa sœur *Alexandra* me paraissait le modèle des graces : je n'osais décider entre elles. Puis la duchesse de Leuchtenberg venait compliquer la difficulté du choix.

« — A qui décerneriez-vous la palme de la beauté? me demandait un chambellan. — A la princesse Olga, répondis-je, si ses deux sœurs n'étaient pas là.

— Votre plume s'occupe de la Russie? me demanda l'impératrice en s'approchant de moi dans la soirée. Combien avez-vous écrit de pages?

« — Un volume, lui répliquai-je.

« — Quoi! déjà! en si peu de temps! et vous allez partir?

« — Pour Moscou.

« — Vous nous préparerez de véritables jouissances.

« — J'emporterai de longs regrets. »

Je me plaisais à considérer l'empereur se faisant jour parmi la foule en adressant à chacun quelque gracieuse parole, lorsqu'un sénateur me dit à voix basse : « — Voyez-

vous ce personnage vêtu de noir? — Oui. — C'est un commerçant distingué. Il a un beau trait dans sa vie. Écoutez. Tous les quatre ans on adjuge à une compagnie la ferme des vins de Pétersbourg : cela est d'un immense rapport. Avant la dernière adjudication, un épouvantable incendie avait détruit la ville capitale de *Toula*. Au jour des nouvelles enchères, dans une des salles du sénat, le plus haut prix est mis par le sieur *Kousine*, dont la compagnie riche et considérée l'emportait habituellement sur ses adversaires. Cette fois, elle va avoir encore le privilège. Le premier appel retentit; et point de surenchère. Un second suit, et pas une voix ne se lève. Après la troisième criée, on adjugera selon l'usage. Elle a lieu : c'était la dernière. Le mot *adjugé* va être prononcé, lorsqu'un nommé *Ritter* s'écrie: « *Un million de plus pour quatre ans* (1). UN MILLION! A cet énorme chiffre on suspend le mot définitif. Cependant *les trois criées* s'étaient fait entendre; et, strictement, selon la loi, la ferme appartenait à *Kousine*. Néanmoins, il y a matière à contestation, les sénateurs se consultent; et finalement, vu la divergence

(1) C'était 250,000 francs de plus par année.

des opinions, il est convenu que, séance tenante, on soumettra la question à l'empereur, à Péterhof, par la voie du télégraphe, et qu'on attendra la réponse de Sa Majesté. Pas un murmure dans la salle. Arrive la décision du czar. Elle est prise en ces termes : « *Le bénéfice des plus beaux millions ne peut entrer en balance avec la plus légère infraction aux lois ; adjugez la ferme à Kousine.* » Des acclamations accueillent l'arrêt. Le chef de la compagnie triomphante s'avance aussitôt vers le président de l'assemblée. « — Que notre souverain, s'écrie-t-il, veuille bien agréer nos remercîments pour sa justice et les preuves de notre reconnaissance pour sa bonté! j'ajoute un million à mon chiffre, et je l'offre aux incendiés de *Toula* (1).

« — Monsieur le sénateur! repris-je après ce récit : Vous vantiez le beau trait de Kousine; mais il est dû à l'empereur. C'est de la haute justice du monarque qu'est partie la noble action du sujet : je ne sais qui des deux l'emporte.

« — Vous aimez les anecdotes, reprit le sénateur. Eh bien! voyez-vous ce Français

(1) Je fus au sénat voir les adjudications de cette année. Le chiffre, autrefois de 11 millions, a dépassé 16 millions 1/2.

paré d'un grand nom, qui est à l'angle de la salle! Il avait un fils, officier de hussards, dont la jeunesse avait été orageuse. Ce fils, le comte de S........., était criblé de dettes à Rome, et ne savait comment les payer. Plein de loyauté et d'honneur, il ne pouvait admettre la cruelle pensée d'enlever une obole à ses créanciers. Mais pour les solder, comment faire! Une idée bizarre lui vient; il s'était lié, dans la ville sainte, avec un lord anglais qui avait la rage des paris, et les tenait scrupuleusement.

« — Parions, lui dit le jeune comte de S.......... d'un ton folâtre et réjoui, que je me brûle la cervelle!

« — Allons donc! et comment cela?

« — Parbleu! d'un coup de pistolet. Tout de suite, ici, devant toi.

« — La gageure est originale.

« — Tiens-tu le pari? reprend l'officier en riant aux éclats. On dirait vraiment que tu ne l'oses point et que tu prends ma cervelle pour la tienne!

« — Moi! *ne pas oser!* mon ami. Fi donc! je parie. Quelle somme!

« — Celle que je dois à mes créanciers. Je t'en remettrai le total par écrit, et tu le paieras après ma mort.

« — C'est aussi par trop fort ! s'écrie l'Anglais éclatant de rire à son tour. On n'a jamais imaginé chose pareille. Ta main ! C'est une affaire conclue. Maintenant, où est l'arme à feu ?

« — La voici ! réplique le comte en tirant gravement de son sein un pistolet de poche. Je te remercie, mon ami, tu me dégages de deux poids : de mes dettes et de ma vie.

« — Quoi ! sérieusement ! tu voudrais ?...

« — Voici le montant de mes dettes.

« — Mais se tuer ! y penses-tu ! C'est horrible de périr jeune !

« — C'est bien pis de vivre insolvable.

« —Ta note est énorme, mon cher. Mettre ordre à de pareilles affaires : quelle tâche pénible me donnes-tu là ?

« — Est-ce que tu crois la mienne plus amusante ?

« — Plus courte du moins.

« — Ça, c'est vrai.

« — Tiens, ton pari commence à m'épouvanter.

« — Pour toi, ou pour moi ?

« — Pour tous deux.

« — Pusillanimité, cher milord. Finissons-en. Recules-tu ?

« — Moi, je n'ai jamais reculé.

« — A la bonne heure. En ce cas, pendant que je lâche la détente de mon pistolet, délie les cordons de ta bourse. Tout se passera pour le mieux. Je meurs, tu remplis tes engagements, et mes créanciers me bénissent. A propos! si tu tiens à faire les choses grandement dans l'exécution du traité, charge-toi, comme *pot de vin*, de payer mon enterrement. »

« Le pistolet part à ces mots, et l'officier s'est tué.

« L'Anglais paya toutes ses dettes. »

S. A. I. madame la grande duchesse Hélène avait eu la bonté de m'engager à venir passer une journée chez elle à son château d'*Oranienbaum* (1). Je me rendis avec empressement à cette gracieuse invitation. *Oranienbaum*, bâti par Menchikoff, favori de Pierre-le-Grand, est une résidence éminemment royale, située aux bords du golfe, en

(1) A neuf verstes de Péterhof (un peu plus de deux lieues). Avant de partir, je vis les fils de l'empereur monter la garde en simples soldats devant la porte du palais. Le plus jeune des princes, âgé de neuf ou dix ans, était à son poste en faction.

face de Cronstadt. De ses vastes perrons, on voit, en mer, la flotte russe ; et un canal en droite ligne, vis à vis le principal corps de logis, met le parc en communication directe avec l'océan.

Il m'avait été préparé un appartement au château où je devais coucher; je m'y habillai et me rendis au salon de la princesse. Il s'y trouvait réunis le grand duc Michel, le comte de Pahlen, ancien ambassadeur à Paris, les ministres de Bavière et de Danemarck, les princes Wolkonsky et Galitzin, la princesse Mathilde de Demidoff, le ministre Ouvaroff, et plusieurs autres grands personnages. Une promenade en calèche devait avoir lieu, le mauvais temps s'y opposa. Après le dîner on fit de la musique; on raconta des anecdotes; on lut quelques vieilles légendes. Ce fut une soirée de château.

Nous étions à la fin de juillet. « — *Je fais du soleil,* » me dit un jour le comte de Laval chez qui je dînais à la campagne et dans le salon duquel étincelait un bon feu. Il tenait

une médaille à la main. « — Regardez cette pièce de cuivre, continua-t-il, elle a été trouvée dans mon jardin, au fond d'un bassin qu'on récure. » Cette médaille offrait la figure d'un général français et le millésime 1796, avec ces mots : « *Héros général Bonaparte.* » Au revers il y avait une couronne de lauriers et cette inscription : « *Le fruit de ses actions.*

Il me restait encore une foule de choses à voir à Pétersbourg et aux environs. Celles qui me frappèrent le plus furent : 1. l'église et le couvent de *Nievsky:* 2. l'église et le couvent de *Smolnoï;* 3. le palais de *Tsarskoé-Sélo* (village du czar); 4. et les quatre chevaux en bronze du pont Anischkoff (1).

1. *Nievsky.* Pierre-le-Grand en posa les fondements (2). L'église, de style byzantin, contient les reliques de saint Alexandre de Nievsky, qui défit les Suédois et les Livoniens. Ces reliques reposent dans une châsse recouverte d'un tapis brodé en pierreries. Cette châsse est en argent massif; et ses bas-reliefs représentent les hauts faits du

(1) Ces quatre chevaux sont des chefs-d'œuvre de sculpture.

(2) Ce fut Catherine II qui acheva les constructions.

héros chrétien. Par derrière est un autel avec des trophées et des candélabres, en argent massif aussi : le tout pesant 3,600 livres. L'église a deux tours surmontées de coupoles d'or.

2. *Smolnoï* (1). Ce monastère est le Saint-Cyr de la Russie. Sept à huit cents jeunes filles, la plupart de noble race, y sont élevées aux frais de l'État. La supérieure, madame Leontief, placée à la tête de ce magnifique établissement, voulut bien me le montrer en détail. J'assistai aux exercices du charmant troupeau confié à ses soins. Des vers français, de nos meilleurs poètes, m'y furent récités avec autant de naturel que de grâce. Des voix mélodieuses me chantèrent des chœurs italiens. J'entendis, au réfectoire, la prière ou cantique religieux qui précède chaque repas. Rentré ensuite dans les appartements de la supérieure, je pris place à

(1) Ce monument, à l'orientale avec coupoles d'azur à étoiles d'or, fut commencé par Élisabeth d'après les plans du fameux architecte comte *Rastrelli*, et achevé par l'empereur Nicolas. L'intérieur de l'église, en stuc blanc, a une admirable balustrade en cristal ciselé. *Smolnoï* est d'une imposante beauté.

l'élégant déjeûner qui y était préparé. La matinée fut pleine de charme (1).

Gustave III, roi de Suède, visita *Smolnoï*. On y conserve la dépêche française et autographe qu'il écrivit de Stockholm en 1778, aux jeunes filles du couvent, en réponse à une lettre d'elles. « — Mesdemoi-
« selles..... j'ai été très flatté de votre sou-
« venir. Quand on est de votre âge et qu'on
« possède autant que vous des talents et l'art
« de plaire, on est sûr de faire des heureux.
« Vous m'avez fait éprouver ce sentiment.
« J'ai attribué les marques de votre souve-
« nir à ma personne et non à mon rang ; et
« j'ai senti pour la première fois le plaisir
« d'être aimé pour moi. Si c'est une erreur,
« je vous prie de me la laisser ; elle ne vous
« fait pas de mal, et elle me fait beaucoup
« de bien, » etc., etc.

L'impératrice Catherine II, parcourant sans pompe ni escorte le monastère, alors confié à madame Lafont, rencontra une petite fille du nom de *S.veref* qui, montée sur une chaise, et seule dans un endroit écarté,

(1) Je remarquai, à la table du déjeûner, une fille d'un ancien roi de Géorgie, la belle princesse *Thérèse Mamaï*.

volait du sucre à une armoire. La pauvre petite, apercevant l'impératrice et joignant les mains devant elle, lui adressa ces mots en pleurant : « — Oh ! ne le dites pas à ma-« dame Lafont ! » — Je te le promets, » répondit Sa Majesté. Longtemps après, la jeune fille étant mariée à un officier, M. de *Fromandières*, Catherine II s'approcha d'elle: « — Maintenant, dit Sa Majesté, je vous dé-« noncerai à madame Lafont. Elle saura le « vol du sucre ; mais épouse d'un militaire, « vous avez aujourd'hui un appui ; et si au « cloître on vous attaque, à l'armée on vous « défendra. »

3. *Tsarskoé-Sélo*. Cette résidence, au milieu d'une nature accidentée, et non moins remarquable par l'étendue de ses jardins que par la somptuosité de ses bâtiments, est une des belles créations de la grande Catherine. Je contemplai ses appartements avec une admiration toujours croissante. Ici une salle immense tapissée en ambre sculpté ; là une enceinte spacieuse, où plafond, murs et parquets sont presque entièrement en nacre de perle. Plus loin, un salon en lapis lazuli. Enfin, une galerie en laque de la Chine. Cette dernière pièce, garnie de chinoiseries merveilleuses, avait ce caractère de solennelle

splendeur et de luxe oriental qui convenait si bien à la puissante souveraine : On se recueille sous ces murs où tout est encore prestiges : la grande Catherine est là (1).

Une émotion d'un autre genre m'attendait dans la partie du palais qu'habitait l'empereur Alexandre et qu'on a conservée dans l'état où elle était à sa mort. Personne n'a occupé ses appartements depuis cette époque. Son lit, qui n'a qu'un matelas en paille et point de couverture (car souvent il s'y couchait enveloppé seulement de son manteau), est de la plus extrême simplicité. On l'a laissé tel qu'il était lorsqu'il le quitta pour la dernière fois. Les objets servant à sa toilette sont à leur même place. Sur sa table est son mouchoir de poche. Sur son bureau se voient encore son papier, sa plume et son encre. Deux livres français étaient là. Qu'aperçus-je ? *le Solitaire.*

(1) Sa chambre à coucher, qui est à la suite de longues galeries en glaces, est entourée de colonnes de cristal lilas, ressortant sur un fond en or. Les colonnes de ses cabinets et boudoirs sont en jaspe. Rien de plus splendide que cette demeure véritablement impériale. Sa chapelle me transporta à Versailles : j'y retrouvai le grandiose des œuvres de Louis XIV.

Le général Khatof, qui résidait à *Tarskoé Sélo*, me fit parcourir les jardins du palais. Là se trouve *l'Arsenal*, petit château gothique à quatre tours crenelées, où sont rangées plusieurs lignes de guerriers armés de pied en cap, les uns à cheval la lance en arrêt, les autres debout appuyés sur leurs fers. Ici sont des Maures, des Grecs et des Persans. Là des Chinois, des Indiens et des Arabes (1). On me montra sous ces murs l'épée que Napoléon échangea à *Erfurt* contre celle d'Alexandre, sa croix de la Légion-d'Honneur en 1812, et une assiette d'argent dans laquelle il mangea pendant la campagne de Russie (2).

Après être resté une partie de la matinée à examiner les curiosités de l'arsenal (3), je

(1) Dans ce nombre il y avait des sauvages de la Sibérie, avec les hideux masques de bêtes qu'ils mettent pour effrayer l'ennemi. Leurs boucliers d'osier et leurs flèches sont curieux.

(2) Le comte Orloff, pour donner à l'empereur de Russie une idée de la force extraordinaire de son poignet, a roulé cette assiette en cornet devant lui.

(3) Je remarquai parmi ses raretés : 1° le sabre de guerre de Constantin Paléologue. Une image de la Vierge est sur ce fer avec le chiffre 1445 ; 2° l'armure du fameux duc d'Albe ; 3° les masques de Pierre-le-Grand et

visitai le palais *Alexandre*, charmante demeure que l'empereur préfère à la somptueuse résidence de Catherine (1). De là le général Khatof me mena au *corps des cadets d'Alexandre*. Quatre cents enfants sont élevés dans cette maison, aux frais du gouvernement, depuis l'âge de deux ans jusqu'à celui de dix. Ces enfants, destinés à l'état militaire, sont sous la surveillance d'une supérieure et de quatorze dames qui leur prodiguent les plus tendres soins sous le rapport physique et religieux, tandis que, sous le rapport moral et guerrier, un général et plusieurs officiers se chargent de leur in-

de Charles XII, moulés sur leur figure; 4° la canne à pomme en diamants de la grande Catherine; 5° l'épée en diamants de Paul Ier; 6° un service de déjeûner de Napoléon; 7° deux harnais complets donnés par le sultan Mahmoud à l'empereur Nicolas. Les housses, la selle, les brides, les pistolets, les sabres et les étriers, sont éblouissants de pierreries.

(1) Sa façade est ornée d'une élégante colonnade. Là, dans les appartements de l'empereur, est le tableau de *Steuber*, représentant *Napoléon* sur un canapé, ayant le *roi de Rome* couché près de lui. Non loin est un autre tableau d'une scène de la vie de Napoléon et de Marie-Louise; puis, on voit Napoléon à l'*incendie de Moscou*, et enfin Napoléon *aux glaces de la Bérésina*.

struction. Rien de plus curieux que cette petite peuplade militaire, sortant en quelque façon du berceau et des bras de ses bonnes pour se rendre sous les armes et faire l'exercice, en présence de vieilles moustaches. Cette armée en herbe avait déjà l'air conquérante. C'était de la gloire en fœtus.

Au dîner des petits bataillons, revenus de leur petit champ de Mars, un tambour de cinq à six ans fit le roulement d'usage ; et la prière fut chantée. Ce chœur religieux, précédant le repas, et exécuté devant la supérieure et ses dames, était de l'effet le plus touchant. De vieux soldats et d'anciennes nourrices entouraient la table des bambins ; et ce mélange de bonnes et de barbons, de joujoux et de fusils, de vieilles et de guerroyeurs, d'enfantillage et de majesté, offrait le plus bizarre tableau (1).

(1) Cet établissement est, je crois, le seul de ce genre en Europe. Il coûte annuellement plus de 500,000 francs à l'État. Il y entre des enfants d'officiers, des orphelins et des fils de nobles familles pauvres. Il est sous le haut patronage de l'impératrice et de S. A. I. le grand duc Michel. Le général Khatoff (le frère de celui qui m'accompagnait) dirige admirablement cette maison. Les deux frères avaient là leur vieille gouvernante qui continuait à élever des braves.

Rien ne manque aux ravissants jardins de *Tsarskoé-Sélo*: de beaux ombrages, des eaux limpides, des rochers, des lacs et des cascades. J'y admirai les fameuses colonnades de *Cameron*, le temple des statues romaines, un village chinois, une ferme suisse, une mosquée turque, un monument égyptien, un pont de marbre, des pyramides et des obélisques. La jolie statue en bronze du *Pot au lait* de *La Fontaine* me charma ; *Perrette* est assise désolée sur une roche. Sa cruche cassée laisse échapper son contenu; et l'eau de la fontaine en jaillit. Cette idée, pleine d'une grâce naïve, est délicieusement rendue (2).

Je terminai mes excursions par le *Tombeau de Zémire*. L'épitaphe du comte de Ségur à cette petite chienne de Catherine II est encore sur la pierre funèbre. Voici les vers, bien connus, qui la terminent :

Les dieux témoins de sa tendresse,
Devaient à sa fidélité
Le don de l'immortalité,
Pour qu'elle fût toujours auprès de sa maîtresse.

Je revins à Pétersbourg. En rentrant chez moi, je reçus le billet suivant. « — *M. le vi-*

(1) Elle est de l'académicien Orlowsky (en 1810).

comte, vous désiriez une anecdote russe, lisez le manuscrit ci-joint.» Je reconnus là la gracieuse attention d'une femme charmante à qui j'avais demandé des légendes. Je lus aussitôt son écrit, et je m'en emparai avec joie.

LA RUSSE ENTERRÉE VIVE.

Eudoxie Raborsky venait d'épouser *Yvan Nioloff;* et le château de *Koursof*, aux environs d'Archangel, retentissait des fêtes de leur mariage. Eudoxie avait de beaux yeux bleus, de longs cheveux blonds et une figure ravissante; mais, légère et coquette, elle aimait l'encens et les hommages. Yvan Nioloff était le meilleur des hommes; mais, ardent et passionné, il avait l'humeur fantasque et jalouse. Les nouveaux époux s'aimaient tendrement; et, néanmoins, le ciel de leur amour était constamment chargé de nuages. Il circulait même des bruits funestes. On assurait qu'à la suite de scènes violentes,

il s'était échangé de fatales paroles entre Eudoxie et son mari.

Yvan Nioloff avait un frère jumeau qui lui ressemblait tellement que leurs parents s'y trompaient eux-mêmes. Tous deux étaient remarquablement beaux; mais, si leur visage était absolument le même, leur caractère était complètement opposé. Yvan se montrait sombre et emporté, Michel s'offrait doux et tranquille.

Quelques années avant le mariage d'Eudoxie, un accident funeste arrivé à *Yvan* était venu établir entre son visage et celui de son frère une différence notable. *Yvan* avait eu l'œil crevé à la chasse; et sa personne ne pouvait plus être comparée à celle de son frère. Il en était résulté un refroidissement entre les deux jumeaux. Yvan, en dépit de lui-même, ne pouvait pardonner à Michel d'être devenu le plus beau.

Autre circonstance fatale. Eudoxie, à laquelle on avait présenté Michel après la cérémonie nuptiale, s'était recriée sur la ressemblance prodigieuse qui avait dû exister entre les frères alors qu'ils étaient beaux tous les deux. *Beaux tous les deux!* Ils ne l'étaient donc plus l'un et l'autre. Cette parole d'Eudoxie avait brisé l'âme d'Yvan.

Rien n'échappe à l'œil d'un jaloux. L'aîné des Nioloff ne tarde pas à s'apercevoir que Michel aime sa femme ; il s'exagère les avantages que son frère a maintenant sur lui ; il se persuade qu'il lui enlèvera l'amour d'Eudoxie, et la jalousie le dévore.

Michel, en effet, brûlait de la plus vive passion pour sa belle-sœur ; et, quoiqu'il s'efforçât de le lui cacher, elle l'avait découvert. Hélas ! l'épouse d'Yvan, par un secret sentiment de pitié, n'osait le bannir de sa présence ; et, bien que pure et sans reproche, elle le tolérait auprès d'elle.

Un soir, elle était seule avec lui. Michel, plongé dans une rêverie douloureuse, ne lui adressait aucune parole. Une affreuse idée, contre laquelle il se débattait secrètement, donnait à son visage une expression sinistre.

« — Qu'avez-vous donc ? lui demande Eudoxie d'un accent inquiet.

« — Rien, balbutie Michel avec une sorte d'égarement ; rien, si ce n'est pourtant que je pars. ... et que je n'osais vous le dire.

« — Vous partez ! Quand donc ? et pourquoi ?

« — *Quand?* Aujourd'hui, tout à l'heure. *Pourquoi?* Ne le demandez pas.

« — Vous partez pour longtemps?

« — Pour toujours. »

Eudoxie pâlit et se lève.

« — Je vous comprends, lui répond-elle. C'est bien, noble Michel! Adieu. »

Elle avait ses yeux pleins de larmes.

« — Ah ! ous avez donc lu dans mon âme, et sans que j'aie eu besoin de parler! reprend Michel. Ma conscience n'a aucune parole coupable à se reprocher, et pourtant j'ai été entendu! Grâces vous soient rendues! Adieu. »

Il allait sortir; il revient sur ses pas. — « Une prière! continue-t-il; c'est la première... et la dernière. Donnez-moi une mèche de vos cheveux; on vous la rapportera dès que j'aurai cessé de vivre; et *vous prierez pour moi, n'est-ce pas?* »

La nuit même il quittait Koursof; et il portait, pressée sur son cœur, une mèche de cheveux blonds.

Depuis le départ de son frère, Yvan, redevenu plus aimable pour sa femme, sentait la paix rentrer dans son âme. Eudoxie paraît heureuse. « — Non, je ne veux plus être jaloux, lui dit son mari en lui présentant une bague enrichie de pierreries sur laquelle était gravé le mot « *confiance.* »

« — Noubliez pas cette promesse! lui répond-elle en souriant. »

Et, le lendemain, elle lui remettait à son tour un anneau où il y avait « *fidélité.* »

Mais ce bonheur ne devait pas être de longue durée. Un noble seigneur du pays, le comte *Rouskoï*, qui passait pour le plus bel officier de la Russie, venait souvent au château de *Koursof.* Il avait servi dans les armées du czar Alexis; et, quoiqu'il ne fût plus au printemps de la vie, on le citait, parmi les belles, comme un homme à bonnes fortunes, un héros d'aventures galantes. Il passait pour irrésistible.

Eudoxie recevait ses hommages avec sa candeur habituelle, mais aussi avec sa coquetterie accoutumée. Elle riait des tendres déclarations du comte; aucune ne touchait son cœur.

« —Cruelle Eudoxie! lui dit-il, vous finirez par me forcer aussi à un voyage en Palestine; et, comme Michel Nioloff, je m'en irai au Saint-Sépulcre.

« — Quoi! il est là?

« — Du moins on l'assure. Il y terminera ses souffrances; au reste, que vous importe!..... N'êtes-vous pas sans pitié pour tous! »

La porte s'ouvre violemment. Yvan Nioloff, la tête montée par les bruits publics qui soutenaient que la belle châtelaine n'avait pu résister au brillant chevalier, se précipite vers *Rouskoï*. Une scène violente éclate ; il s'y échange les paroles les plus insultantes. En vain la voix plaintive d'Eudoxie voudrait conjurer la tempête. « —Paix ! lui crie Yvan hors de lui ; je connais toutes vos perfidies et toutes vos intrigues. Michel n'est point en Palestine ; il rôde, déguisé, sous ces murs. Deux amants et deux trahisons ! Retirez-vous et triomphez ! Michel ou Rouskoï me tueront, et vous serez libre avant peu. »

Les deux rivaux sortent ensemble : une catastrophe est certaine.

La nuit même, au pied des murs du château, un horrible meurtre est commis. Vers le point du jour, le corps d'Yvan Nioloff est trouvé, sous les fenêtres de sa femme, percé de trois coups de poignard. Il est sans vie; et le monstre qui l'a frappé au cœur, lui a défiguré le visage. Pourquoi? Sans doute par un excès de barbarie ou par un raffinement de vengeance. On ne distingue plus les traits de la victime; on ne la reconnaît qu'à ses vêtements. Le cadavre, c'est bien Yvan; mais l'assassin, qui peut-il être?

Les clameurs publiques s'élèvent; elles accusent Eudoxie d'avoir participé au forfait; on cite d'étranges paroles qu'aurait prononcées Yvan peu d'heures avant sa mort, et qui confirmeraient ce soupçon. « *Périsse la femme adultère!* » crie tout le pays indigné.

Rouskoï, à la première nouvelle de l'assassinat, s'était empressé de prendre la fuite; Eudoxie seule est arrêtée. On la conduit à Archangel. Le déchaînement contre elle est général. L'affaire, qui d'abord avait traîné en longueur, se poursuit plus tard sans relâche. L'accusée, mal défendue, abandonnée de tout le monde et reconnue coupable, à la fois d'*adultère* et de *meurtre*, entend prononcer sa sentence. Elle est condamnée à être enterrée vive.

La femme du waywode d'Archangel, la princesse *Prosorosky*, s'était prise d'une vive compassion pour Eudoxie pendant la fatale procédure; elle eût désiré la sauver; mais les lois du temps et du pays étaient d'une sévérité inflexible. Aucune grâce à espérer.

L'automne jetait ses voiles brumeux sur la campagne. L'air s'imprégnait de froides vapeurs; le pâle et mince croissant de la une se dessinait à l'horizon comme un sig n

magique; et l'ombre s'étendait sous les cieux. La princesse Prosorosky parcourait ses appartements dans une extrême agitation. Elle savait qu'Eudoxie, enterrée jusqu'au cou sur la place publique d'Archangel, était, déjà depuis bien des heures, en proie au plus horrible des supplices, à la plus lente des tortures. « —Mon Dieu! ne pouvoir la secourir! se répétait tout bas la princesse; l'infortunée! Quelle agonie!.. »

Tout à coup il lui vient la pensée chrétienne d'aller porter les consolations de la piété à la coupable. Elle se revêt d'une mante noire, sort furtivement de sa demeure, et se dirige à la hâte vers la place publique. L'heure était avancée, la nuit silencieuse. Il n'y avait plus personne dans les rues. O l'épouvantable spectacle! Eudoxie n'a plus que peu d'instants à vivre. Son corps, aux formes si parfaites, ne tardera pas à être dévoré par les vers du sépulcre, avant même que la victime ait exhalé son dernier soupir. On ne voit plus sa grâcieuse taille ni ses blanches épaules. Sa tête seule, n'ayant pour tout voile qu'une belle et longue chevelure blonde, est là surgissant de la fosse. Le jour, elle est aux feux du soleil, et la nuit au froid des brouillards.

La princesse, étouffant un cri d'horreur, approche d'un pas chancelant.

« — Pauvre infortunée ! lui dit-elle. Je n'ai pu attendrir les hommes... Du moins, prions ensemble le ciel ! »

Et, dans une pieuse attitude, elle tombe à genoux auprès d'elle.

« — Merci ! lui répond Eudoxie du milieu des ténèbres et des angoisses. Mais moi, je ne saurais vous imiter. Moi, je ne puis prier les mains jointes.

« — Ah ! l'accent et le cœur vous restent ; Dieu que touche le repentir...

« — *Le repentir !* répète Eudoxie. Mais je n'ai commis aucun crime.

« — *Aucun crime !...*

« — Je vous le jure. J'étais innocente, madame. Approchez ! Car ma voix s'éteint. Qu'avais-je donc fait, dites-le moi, pour être ainsi frappée par le ciel ! Mais à quoi bon le demander?...Personne ne peut me répondre. Tenez! dans mon horrible supplice, mes lèvres n'ont point de prières : point d'accent : le cœur est muet. J'écoute parfois mon âme un instant pour voir si Dieu enfin lui parlera. Rien, rien ne m'arrive, non, rien. Mur d'airain entre la Providence et moi. Et cepen-

dant je suis sans tache! et pourtant je croyais en Dieu. »

Elle articulait ces mots d'un ton rapide et bref. Il y avait un froid délire dans son regard, et une brûlante sécheresse dans ses expressions. Ce n'était plus la nature humaine qui parlait en elle, c'était un je ne sais quoi d'inconnu tenant à la fois des premières ténèbres de la tombe et des dernières clartés de la vie. L'épouvante y dominait; l'espérance n'y brillait plus; la foi seule y était encore.

« — Malheureuse! dit la princesse. Ah! bientôt l'arbitre suprême...

« — Ecoutez encore! interrompt Eudoxie. Mes juges refusaient de m'entendre... et moi j'avais la tête perdue... J'aurais dû demander grâce, non pour moi, mais pour l'enfant que je porte dans mon sein! L'ai-je fait? je n'en sais plus rien.

« — Eh quoi! vous alliez être mère!

« — Oui; et cet enfant qu'a-t-il fait? lui! Pourquoi le tuer, cet enfant!

« — Ah! s'écrie la princesse hors d'elle. Je cours éclairer mon mari. C'est une atrocité sans exemple... contre la nature et les lois. Une femme enceinte!... O mon Dieu! »

Elle quitte la condamnée; elle franchit les distances, comme emportée sur l'aile des

vents. Elle est aux genoux du Waywode; il l'écoute attentivement; et la suppliante triomphe.

« — A l'instant même, répond-il, on va suspendre le supplice. Si j'avais su qu'elle fût enceinte!... la loi, à cet égard, est précise... il faut sauver l'enfant, s'il en est temps encore. La mère ne mourra qu'après. »

Il sortait, suivi de sa femme. L'ordre était déjà parti pour qu'on retirât, sur-le-champ, la condamnée de sa fosse. Un domestique se présente.

« — Prince! un voyageur pressé, venu de loin en toute hâte, demande avec instance à vous voir.

« — Quel est son nom ?

« — Yvan Nioloff.

« — Qu'entends-je!... Impossible!... Qu'il entre!»

Les traits d'*Yvan*, bien qu'altérés par la souffrance et les fatigues, ne pouvaient être méconnus. C'est bien le mari d'Eudoxie. Voilà sa taille et son visage, son air sombre et son œil crevé.

« — Quoi! dit le prince stupéfait; l'assassinat commis sur vous!

« — Nul fer ne m'a frappé, Monseigneur. Je ne sais quel autre a péri.

« — Mais il avait vos vêtements!..

« — Avait-il aussi mon visage?

« —Ses traits étaient défigurés. Où étiez-vous donc cette nuit-là? qu'êtes-vous devenu depuis cette époque? pourquoi reparaître si tard?

« — Cette nuit-là, mon prince! à la suite des emportements d'une jalousie insensée, j'ai voulu fuir le crime en quittant à la fois ma femme et mon pays : mon délire était à son comble; et je fis un vœu solennel.

« —Lequel?

« — D'aller au tombeau du Christ implorer le ciel pour ma femme et pour moi. Si je n'étais parti, Monseigneur, j'aurais commis quelque forfait... tué quelqu'un, ma femme peut-être. Je me suis donc dirigé vers la Terre-Sainte; je n'ai rien su de la catastrophe de *Koursof;* et, sitôt mon vœu accompli, au moment où je revenais dans mes foyers, j'apprends, concevez mon horreur! que mon Eudoxie a été condamnée, pour crime *d'adultère* et *de meurtre*, à être ensevelie vivante! »

Yvan ne peut continuer. Une pâleur livide se répand sur ses joues caves et sillonnées. A demi expirant de lassitude et de terreur, il tombe sans voix sur un siège. Tout est su,

tout est expliqué. Mais, hélas ! n'est-il pas trop tard !

De longs moments s'écoulent. On apporte la condamnée. Elle est comme enveloppée d'un suaire, et plus pâle que son linceul. Sa physionomie est sans mouvement. Ses yeux sont ouverts d'une manière demesurée, avec l'expression d'une surprise épouvantée où n'entre aucune joie visible. Yvan, retiré de son engourdissement léthargique, s'élance en ce moment vers elle. Eudoxie se soulève de dessus son espèce de brancard. Son œil tombe sur son mari. Dieu ! quelle exclamation déchirante ! « *Yvan!* » Ses bras se tendent vers lui ; puis une affreuse convulsion ; puis rien : l'image de la mort.

Les secours de l'art lui sont prodigués ; les plus célèbres docteurs sont appelés à son aide. Rien ne laisse entrevoir la possibilité de la sauver. Bientôt les douleurs d'un accouchement avant terme se font sentir avec violence. Eudoxie met au monde un enfant mort. La fièvre et le délire ne la quittent plus. Son état est désespéré.

Yvan, non moins à plaindre qu'elle, passe les jours et les nuits à étudier les progrès de la maladie ; il se consume et meurt auprès

d'elle. A les voir, on dirait deux spectres: mais l'un couché, l'autre debout.

Le comte *Rouskoï*, instruit du retour d'Yvan, et revenu aussi dans ses domaines, envoyait demander régulièrement des nouvelles d'Eudoxie ; était-ce avec intérêt? non. Il ne lui pardonnait pas le danger qu'il avait couru, et l'exil qu'il avait subi. Son amour s'était changé en haine.

Qui l'aurait pu croire! un miracle s'est opéré. Eudoxie n'est point morte ; Eudoxie ne mourra point. Mais, bien qu'elle ne soit pas frappée d'aliénation mentale, elle n'a pas complètement sa raison. La condamnée d'Archangel ne comprend pas bien encore sa position, son repos, sa délivrance et son bonheur. Souvent elle regardait Yvan avec une surprise inquiète comme si elle ne le reconnaissait pas parfaitement. Puis, se jetant entre ses bras, elle lui demandait pardon de je ne sais quelles alarmes, et lui prodiguait les plus tendres caresses. Enfin, n'importe ces pénibles agitations! elle est sauvée, c'est l'essentiel. Le temps et Dieu feront le reste.

« — Mon ami! dit un soir Eudoxie à son mari : Voici la bague que tu me donnas avant la cruelle scène de *Rouskoï!* Où donc est celle que je te remis en échange?

« — Je l'ai perdue, répond Yvan d'un air sombre ; j'en ai eu une douleur profonde; ne renouvelle pas mes regrets.

« — Cher Yvan ! depuis notre réunion à Archangel, que tu as bien tenu la promesse que tu me faisais en me donnant cet anneau où est gravé le mot, « *confiance* ! » Te rappelles-tu tes paroles?

« — Non, je chasse les souvenirs.

« — C'est étrange ! réplique Eudoxie en tressaillant. Tu parais avoir oublié complètement le passé de notre existence. Tu n'as plus à la mémoire aucune des circonstances les plus heureuses de nos beaux jours. Je ne sais quelle peur me saisit... Mais il me semble, par moments, que tu n'es plus l'*Yvan* d'autrefois.

« — Aimes-tu moins celui d'aujourd'hui ? interrompt Nioloff avec un accent plein de reproche et d'amertume. Je croyais cependant être parvenu à me changer à mon avantage. Je ne suis plus jaloux; je n'ai plus d'emportements ; et mon amour n'a fait qu'augmenter.

« — J'en remercie le ciel, mon ami.

« — Ne t'étonne donc pas, Eudoxie, si mes esprits n'ont pas conservé toutes leurs facultés de souvenance. Songe à tout ce que

j'ai souffert, et avant de quitter Koursof, et depuis mon retour de la Terre-Sainte. Les fatigues et le désespoir ont dû nécessairement altérer ma mémoire. Toi-même aussi, tes maux t'ont changée. Tu n'es plus légère et coquette : tu es la plus parfaite des femmes ; et pourtant, examine-toi : tes paroles et tes pensées ont souvent de l'incohérence. Tu es en cela comme moi.

« — C'est vrai ! répond la douce Eudoxie, mon esprit a perdu de sa lucidité comme le tien. Tu as raison, mon ami. Si je ne sais plus parfois te comprendre, c'est ma faute et non pas la tienne. Nous avons tant souffert tous les deux !

« — Ne revenons donc plus sur le passé, Eudoxie. Jouissons du bonheur présent. Je n'ai qu'un désir au fond de l'âme : celui de te faire oublier nos infortunes : celui d'être digne de toi.

« — Eh bien ! le croirais-tu, cher Yvan! C'est précisément ta douceur inaltérable et ta bonté continuelle, qui troublent souvent mes esprits... Tu as pris tant d'empire sur toi !... Ma surprise, en certains moments... va presque jusqu'à la démence.

« — Veux-tu que je me retransforme ? reprend Yvan fronçant le sourcil. Soit : je rede-

viendrai jaloux, je me ferai violent et farouche.

« — Non, mon ami ; restons heureux. »

Une assez longue pause a suivi ce singulier dialogue. Eudoxie rompt le silence avec une sorte d'hésitation effrayée.

« — Yvan ! qu'est devenu Michel ? »

Nioloff tressaille à son tour. Il jette un regard irrité sur sa compagne ; son front pâlit, et sa physionomie se décompose.

« — Ce qu'il est devenu ?... Dieu le sait, répond-il d'un ton rude et sec; on n'en a plus aucune nouvelle. »

Il sort brusquement à ces mots. Eudoxie l'a rendu en partie à sa nature primitive : quelque chose de sauvage et de fatal obscurcit son mâle visage. L'harmonie entre eux est troublée ; et leur bonheur n'est plus sans nuage.

Eudoxie ne cesse de regarder son mari avec une attention inquiète. Yvan, de son côté, commence à s'éloigner d'Eudoxie avec une souffrance comprimée. Le comte Rouskoï, sur ces entrefaites, reparaît au château de Koursof. Il reprend ses tendres assiduités auprès de la châtelaine. Mais ce n'est pas l'amour qui le guide ; il n'a dans l'âme que la haine.

« — Ne trouvez-vous pas, dit un jour le comte à Eudoxie, qu'il est singulier qu'on n'entende plus parler de Michel Nioloff?... On m'a raconté, je ne sais plus où, que, dans ses voyages lointains, il avait eu le malheur comme son frère...

« — Eh bien!

« — De se crever le même œil.

« — O mon Dieu! que dites-vous là! s'écrie Eudoxie avec l'accent de l'épouvante. O mon Dieu! en est-on bien sûr?...

« — Est-ce que vous en aviez quelque idée? reprend le comte avec un rire satanique. Pour moi, je n'en fais aucun doute; et puis, d'ailleurs, à mon avis, heureux qui rejette l'esprit d'examen en toute chose! oui, heureux celui pour qui tout est certain et par qui tout est admis! C'est un mode qui dispense d'étude et de réflexion; la conscience s'en accommode, la paresse s'en trouve bien; car enfin, n'est-il pas vrai? Douter est un travail, et croire est un repos. »

Eudoxie se lève éperdue; se plaignant d'un violent mal de tête, elle congédie le perfide; et, retombant sur un fauteuil, elle verse un torrent de larmes.

Yvan, quelques heures après, la trouve à genoux au fond de son oratoire; elle était pâle

et froide comme une statue de marbre. Il veut la relever et la serrer dans ses bras, elle le repousse avec effroi.

« — Eudoxie! tu parais souffrante.

« — En effet, je ne suis pas bien.

« — Tu m'alarmes. Je vais prévenir le docteur...

« — Yvan! ce n'est pas lui que je veux. On m'a assuré que la vieille nourrice qui vous éleva connaissait le secret d'une infinité de plantes médicinales... Elle a fait des cures célèbres. Je l'ai envoyé chercher ce matin, quoiqu'elle habite loin d'ici. Vous ne l'avez pas vue, je le sais, depuis un grand nombre d'années. Permettez que je la consulte!...

« — Singulier caprice! Eudoxie. Je n'ai jamais cru sérieusement à des remèdes... de bonnes femmes... ni toi non plus, du moins autrefois. Ne sais-tu pas, en outre, que l'âge et les infirmités ont en partie troublé la raison de ma nourrice? On a dû t'apprendre sans doute...

« — Beaucoup trop de choses, Yvan!

« — Eudoxie! je ne puis comprendre...

« — Vous opposez-vous à mon désir?

« — Non, non, que la nourrice vienne! Je n'y mets nul empêchement.

« — Yvan! je veux qu'elle vous voie.

« — Elle est presque aveugle.

« — N'importe. Vous lui parlerez, n'est-ce pas?

« — Certainement, si tu l'exiges. Mais pourquoi ce ton glacé? pourquoi ce *vous* sur tes lèvres? qu'ai-je fait pour motiver un pareil changement dans tes manières? Eudoxie! qu'as-tu contre moi?

« — Rien. Je t'aime plus que jamais; mais j'ai besoin que Dieu m'éclaire. »

La nourrice arrivait en ce moment au château de Koursof. On l'introduit auprès d'Eudoxie.

« — Mon ami! tendez-lui la main! » dit cette dernière à Yvan.

Nioloff s'empresse de soutenir les pas de la vieille villageoise et lui adresse des paroles d'affection; mais la nourrice, au lieu d'en paraître touchée, ne témoigne d'autre sentiment que celui de la surprise.

« — Quoi! c'est vous qui êtes Yvan! s'écrie-t-elle en l'examinant de plus près et hochant la tête avec incrédulité. Cela me semble extraordinaire; je ne vous aurais pas reconnu; vous n'avez plus la même voix; et, si vous n'aviez pas l'œil crevé, je vous aurais pris pour Michel. »

La condamnée d'Archangel se cachait le

visage entre ses mains avec un tremblement convulsif. La villageoise continue :

« — Vous aviez un signe au bras droit: permettez que je le regarde.

« — Il n'y est plus, répond Yvan; un vase d'eau bouillante est tombé sur ce bras, en a enlevé la peau, et en a fait disparaître la marque. »

En effet, découvrant son bras, il y fait remarquer les traces d'une affreuse brûlure. La nourrice était stupéfaite.

« — Je n'y comprends plus rien, reprend-elle. Mais où donc est allée Madame?... »

Eudoxie avait pris la fuite. Elle est sortie des murs du château, l'œil hagard, la tête brûlante, et portant sur le front les signes de la démence; elle se parlait à voix basse. Quelles paroles! juste ciel!

« — Ce n'est pas Yvan, c'est Michel. Je vis criminellement avec un beau-frère... Si j'ai un enfant, il sera le fruit d'un amour coupable... Il est vrai que j'ignorais ma position. Hélas! je la connais maintenant. Il faut fuir... mais lui! je l'adore; et quel dévouement fut le sien! se crever l'œil pour me sauver! »

Un homme marchait auprès d'elle, il l'entendait. C'était *Rouskoï.*

« — Ah! vous me suiviez! s'écrie-t-elle; vous m'avez peut-être écouté. Tenez! mon désespoir est au comble. Mon mari, le meilleur des hommes...

« — *Votre mari!* répète *Rouskoï*. Madame! à quoi bon feindre avec moi; il a péri, vous le savez; il fut assassiné...

« — Par qui?...

« — Mais... selon toute apparence... par celui qui avait intérêt à le faire, par celui qni avait projeté de lui succéder dans sa fortune... et d'hériter aussi de... sa femme...

« —Ah! démon!... vous ouvrez l'enfer!... » interrompt Eudoxie hors d'elle.

Et un cri d'horreur suit ces mots.

Yvan l'a entendu, ce cri!... À la recherche de sa femme, il se trouvait peu éloigné du lieu de cette scène. Il s'est élancé vers le comte; sa compagne n'était plus là.

Nioloff, d'un ton irrité, interroge son ennemi. Les réponses sont outrageantes; nul témoin n'était auprès d'eux, et cet entretien menaçant ne pouvait avoir que des suites terribles. Le lendemain ils se battaient.

Qu'était devenue Eudoxie! elle n'avait pas reparu au castel; l'infortunée se serait-elle tuée dans un accès de délire? On

la cherche de tous côtés : alarme générale au pays. Ne la reverra-t-on jamais?...

Il s'élevait à une certaine distance du château de Koursof un saint monastère de femmes. C'est dans le bois épais qui avoisine ce couvent que doit avoir lieu le combat à mort d'Yvan et de Rouskoï. Quel sera le *jugement de Dieu!*

L'ombre descendait sur la plaine. Voici qu'on frappe aux portes du cloître. On demande du secours pour un homme blessé à mort. La victime est apportée sur un brancard par les villageois du pays qui l'ont trouvée dans le bois, expirante à côté d'un autre individu baigné dans son sang. Ce dernier avait cessé de vivre.

Le blessé est accueilli au monastère avec la plus compatissante charité. Une foule de religieuses l'entourent; mais il en est une parmi elles qui ne porte pas le costume des filles du Seigneur. Celle-ci, à l'aspect du mourant, recule frappée de terreur.

« — *Rouskoï!* s'écrie-t-elle.

« — Eudoxie! »

Le comte, en prononçant ce nom d'une voix inarticulée, pousse d'abord un gémissement lugubre; puis, les joies d'une ven-

geance monstrueuse éclairant son atroce visage, il poursuit d'un ton sépulcral :

« — Vous pouvez retourner au château : le maître n'y est plus, il est mort.

« — Vous l'auriez tué!... *mon Yvan!*

« — Non, Madame : *votre Michel.*

« — Misérable ! encore!... toujours !...

« — Qui pourrait être plus sûr que moi du vrai nom de mon dernier adversaire? reprend l'infâme avec un éclat de rire qui semblait partir des enfers. Je puis tout avouer maintenant sans épouvante et sans danger; car je touche à l'heure suprême. Eudoxie! soyez éclairée! ma main a tué les *deux frères.*

Le surlendemain de cette affreuse journée, on enterrait les deux victimes : *Nioloff* et *Rouskoï.* La consternation est au cloître.

Cinq semaines se sont passées. Un moine, venant de la Palestine, demande à parler à la veuve d'Yvan. Eudoxie le reçoit et l'écoute.

« — Noble dame! dit le prêtre en lui
« présentant un médaillon ; j'ai assisté
« à ses derniers moments, en Judée, un
« gentilhomme, entré dans les ordres à la
« suite d'une profonde affliction de cœur;
« j'ai reçu sa confession générale; et je
« me suis engagé à vous faire parvenir

« ce douloureux gage d'amour qu'il vous « avait promis de vous renvoyer lorsqu'il « aurait cessé de vivre. Rappelez-vous ses « derniers mots : « *Et vous prierez pour* « *moi! n'est-ce pas?* »

« — Dieu ! s'écrie Eudoxie en saisissant le « médaillon et reconnaissant les cheveux « blonds qu'il renfermait. Mort en Judée, « me dites-vous? et c'était.....

« — Michel Nioloff. »

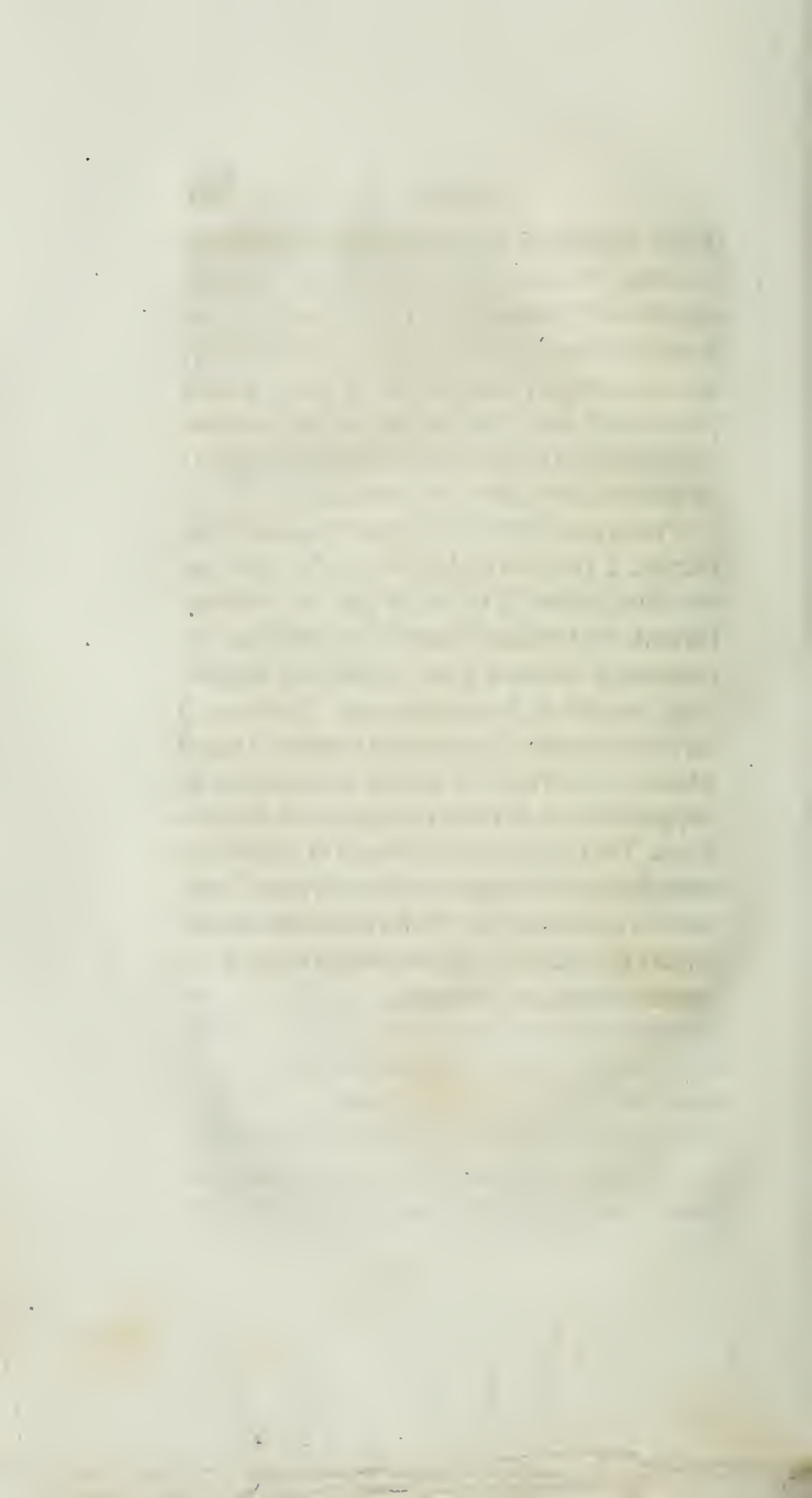
Eudoxie tombe à la renverse. Des convulsions s'emparent d'elle... Une heure après, elle était morte.

Expliqua-t-on le double mystère? sut-on la vérité? Jamais.

Les uns prétendirent que Michel avait vraiment péri en Palestine : cependant aucune information à cet égard n'eut de résultat positif. Il paraissait avéré que le moine, venu de Judée, étant réellement au lit de mort d'un gentilhomme russe entré dans les ordres et se nommant *Michel Nioloff*, y avait reçu les cheveux d'Eudoxie: Mais cela ne pouvait-

il pas être aussi un stratagème habilement combiné ! D'autres soutenaient que Michel, apprenant le meurtre d'Yvan, n'avait trouvé d'autre moyen, pour sauver sa belle-sœur, que de se crever l'œil et de se faire passer pour son frère, à la faveur de son extrême ressemblance : mais quel dévouement inoui ! et quel sublime effort de courage !

D'un autre côté, le comte Rouskoï déclarait, à l'article de la mort, *qu'il avait tué les deux frères*. Il est vrai que cet ennemi furieux et vindicatif aurait pu imaginer ce mensonge infernal pour porter un dernier coup mortel à la malheureuse Eudoxie. Il en était capable, ce monstre ! Hélas ! l'esprit humain se perdait au milieu de ce dédale de suppositions et de cette complication de mystères. Tout était contradictions et impossibilités dans les évènements de ce drame. Nulle issue à ce labyrinthe. On forma mille conjectures : il n'en jaillit aucune lumière. On n'eut jamais le mot de l'énigme.



VII.

J'avais fixé mon départ pour Moscou à la fin de juillet. Mais, avant de quitter Pétersbourg, qu'attristait alors l'assassinat du prince Gagarin par un garde-forestier, je reçus la visite de M. *le Molt,* ancien magistrat français, destitué pour avoir refusé de

prêter serment à la dynastie de 1830. Devenu sculpteur habile en Russie, il me montra sa riche collection de bustes et de statues (1). Mais ce qui me parut le plus étonnant dans son atelier, c'était une machine foudroyante, nommée le *submifère*, pouvant porter le feu électrique et conséquemment l'incendie et la mort à travers la terre et les eaux, par toutes les températures possibles et à de très longues distances. Un certificat constatait la réussite complète de ce formidable appareil (2).

Que n'invente-t-on pas aujourd'hui ! que ne découvre-t-on pas tous les jours ! On m'a parlé, en Suède, d'un savant qui aurait évidemment prouvé, dans une assemblée, que *le paradis était jadis où est aujourd'hui la Sibérie*. Ce qui est certain, c'est que *la Sibérie* n'est plus *le paradis*.

Chacun sait que, grâce au *progrès*, nous courrons bientôt en chemin de fer par le galvanisme, que nos ballons se dirigeront

(1) Je vis, parmi ses bustes, le mien. Le duc de Leuchtemberg venait d'envoyer à M. Le Molt une belle bague en diamants pour prix de ses travaux de sculpture.

(2) Il en avait été fait des expériences au camp impérial de Krasnoé-Sélo.

dans les airs au moyen de chaudières et de vapeur, que nos télégraphes parleront et même *impriment* à l'aide de l'électricité, enfin, que nous cheminerons à pied sur l'eau par un procédé de chimie, etc. Mais n'est-il pas à craindre qu'on ne se *retrouve plus* à force de se pousser dans les *trouvailles?* Je crains parfois qu'à force de s'instruire on finisse par ne plus s'entendre : *tour de Babel civilisée.*

Le baron Théodore de *Buhler*, fils de sénateur, neveu de l'ambassadeur du même nom, et le plus aimable jeune homme que j'aie jamais rencontré dans mes voyages, m'avait mené à l'école impériale de droit (1). Un mot ici sur les lois et la justice en Russie. L'empereur Nicolas, à son avènement au trône, s'est occupé à réorganiser les tribunaux. Plusieurs fois il présida en personne le *sénat-dirigeant* (ce que n'avait pas fait Alexandre dans son règne de vingt-cinq ans). Il assigna un nouveau palais à ce tribunal suprême, augmenta les émoluments des

(1) Cette école est habilement dirigée par le conseiller d'état actuel *Poschmann*. Elle a été fondée par le prince Pierre d'Oldenbourg, neveu de l'empereur, et fils de la grande duchesse Catherine, reine de Wurtemberg.

juges et rapporteurs; et un code complet des lois russes suivit de près ces sages mesures (1).

Le 27 juillet, je partis de Pétersbourg avec le prince Nicolas Galitzin (2). Comme il fallait trois jours pour se rendre à Moscou, en ne s'arrêtant pas sur la route, je m'attendais à un fatigant trajet, je fis un voyage charmant. Mon compagnon de voyage, homme d'un vrai mérite, s'était distingué dans sa jeunesse, comme guerrier, aux combats qui précédèrent et suivirent l'invasion des alliés en France. Il se faisait maintenant remarquer, comme écrivain, parmi ses compatriotes (3). La route de Pétersbourg à Moscou est, sans contredit, une des plus belles de l'Europe. Non seulement on n'y

(1) Le ministre actuel de la justice, le comte *Victor Panin*, est un homme de haute capacité.

(2) Les *Galitzin*, maison des plus illustres et famille des plus nombreuses, descendent de Guedemine, grand duc de Lithuanie au XIVe siècle, et fondateur de la dynastie des *Jagellons*.

(3) Il va publier une traduction française de *la campagne de France en* 1814, par le grand historien russe *Danilewsky*, lieutenant-général et sénateur.

laisse pas se former une ornière, mais même, sur ses bas côtés, on n'y laisse pas pousser une herbe (1). Nous courions comme le vent dans une calèche à quatre chevaux sur cette admirable chaussée, faisant près de quatre lieues à l'heure. Nos chevaux n'étaient, certes, ni de belle taille ni de forte encolure; mais je n'en avais jamais vu de plus infatigables. Je ne cessais d'admirer leur courage; et pourtant, ô ingratitude! en regardant leur mine efflanquée, je me répétais: « *Quelles rosses!* »

Nous avions passé *Pawlowsky*, beau château du grand duc Michel (2). Avec quelle

(1) On a bâti le long du chemin, et à chaque sept werstes, une belle maison avec jardin et dépendances pour les préposés à son entretien. Ces maisons sont pareilles, et *il y en a* 96.

(2) Les jardins de cette résidence sont délicieux. Le grand duc a conservé les appartements du château dans l'état où ils étaient à la mort de Paul Ier et de l'impératrice mère qui se plaisaient à les habiter. J'y remarquai, parmi beaucoup d'objets de grand prix, un service de porcelaine de Sèvres, donné par Louis XVI. Les figures du roi et de Marie-Antoinette y sont admirablement peintes. Il y a là aussi de superbes tapisseries des Gobelins: cadeaux faits à la même époque.

curiosité je commençais à porter mon attention sur l'intérieur de l'empire des czars. Car Pétersbourg, capitale cosmopolite et sans cachet fortement marqué, n'est pas précisément la Russie. Pétersbourg, rappelant les grandes cités de l'Europe, réunit aux monuments de la Grèce et aux palais de l'Italie les richesses de Londres et les salons de Paris. On y retrouve le goût, le savoir, l'élégance et les mœurs des pays les plus avancés dans la civilisation moderne. C'était donc hors de Pétersbourg que je voulais juger la Russie.

La route alignée de Moscou est droite comme le vol d'une flèche, et unie comme une table de marbre. Les contrées qu'elle traverse n'ont point de sinuosités riantes, point de montagnes pittoresques. Que rencontre le voyageur? une monotonie de sites qui attriste la pensée, pas un coteau, rarement un bassin, de rachitiques bouleaux, de maigres sapins, d'arides bruyères, un *pays* plat, à perte de vue, où il manque... des *paysages*. La nature est là sans gaîté, sans caprice et sans poésie.

Enfin, voici des hameaux russes. Ici commencent les empreintes nationales. Ici nous sortons de l'uniformité des tableaux euro-

péens. Figurez-vous des masses de poutres placées, de la manière la plus désordonnée, les unes sur les autres, et couronnées de planches disjointes. Figurez-vous ces espèces de demeures, sans fondations, tombées à moitié les unes sur le nez, les autres sur le dos, celles-ci sur le flanc ; et vous n'aurez qu'une faible idée de ces misérables peuplades. Les huttes barbares des petits pays qui se rencontrent entre Pétersbourg et Moscou, tels que *Vitoropsk*, *Bronitzi*, etc., ont à peine l'air d'avoir été conçues par une intelligence humaine, tant, dépourvues de sens commun, elles tiennent de l'œuvre animale. Il en est qui sont sans cheminées ; et alors, toutes noircies par la fumée de l'intérieur qui sort des portes et des fenêtres, elles ne présentent qu'un informe exhaussement de je ne sais quoi couleur de charbon. La plupart ont des toits énormes, à la façon des chalets suisses, qui avancent en saillie de huit à dix pieds. Par malheur, ces toits, déjetés comme l'habitation, sont disloqués, pourris et à jour ; on dirait qu'une tempête effroyable ou un violent tremblement de terre a mis tout sens dessus dessous dans ces constructions inouies ; et ces logis, bien qu'inhabitables, sont cependant habités. Il est peu de trous, autrement dit *croisées*,

où n'apparaissent la tête blonde de quelque marmot ou la tête rousse de quelque barbon. Une fois, je fus tenté de prendre un village pour un énorme chantier écroulé, sous lequel on avait pratiqué des excavations en guise d'abri. Mais ce n'est encore rien que l'extérieur en fait de délabrement et de misère. Entrez sous le réduit villageois : Pas de meubles et pas de lits, ni plancher, ni air, ni foyer; rien que de la paille, des pourritures, de la vermine, de la puanteur et des ténèbres. Vaches, chevaux, moutons et bétail de tout genre vivent là, de pair à compagnon, avec hommes, femmes et enfants, qui, vêtus de peaux de bêtes, se distinguent à peine les uns des autres. Où est la brebis, où est la femme? quel est l'animal, quel est l'homme? On se perd à les démêler. Tout ça dort, boit et mange ensemble (1).

(1) Il se rencontre néanmoins des villages moins affreux aux environs des grandes villes. J'ai vu parfois de jolies chaumières dont les pignons avaient des balcons, des galeries et des fenêtres en bois sculpté. Les contrevents, bizarrement peints, offraient des fleurs et des figures, bariolage assez poétique. A *Bronitzi* est un pont couvert, avec galeries à jour, qui est une des plus jolies choses du monde.

Et à côté de ces *isbas* (chaumières russes), quel est ce superbe édifice? Un palais seigneurial resplendissant des pompes du luxe. devant l'extrême barbarie, l'extrême civilisation! C'est presque ainsi partout en Russie.

Sur un espace de deux cents lieues, les jeunes paysans qui s'offrirent à moi, vêtus de leurs peaux de moutons, pieds nus ou avec leurs sandales d'écorce, me parurent beaux et bien faits. La plupart ont de jolis yeux bleus pleins de finesse et d'intelligence, des dents blanches et un sourire gracieux. Quelques-uns de nos postillons avaient même une tournure fort poétique; ils portaient sur leur petit feutre un cercle de plumes de paon; j'en vis un couronné de roses qui, tout en fouettant ses chevaux, me chantait un air national. Les difformités sont rares chez le paysan russe, grâce à sa vie agreste et sévère. La rigueur du climat qui brunit sa peau émousse chez lui les organes du goût, du tact et de l'odorat; les blanches nappes de l'hiver affaiblissent sa vue. En revanche, il a les membres souples, l'ouïe fine, l'esprit rusé et une agilité merveilleuse. Plus que frugal, il se contente pour vivre de pain noir, de concombres salés, de choux pourris, de gruau sale et de poisson fumé,

le tout assaisonné de *kvas*, breuvage fermenté qui se fait avec de l'orge et de l'eau. Le femmes se tiennent habituellement à l'écart ; leur taille est des plus déformées ; leur costume est des plus hideux. Une tristesse calme, digne et grave, est généralement empreinte sur les physionomies. On cite des exemples de longévité extraordinaire parmi le peuple ; et même, à ce sujet, on me conta une anecdote absolument semblable à celle d'Henri IV, en Béarn.

Un prince russe arrive à l'entrée d'une *isba;* il trouve à la porte un vieillard octogénaire qui pleurait. « — Pourquoi ces larmes ? dit le prince. — C'est que mon père m'a battu. — Pour quelle raison ? — Parce que j'ai répondu malhonnêtement à mon grand-père malade. » Le prince, étonné, s'approche du lit de l'aïeul. « — Quel âge avez-vous ? lui demande-t-il. — Je n'en sais plus rien, Monseigneur ; mais le curé de la paroisse pourra vous en instruire, il m'a baptisé (1). »

Le prince Galitzin me nommait les divers

(1) Le prince *Vassilitskoff*, président du conseil de guerre de l'empire, possède un tableau, venant de la cabane d'un paysan, où est peinte la scène des trois vieillards.

lieux que nous franchissions. A *Tchoudovo*, village à baraques de bois, un commerçant ne s'est-il pas avisé de placer une espèce de palais à colonnades et à fronton dans le genre corinthien ? *Où diable le corinthien va-t-il se nicher?* Novogorod, où nous passâmes un peu tard, était l'ancienne *Veliki*. J'y jetai un coup-d'œil rapide. Cette belle et grande ville, située au nord du lac *Ilmen* et sur le large fleuve *Volkhof*, a une église fort remarquable, *Sainte-Sophie*. Novogorod, ancienne métropole, fut en 864 le principal siége de la puissance russe, et eut jusqu'à quatre cent mille habitants (1) ; mais, lors du règne du prince Oleg, en 880, *Kief*, sous un ciel plus doux et du côté de Constantinople, se plaça en première ligne ; puis, attaquée par *Yvan-le-Terrible*, en 1471, Novogorod fut prise et détruite. J'avais quitté le prince Galitzin pour aller parcourir la cité. Quelle fut ma surprise en revenant à l'hôtel ! il lisait ma biographie dans la Gazette russe de l'endroit et dans le numéro du jour. *Où diable les biographies vont-elles se nicher !*

Non loin de cette ville, on me montra l'ha-

(1) Elle était si puissante, que ses voisins disaient : *Qui peut résister à Dieu et à la grande Novogorod?*

bitation d'un riche seigneur qui s'était ruiné. Devinez ce qu'il avait mangé! *Vingt-cinq mille paysans.* O ogre du Petit Poucet! Toutefois rassurez-vous! les vingt-cinq mille individus, après avoir été mangés, ne s'en portaient ni mieux ni plus mal.

Ayant passé la ville de *Krestry*, nous arrivâmes au village de *Iajelbitzy*, où serpente un ruisseau qui roule des perles fines. Notez qu'on n'y mange pas d'huîtres et qu'on y élève des pourceaux! Voilà un ruisseau peu éclairé : on ne lui a pas appris qu'il n'était pas convenable de semer des perles devant... vous savez. Au surplus, il a eu l'extrême délicatesse de n'en pas rouler à mes pieds. J'aurais pourtant préféré, dans cette circonstance, qu'il se fût montré moins poli.

A cette occasion, il me fut raconté l'anecdote suivante. Elle est dans un livre de fabliaux russes. Un jeune paysan, nommé *Yakon*, était, auprès de sa fiancée *Catherine*, à lui parler de sa flamme, dans une de ces maisons à demi renversées que j'ai décrites plus haut, lorsqu'un de ces gros et gras animaux, désignés en France sous le beau nom d'*habillés de soie*, vint se gratter brutalement contre le logis des amours. Ce logis, hors d'aplomb et ne tenant

plus qu'à un fil, est culbuté sur la bruyère. Les mauvaises langues assurèrent que les fiancés, profitant de la circonstance, étaient tombés aussi dans les bras l'un de l'autre. « *Une chute toujours entraîne une autre chute.* » Mais ceci ne fait rien à l'affaire. Catherine, sortie saine et sauve, à un certain point, de l'habitation abattue, ne se plaignit d'aucune chose ; *Yakon*, se relevant du désordre et de ses suites, trouva que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ; le propriétaire de la demeure disloquée se montra seul d'un avis contraire. Il entra en fureur contre le voisin, qui, selon lui, avait laissé malicieusement sortir de son étable, exprès pour lui être hostile, le compagnon de saint Antoine. Il l'attaqua devant les tribunaux (non pas *le compagnon :* le voisin); et, comme preuves écrites de la malveillance de son ennemi, il fournit des lettres de lui, pleines d'imprudentes menaces. Ces lettres étaient d'un grand poids, et cela de toute façon : car *le plaignant* les ayant renfermées dans une caisse de chandelles, faute d'armoire, elles s'y étaient engraissées. N'importe, le procès s'instruit. La salle de justice était aussi déplorablement délabrée que les autres cabines du pays. Ne voilà-t-il pas

qu'au moment où les juges délibéraient dans une pièce attenante au tribunal, le malheureux pourceau, cause des poursuites judiciaires, entre hardiment par un trou dans l'*enceinte de Thémis* (style Louis XV). O abomination de la désolation! une odeur de suif l'attire et le fait grimper jusque sur le bureau du président; il y mange outrageusement, mais sans préméditation, les lettres qui eussent perdu son maître. Cette preuve de gloutonnerie fit l'effet d'un trait de génie; plusieurs voix même s'écrièrent : « Ce *pourceau-là* n'est point un *âne!* »

Bref, les parties s'arrangèrent à l'amiable; il n'y eut ni plaidoiries ni sentence. Catherine et Yakon se marièrent. Il se fit des réjouissances; un banquet de réconciliation eut lieu; et celui qui avait hâté le bonheur des fiancés, celui qui mettait fin au procès, celui qui s'était si brillamment montré, le héros du temps et du lieu, l'illustre pourceau, fut mangé. O justice distributive!

Valdaï est une ville dont on me vanta les charmes; j'oubliai de m'en faire donner le détail. Je crois pourtant que cela n'aurait pas été prodigieusement long. A peu de distance est un lac au milieu duquel s'élève, dans une île, le monastère de Notre-Dame

d'Ivorsky. Ce couvent me parut superbe. Aux environs se voient des collines, le mont *Alaunus* des anciens (1).

Nous courions la poste depuis trente-six heures ; j'eus le désir de m'arrêter, je voulais me reposer une nuit. « — Nous trouverons une *excellente* auberge à *Hotilovo*, me dit le prince Galitzin. » J'arrive et j'y demande un bon lit. On me regarde d'un air étonné. — *Un lit!* Cela paraît fabuleux : je suis totalement *incompris;* je semble un être *exceptionnel*. Qui jamais s'était avisé de demander *un lit* dans *l'excellente* auberge de *Hotilovo!* A quoi bon *un lit* en voyage ! Quand on veut changer de contrée, on n'a absolument besoin que de chevaux et de voitures. Passe encore pour un banc ou pour une chaise, si l'on s'arrête pour prendre ses repas ! mais *un lit!* quelle extravagance ! Il ne manquerait plus que de pousser l'absurdité jusqu'à demander des draps. Je vois chacun hausser les épaules. Le dialogue suivant avait lieu tout bas en langue russe : « — D'où sort cet

(1) Ces hauteurs séparent le bassin de Ladoga de celui du Volga. Ce pays a des accidents de terrain et des chutes d'eau.

étrange monsieur? — Il lui vient des idées uniques. — Que croyez-vous qu'il cherche? *un lit!* »

Les auberges russes, notamment au cœur de l'empire, n'offrent que fort peu de ressources. On en explique ainsi la cause : les grands seigneurs qui voyagent dans l'intérieur du pays emportent avec eux tout ce qui leur est nécessaire, des matelas, du linge, des vivres, du vin, et jusqu'à de l'eau ; les auberges, par conséquent, regardent comme inutile de leur préparer la moindre chose. Les voyageurs indigènes qui n'ont pas une haute fortune, sont censément regardés sur la route comme n'ayant nul besoin des pompes et douceurs de la vie, auxquelles ils n'ont aucun droit. Donc, on ne s'occupe pas d'eux. Quant aux voyageurs étrangers, on n'y fait point attention, vu que c'est une espèce fort rare. On cite un comte *Scheremetieff*, qui, lors de la dernière campagne contre les Polonais, se faisait suivre à l'armée, non seulement de fourgons où étaient des vivres indispensables, mais d'un tombereau plein de terre à plusieurs étages, où, par le moyen d'un calorifère, il faisait pousser progressivement de la salade et des verdures. Il aimait les légumes frais ; et, grâce à

sa serre-chaude ambulante, une végétation printanière galopait, en toute saison, à la suite de ses bagages.

Qu'aperçois-je dans le lointain? *Wichni-Wolotchock* (onze consonnes et cinq voyelles). La Pologne aurait fait mieux encore, elle eût mis une voyelle et quinze consonnes. *Wichni-Wolotchock* est une belle ville d'entrepôt qui approvisionne Pétersbourg (1). *Tarjok :* arrêtons-nous ici. *Tarjok*, le seul endroit où j'aie vu de jolis costumes de paysannes, *Tarjok* a une auberge sublime : on peut y parler de *lits* sans être ridicule ; on y conçoit ce qu'est *un lit*. J'y vis une belle couchette ; il y manquait, il est vrai, des matelas, des draps et une couverture ; mais hors cela, c'était parfait. Gloire à madame Pojarsky !

Madame Pojarsky, l'hôtesse par excellence, est une de ces femmes hors de ligne, à laquelle la Providence départit de loin à loin d'incommensurables mérites. Madame Pojarsky, née dans des rangs obscurs, et dépourvue de fortune, se sentit tout à coup inspirée. Son génie avait découvert qu'un nouveau besoin se faisait généralement sentir

(1) On y trouve toutes sortes de denrées. Un grand canal y réunit le *Volga* au *Volgof*.

en Russie: *l'art de griller des côtelettes de veau.* Éclairée à cet effet par une sorte de rayon divin, notre illustre prédestinée apparut au monde gastronome avec un chef-d'œuvre nouveau : *des côtelettes Pojarsky*. Bientôt la foule ébahie accourt à la petite auberge où se cachait l'immense talent ; une multitude de bouches, dévorant une profusion de côtelettes, s'ouvrent démesurément pour proclamer la gloire nouvelle ; et madame Pojarsky, en faisant tourner ses morceaux de veau sur le gril, commence à rouler elle-même sur l'or et sur l'argent. Deux cent mille francs sont consacrés par elle à la reconstruction de son hôtellerie. Une enthousiaste de ses faits et gestes, après avoir dégusté une couple de côtelettes, va jusqu'à lui octroyer deux mille paysans, par contrat notarié, en reconnaissance du mets dont elle avait doté la patrie. *Mille paysans* par côtelette ! Était-ce payer largement? Mais on lui dispute sa nouvelle propriété : il faut être noble en Russie pour pouvoir posséder des esclaves ; et elle en est encore, en attendant l'issue du procès, à ruminer ses plaidoiries et à paner ses côtelettes.

Non loin du pays de l'*hôtesse*, est une rivière assez large où se passa une aventure assez bizarre. Un courrier du gouvernement,

chargé d'une mission pressée, arrive au bord de cette rivière. *Yégor* était suivi d'une jeune fille de Tarjok, remarquablement jolie, et encore plus remarquablement tendre : car elle avait quitté père et mère pour accompagner son amant. Le courrier choisit une barque où se trouvaient un pilote avec deux rameurs ; et il allait passer sur la rive opposée, lorsque l'entrepreneur-général, propriétaire des bâtiments de transport du lieu, défend aux bateliers d'*Yégor* de traverser en ce moment la rivière. Le courrier, ne pouvant attendre, s'emporte contre un pareil ordre. On lui répond d'une manière injurieuse. Yégor, de nature violente, applique un vigoureux soufflet sur la joue de l'entrepreneur. Celui-ci, insulté à la fois dans son autorité, dans ses fonctions et dans sa personne, veut une vengeance éclatante..., mais pardevant les tribunaux. « — Je vous prends à témoin de l'outrage que j'ai reçu, dit-il au pilote et à ses deux rameurs. Cet homme me le paiera cher. Conduisez-le *aujourd'hui* sur l'autre rive ! *demain*, je le mènerai plus loin. »

La nacelle fendait les eaux. « — Yégor ! dit la jeune fille au courrier, souffletez maintenant le pilote et les deux rameurs. « — Eh ! pourquoi? « — Souffletez de suite ! »

Yégor obéit sur-le-champ. Les trois mariniers, stupéfaits de l'outrage inattendu, voulaient se venger à leur tour ; mais le courrier, armé jusqu'aux dents, avait épée et pistolets. Il tient ses ennemis en respect ; et pas un n'ose l'attaquer.

«—Je suis l'enfant d'un magistrat, dit alors tout bas la jeune fille à son amant. Je connais la législature du pays ; et je viens d'arrêter toutes poursuites judiciaires contre vous. L'entrepreneur n'a plus d'appuis.

« — Comment cela ?

« — Voici la loi : nul ne peut être *témoin* dans un procès où il est lui-même *partie*. Il ne saurait figurer comme *attaquant* dans une cause où il se trouve *impliqué*. Un soufflet vous compromettait ; Quatre vous ont tiré d'affaire. »

Admirable justice humaine !

A mesure que j'avançais vers Moscou, je remarquais un notable changement dans la température. L'air me paraissait plus doux qu'aux bords de la Néva. Je n'en éprouvais cependant aucune satisfaction. Le froid est l'élément de la Russie ; et la chaleur m'y paraissait un contre-sens ; je regrettais d'y être en été, car sa vraie saison est l'hiver. Le prince Galitzin, chemin faisant, me racon-

tait un fait merveilleux... dans les annales de la glace.

L'impératrice Élisabeth avait un fou qu'elle affectionnait. Elle le marie elle-même, et veut une noce brillante. Qu'imagine Sa Majesté pour que la solennité sorte des routes battues? Elle fait construire, en plein hiver, avec les glaçons de la Néva, un vaste palais en cristal. Ses murs, brillantes stalactites, s'élèvent comme par enchantement. Son portique a des colonnades, et ses galeries des sculptures, tout cela travaillé en glace. Soudain, à l'heure des ténèbres, l'intérieur de ce temple est illuminé en bougies. Élisabeth et sa cour s'y rendent avec les fiancés. Des canons en glace les saluent par des détonations inconcevables. Une musique harmonieuse part de ces enceintes transparentes où des milliers de lumières scintillent aux lustres et aux candelabres, comme dans un logis de fées. On chante, on danse sous les glaces; et, transmise à la postérité par les poètes russes, cette fête fut immortelle.

Hélas! sous l'impératrice Anne, il fut bâti une maison semblable par l'affreux ministre Byron. Mais à quelles fins différentes! Un jeune Russe s'était moqué du haut dignitaire;

ce dernier le fait arrêter; et, ayant ordonné qu'on déshabillât le coupable en plein air au cœur de l'hiver, il lui fait jeter sur le corps une énorme quantité d'eau qui se gelait, à mesure et par couches, sur son infortunée victime. Bientôt ce ne fut plus qu'une effroyable statue de glace; et Byron allait placer cette statue, en guise d'ornement d'architecture, au fronton du palais de glace qu'on lui bâtissait près de la Néva, lorsqu'il apprit que l'impératrice indignée tonnait contre un pareil acte de barbarie. La statue fut jetée dans le fleuve; et Byron nia le forfait.

Twer. Il serait impardonnable de ne pas mentionner honorablement cette belle capitale d'une des provinces importantes de la Russie; j'avais envie de m'y arrêter; mais j'approchais de la grande cité des premiers czars; et, comme les soldats de Napoléon, après la bataille de Borodino, je m'écriais: *Moscou! Moscou!*

Twer, sur le Volga, date de 1182. Deux incendies la détruisirent en 1276 et 1282. Elle fut saccagée ensuite par les Polonais en 1606. Rebâtie à neuf par Cathrine II, *Twer* devint plus tard la résidence de la princesse Catherine, sœur d'Alexandre, et de son mari le prince Georges d'Oldenbourg. Il s'y était

passé, récemment, une aventure originale.

Un jeune officier en congé, que j'appellerai seulement *Michaël*, ne voulant pas donner son vrai nom, était épris d'une fort jolie dame qui séjournait momentanément à *Twer*. Elle s'appelait Georgine. Le sentiment pouvait arriver à son cœur, mais elle préférait que l'argent arrivât à sa bourse. Un jour, au milieu d'une tendre déclaration de Michaël : « — *J'aurais besoin de six mille roubles,* » dit négligemment Georgine.

Et l'officier comprit à merveille.

« — Cher ami ! dit le lendemain Michaël au mari de sa bien-aimée, pourriez-vous me prêter *six mille roubles* pour deux ou trois jours?

« — Avec grand plaisir : les voici. »

L'officier court aussitôt déposer la somme aux pieds de l'objet adoré, et reçoit le prix... de sa flamme. Il est le plus heureux des hommes.

Trois jours se passent dans l'ivresse du succès et les béatitudes de l'amour. Le dernier soir il sortait beaucoup trop tard de chez Georgine ; il venait de lui faire ses adieux, car il repartait au point du jour pour son régiment ; et, dans l'expression de ses regrets, il avait oublié que minuit était

sonné depuis longtemps. Ciel ! il rencontre le mari... qui peut-être aussi revenait de quelque galante aventure. « — Vous ici ! chez moi ! à cette heure ! dit l'époux en fronçant le sourcil.

« — C'est que je pars demain pour l'armée, répond Michaël, et qu'il fallait payer aujourd'hui mes dettes. Or, je n'ai pu me procurer que tout à l'heure l'argent que vous m'avez prêté ; et, ne vous ayant pas trouvé chez vous, j'ai cru devoir remettre les *six mille roubles* à votre femme ; elle est chargée de vous les rendre.

« — Très bien ! dit le mari enchanté, voilà qui est exact et loyal ! je suis ravi de votre conduite.

« — Il n'y a pas de quoi ! cher ami. »

L'on s'embrasse et l'on se sépare. Georgine fut obligée de remettre les fonds à son mari sans quoi il eût fallu lui expliquer à quelles autres fins le rendez-vous nocturne avait eu lieu. L'amant fut doublemeut heureux, son bonheur n'avait rien coûté.

Enfin, elle s'offrit à moi la fameuse cité sainte de Pierre-le-Grand, la Rome aux sept collines de l'empire des czars, la Constantinople du nord, l'immortelle capitale qui ne

devait apparaître à Napoléon triomphant que comme un météore à chevelure de flammes, pour le foudroyer dans sa gloire!...

Un frémissement religieux parcourut mon corps à son aspect. Il était environ midi ; la pluie n'avait cessé de tomber pendant toute la matinée ; le soleil perçait péniblement des nuées orageuses ; et la nature s'était revêtue d'un manteau de deuil. « — *Voilà donc Moscou!* » m'écriai-je ; de fatals souvenirs m'oppressaient, et une larme roula sous ma paupière. Napoléon, lui-même aussi, Napoléon, pour la première fois, versa, dit-on, des pleurs sur ces plages. Il fuyait alors la région embrasée où s'engloutissait sa fortune et où s'éteignait son étoile. Hélas! quelle horreur l'eût saisi, si alors, du milieu des flammes de la cité, la terrible et prophétique main du festin de Balthazar lui avait tout à coup présenté ces brûlantes paroles, tracées sur les murs du Kremlin : « *Moscou! route de Sainte-Hélène!* »

Mais l'astre du jour, parvenu à se dégager des brumes de l'atmosphère, vint soudain, comme par magie, rayonner sur la grande ville. Quel spectacle m'était offert! Aucune capitale de l'Europe, excepté Bysance peut-être, n'en peut présenter un semblable.

Douze à quinze cents clochers, pyramides, coupoles et croix, lamés d'azur, de pourpre et d'or, stincillaient à la fois dans les airs. Une quantité de tours, en forme de minarets, se dressaient au milieu d'un assemblage inouï de constructions appartenant à tous les modes d'architecture. Ces édifices bizarres, les uns chargés de peintures dans le goût vénitien, les autres de dentelures dans le genre mauresque, et plusieurs d'ogives dans le style gothique, se déroulaient sans confusion avec leurs dômes bleus ou verts, leurs aiguilles d'argent ou d'or, et leurs belvéders aériens. L'œil s'égare ébloui sur cette multitude de monuments variés parmi lesquels il n'ose choisir. L'imagination, pas plus que le regard, ne peut saisir les innombrables détails de cette forêt bigarrée de flèches, de portiques, de colonnes et d'obélisques. Ici un hôtel français à côté d'une maison arménienne, là un temple indien près d'un castel allemand. D'un côté le faîte d'une mosquée, de l'autre les pavillons d'une pagode. C'est à la fois l'Europe et l'Asie, c'est l'orient et l'occident. Le grec et l'égyptien y rivalisent avec l'arabe et le chinois. Grenade et Pékin s'y rétrouvent. C'est Jérusalem et Paris.

Mes premiers pas, à Moscou, se dirigèrent

vers le *Kremlin*. Le *Kremlin!* que de souvenirs se rattachaient à ce lieu! Napoléon, traînant à sa suite une légion de héros et de princes, ayant vingt nations sous ses drapeaux, et donnant le mot d'ordre à l'Europe, était entré là radieux!... Je me rappelai d'abord cet homme du destin passant, peu auparavant, à Dresde, au milieu d'une cour de souverains prosternés devant lui; je le voyais, environné de tous les prestiges de la puissance et du génie, disposant à son gré des empires, ne marchant qu'au milieu des acclamations, et, sous l'enthousiasme des peuples, ne vivant en quelque façon que dans la sphère des apothéoses... Puis mon tableau changea brusquement: je crus entendre les salves de l'artillerie annoncer la chute du conquérant; et les *Te Deum* de l'église, la délivrance de l'Europe. Toutes les voix de la renommée se taisent, tous les phares de gloire s'éteignent. Le monde comprimé se dilate, va-t-il enfin renaître au bonheur? Non: l'esprit révolutionnaire se lève; il grandit; les monarchies se rapetissent. D'abord, décroissances et vide; puis, peurs et concessions honteuses; il n'y avait plus de grand qu'une tombe; cette tombe était *Sainte-Hélène*, et cette tombe... on l'a vidée.

Je m'arrachai à ce pénible cauchemar. Je foulais le sol du Kremlin (1); décrivons l'immortelle enceinte. *Le Kremlin* , monument des grands souvenirs historiques de la Russie, n'a pas une place qui n'ait été marquée par un fait glorieux, et pas un créneau où ne se soit appuyé quelque vaillant héros. Les cris de la victoire et les gémissements de la douleur y ont successivement retenti. Des générations y ont passé tantôt triomphantes et tantôt subjuguées. Quand princes et peuples tombaient, frappés par le malheur ou le temps, lui seul restait inébranlable et debout, comme le génie tutélaire de l'empire. C'est au *Kremlin* que *Dimitri Douskoï* déploya son drapeau noir en marchant contre *Mamaï*, et que *Jean Vassili-Evitch* foulait aux pieds l'image du *Khan*, à laquelle on le sommait de rendre hommage. C'est au *Kremlin* qu'*Yvan-le-Terrible*, après s'être couvert de gloire, souilla ses lauriers par ses crimes: C'est par la porte sainte de *Spaskoï*, au

(1) En 1300 *le Kremlin* n'avait encore que des murs en bois blanc. En 1331 ils furent refaits en bois de chêne; et en 1367, avant l'invasion des Tartares, on les construisit en pierre et on les crénela. On n'a fait depuis que les restaurer de temps à autre.

Kremlin, qu'entra *Vassili-Schouisky*, la croix et l'épée à la main, pour abattre le faux *Démétrius*. C'est de la salle d'or du *Térema*, au *Kremlin*, que les libérateurs de Moscou, *Minine* et *Pojarsky*, entendaient les acclamations publiques immortaliser leurs victoires. C'est sur les parvis de l'église de l'Assomption, au *Kremlin*, que l'aïeul de Pierre-le-Grand, le czar *Michel Romanow*, encore enfant et nouvellement couronné, versait des larmes d'effroi en songeant au brillant fardeau qui lui était imposé, tandis que les Russes baisaient ses pieds en pleurant de joie. C'est au palais des *menus plaisirs* du *Kremlin*, bâti par *Alexis Mikhaëlovitch*, que ce prince, père de Pierre-le-Grand, se montra législateur après avoir été héros. C'est à l'église du couvent des *Miracles*, au *Kremlin*, que fut baptisé le fondateur de Pétersbourg. C'est sur *l'escalier rouge*, au *Kremlin*, que sous le glaive des *Strelitz*, coula le sang des plus nobles défenseurs de l'empire. C'est sous la grande salle voûtée du palais *à facettes*, au *Kremlin*, que tous les héros des âges anciens et modernes vinrent successivement s'asseoir aux banquets souverains, et y vider la coupe d'or des fêtes. C'est du sommet de la tour d'*Yvan Vekili*, au *Kremlin*, que la grande Catherine,

rêvant les hautes destinées futures de son pays, tournait ses regards vers Bysance. C'est enfin aux murs du *Kremlin* qu'entra Napoléon dans sa gloire...

Rien de plus pittoresque et de plus curieux que l'aspect de cette étonnante forteresse qui, avec ses 6240 pieds de tour, est une cité tout entière au milieu d'une capitale (1). Le Kremlin a cinq portes surmontées de tours en pyramides (2). De hautes murailles crénelées, où s'élèvent treize autres tours, de distance en distance, l'environnent de tous côtés. Sept palais, plus vastes les uns que les autres, s'y disputent la prééminence (3); et un huitième palais, aussi im-

(1) Le *Kremlin* a la forme d'un triangle, et la *Moscova* baigne un côté de ses murs. Ce côté de triangle a 1,800 pieds. L'autre, en face du *bazar*, a 2,100 pieds; et le dernier, côté du jardin, en a 2,340.

(2) La première est *la Porte Sainte*, bâtie en 1491 par l'Italien Piétro, et où se voit la première horloge qu'eut la Russie, et que Pierre-le-Grand lui apporta de la Hollande; la deuxième est la *Porte Saint-Nicolas;* la troisième la *Sainte-Trinité;* la quatrième la tour *de la Forêt;* et la cinquième la *Porte Secrète*. La plus belle est *la Trinité*, elle est hérissée de flèches et d'obélisques.

(3) Le vieux *palais des Czars*, le *palais Anguleux*, les *Menus Plaisirs*, le palais du *Patriarche*, l'*Arsenal*, le *Sénat*, et le *Nouvel Arsenal* où se conserve le trésor.

mense que le *palais d'Hiver*, à Pétersbourg, s'y achève présentement. Le Kremlin a trois places publiques. Il s'y élève plus d'une vingtaine d'églises, dont les trois plus belles, situées sur la *Place des czars* et à quelques pas l'une de l'autre, ont dix-neuf coupoles surmontées de leurs croix et resplendissantes d'or. (Une d'entre elles est, dit-on, d'or pur.) Dans le premier de ces saints monuments (*l'Annonciation*) (1) on baptisait et on mariait les souverains. Dans la seconde *l'Assomption*, on les couronnait (2); et dans la troi-

(1) Cette église, commencée en 1397, est peinte à fresques et pavée en agathes.

(2) Cette église, bâtie en 1475 sous Yvan III *Vassili-Evitch*, est couverte de peintures à fresque sur fond d'or. Son architecture est demi bysantine et demi tartare. Son *iconostase*, en vermeil, est de la plus grande richesse. Là est la fameuse sainte Vierge de Vladimir, peinte, dit-on, par saint Luc; un des *solitaires*, qui couronnent cette image, est évalué plus de 80,000 francs. Elle fut transportée à Moscou pour lui servir de palladium, alors que *Timur* menaçait cette capitale. Là aussi est une image du Sauveur, peinte, dit-on, par l'empereur Emmanuel, et qui jusqu'en 1570 a appartenu à sainte Sophie, de Constantinople. Là enfin on conserve un clou de la vraie croix, la tunique de Jésus-Christ et une partie de celle de la Vierge. L'ensemble de ce monument est admirable.

sième, *les Archanges*, on les enterrait (1).

Je passe sous silence une foule de bâtiments, de dépendances, et d'habitations qui s'entremêlent aux tours, aux remparts, aux donjons et aux palais. Toutes ces constructions irrégulières, entassées sans calcul, en désordre et au hasard, troublent l'esprit et la pensée. Les unes sont épaisses et massives comme les sépulcres de Memphis, les autres légères et dentelées comme les galeries de l'Alhambra. Comment ne pas rester confondu d'admiration devant cette variété inimaginable de portiques, de terrasses, de balcons, de pyramides, de rampes, de pointes et de dômes qui vous rappellent à la fois l'Égypte et l'Italie, la Palestine et l'Inde! Les sommités dorées qui scintillent, la profusion de couleurs qui se déploient, les divers styles qui se mêlent, les contrastes qui se succèdent, tout offre là je ne sais quel mélange fantasque et merveilleux qui ne saurait être contemplé sans enthousiasme. On y est sous le charme des prismes. Tout y paraît du domaine des fables;

(1) Cette église, qui remonte à 1333, renferme la châsse de saint Dimitri, fils d'Yvan IV. Sur ses murs est représenté le jugement dernier.

et cependant, stable et splendide, tout y est gloire et vérité.

J'étais entré au Kremlin par la *Porte Sainte* où personne ne passe que la tête découverte (1) et, peu après, j'étais au sommet de la haute tour d'*Yvan Veliki* (ou Velikoï) d'où Napoléon, terrifié, regardait l'embrasement de Moscou. En ce moment *la Rome tartare*, selon l'expression de Mad. de Saël, n'avait plus que des maisons désertes; 400,000 personnes avaient disparu comme un seul homme. C'était le 25 septembre ; un vaste et silencieux tombeau venait de recevoir les conquérants. Tout à coup le froid cercueil se change en un sépulcre ardent. Des cloches mystérieuses, dont on ne peut découvrir les sonneurs, donnent le signal de la destruction ; des bordes, sorties on ne sait d'où, s'élancent à l'œuvre infernale. Tous les quartiers de la ville s'allument à la fois. Au mugissement des torrents de feu que poussait un vent violent se mêlaient le fracas des

(3) Ce fut Alexis, père de Pierre-le-Grand, qui en intima l'ordre. Un miracle, dit-on, s'était opéré là. Une troupe ennemie y fut frappée d'aveuglement au moment où il passait sous la voûte de cette porte pour s'emparer de la *ville sainte*.

écroulements, les cris de désespoir des victimes et les vociférations des incendiaires. Le vainqueur d'Austerlitz avait cru n'avoir à combattre qu'un prince, il avait à lutter contre une nation. Il s'abusait sur la Russie comme il s'était trompé sur l'Espagne. Lui fallait-il donc, pour s'éclairer, les foudroyantes lueurs de Moscou!... Ah! du moins les désastres de la Russie allaient prouver à l'univers que, pour vaincre la France, il fallait plus que des bataillons, plus que des princes, plus même que des peuples : il fallait les éléments déchaînés, les saisons en armes, le brâsier des incendies, les glaces de l'hiver, l'Europe tout entière... et Dieu.

Un matin, j'étais sur la route de Smolensk, me rendant au château de *Kountzovo*, chez le comte de Strogonoff, une des principales autorités de Moscou. Mon cocher arrête soudain les quatre chevaux de front qu'il conduisait à l'antique mode de Rome; et, ne pouvant m'expliquer sa pensée en français, il me crie, en me montrant du doigt une éminence : « *Napoléon! Napoléon!* »

Cette éminence était *Poklonnaja-gora*, le tertre où, pour la première fois, l'empereur aperçut Moscou. Là, ses officiers, jetant leurs bonnets et leurs chapeaux en l'air, s'écrièrent :

Moscou ! Moscou ! » Plus tard, un autre souverain, visitant la Russie, montrait de là, à son tour, la grande ville aux puissances qui l'entouraient : « — Saluez, Messieurs ! disait-il, voilà la mémorable cité qui nous a tous affranchis ! »

Je m'assis sur cette hauteur, d'où Napoléon, venant de traverser d'arides déserts, jetait un regard d'admiration et de bonheur sur les coupoles d'azur, de pourpre et d'or de la belle métropole qui se déployait en amphithéâtre devant lui. *Moscou,* c'était la terre promise ; *Moscou* était là rayonnante de toutes les magnificences de ses monuments, et ne devait pas tarder à resplendir de toute l'horreur de ses vengeances ; *Moscou !* c'était en ce moment pour lui la gloire, la lumière, l'existence : et cette gloire allait être le néant, cette lumière les ténèbres, et cette existence la mort. Sur cette élévation où je me trouvais, le cœur de Napoléon avait battu d'orgueil et de ravissement. Hélas ! quelques instants plus tard !... Mais alors, enivré d'encens, il ne rêvait encore que palmes et triomphes ; il dominait encore l'Europe...

Non loin de moi était l'église rouge de *Phili,* où le maréchal Koutouzoff s'était décidé à la reddition de Moscou, aux cris de dou-

leur de l'armée. Que de sombres réflexions se pressaient dans mon esprit! Koutouzoff n'existait plus; les vaillants chefs de l'époque sommeillaient aussi, pour la plupart, sous la pierre funèbre. Le *Titan* des victoires, celui qui relevant l'éclat des diadèmes, tenait comme enfermées sous clef les outres révolutionnaires, le grand aigle avait disparu; et qui aurait pu le prévoir! lui qui n'avait pu s'élever, tout en comprimant les apôtres de l'anarchie, sans bouleverser tous les royaumes, il n'avait pu tomber, en affranchissant ses esclaves par sa chute, sans ébranler toutes les monarchies! Puis, qu'étaient devenues les illustrations de l'empire? où étaient les phares qu'avait allumés l'astre souverain? « — Oh! me disais-je avec douleur, toute victoire parmi les conquérants d'ici-bas n'est-elle, en dernier résultat, qu'une défaite plus ou moins parée, qu'une chute plus ou moins célèbre! A part quelques hommes à existences quasi-fabuleuses, espèces d'allégories vivantes, combien peu ont le droit de se survivre! Je crois aux roches tarpéiennes, j'ai peu de foi aux capitoles. »

Pétrosky, où se retira Napoléon fuyant les flammes de Moscou, est un château oriental ; il a huit tours d'une construction bizarre, un grand perron de treize marches, et un beau portique à colonnes ; l'ensemble est dans le goût byzantin. Je demandai à y voir la chambre où coucha le futur captif de Sainte-Hélène. Qu'il a dû mal dormir sous ces murs (1) !

L'habitation du fameux *Rostoptschine* à Moscou survécut à la catastrophe. Il n'eut pas le temps d'y mettre le feu en quittant la ville ; en revanche, il embrâsa de sa propre main sa maison de campagne, sur la route de *Kalouga ;* et, en l'évacuant, il y planta un poteau avec cette inscription : « *Je ne veux pas que cette demeure, que je me suis plu à embellir et où j'ai passé les plus beaux jours de ma vie, soit souillée par la présence de l'ennemi.* »

(1) Pétrosky, à une petite lieue de Moscou, est la résidence où s'arrêtent les souverains lorsqu'ils viennent faire leur entrée solennelle dans la capitale. Elle a une cour intérieure demi-circulaire, des galeries, des arceaux, des donjons, des ogives et des sculptures, le tout bariolé, de la manière la plus pittoresque, de vert, de bleu, de rouge et de jaune. Chaque porte extérieure a de jolies tourelles ; et des jardins l'environnent.

On sait que le comte Rostoptschine, avant sa mort, publia de singulières pages sur le *désastre de Moscou.* Une dame de haut parage lui ayant un jour conseillé d'écrire ses mémoires, le général lui apporta le lendemain un petit rouleau de papier. « — Vos ordres sont exécutés. — Comment cela? — Voici mes mémoires. — Déjà ! la chose est impossible. — Quatorze chapitres madame ! et rédigés en dix minutes. »

La dame ne s'attendait, certes, pas au morceau suivant. J'en ai entre mes mains la copie (1).

MÉMOIRES DU COMTE ROSTOPTSCHINE

Ecrits en dix minutes (en français).

« CHAPITRE PREMIER. *Ma naissance.* En 1762, le 12 mai, je sortis des ténèbres pour

(1) Je la tiens d'une personne digne de foi et incapable de tromper.

être au grand jour. On me mesura, on me baptisa. Je naquis sans savoir pourquoi, et mes parents remercièrent le ciel sans savoir de quoi.

« Chapitre II. *Mon éducation.* On m'apprit toutes sortes de choses et toute espèce de langues. A force d'être impudent et charlatan, je passai quelquefois pour un savant ; ma tête est devenue une bibliothèque dépareillée dont je gardais la clef.

« Chapitre III. *Mes souffrances.* Je fus tourmenté par les maîtres, par les tailleurs qui me faisaient des habits étroits, par les regrets inutiles, par les femmes et l'ambition, par les souverains et les souvenirs.

« Chapitre IV. *Privations.* J'ai été privé de trois grandes jouissances de l'espèce humaine : du vol, de la gourmandise et de l'orgueil.

Chapitre V. *Époques mémorables.* A trente ans, j'ai renoncé à la danse ; à quarante ans, à plaire au beau sexe ; à cinquante ans, à l'opinion publique ; et à soixante ans, à penser. Je suis devenu un vrai sage ou un égoïste, ce qui est synonyme.

« CHAPITRE VI. *Portrait moral.* Je suis entêté comme une mule, capricieux comme une coquette, gai comme un enfant, paresseux comme une marmotte, actif comme Buonaparte, et tout cela à volonté.

« CHAPITRE VII. *Résolution importante.* N'ayant jamais pu me rendre maître de ma physionomie, je lâchai la bride à ma langue, et je contractai la mauvaise habitude de penser tout haut. Cela me procura quelques jouissances et beaucoup d'ennemis.

« CHAPITRE VIII. *Ce que je fus et ce que j'aurais dû être.* J'ai été très sensible à l'amitié et à la confiance. Si je fusse né dans l'âge d'or, j'aurais pu être un bonhomme tout à fait.

CHAPITRE IX. *Principes respectables.* Je n'ai jamais été impliqué dans aucun mariage ni commérage. Je n'ai jamais recommandé ni cuisiniers, ni médecins ; par conséquent, je n'ai attenté à la vie de personne.

CHAPITRE X. *Mes goûts.* J'aimais les petites sociétés et une promenade dans les bois.

J'avais une vénération involontaire pour le soleil; et son coucher m'attristait. En couleur, c'est le bleu; en manger, c'est le bœuf au réfort; en boisson, l'eau fraîche; en spectacle, la comédie et la farce; en hommes et en femmes, les physionomies ouvertes et expressives. Les bossus des deux sexes avaient pour moi un charme que je n'ai jamais pu définir.

« Chapitre XI. *Mes aversions*. J'avais de l'éloignement pour les sots, les faquins et les intrigantes qui jouent la vertu; du dégoût, pour l'affectation de la piété, pour les hommes teints et pour les femmes fardées; de l'aversion pour les rats, les liqueurs, la métaphysique et la rhubarbe; de l'effroi pour la justice et les bêtes enragées.

« Chapitre XII. *Analyse de ma vie*. J'attends la mort sans crainte comme sans impatience. Ma vie a été un mauvais mélodrame à grand spectacle, où j'ai joué les héros, les tyrans, les amoureux, les pères nobles, mais jamais les valets.

« Chapitre XIII. *Récompense du ciel*. Mon grand bonheur est d'être indépendant de

trois individus qui régissent l'Europe. Comme je suis assez riche, le dos tourné aux affaires, je n'ai par conséquent rien à démêler avec Rothschild, Metternich et Rossini.

« CHAPITRE XIV. *Mon épitaphe.*

« Ici on a posé
« Pour se reposer
« Avec une âme blasée,
« Un cœur épuisé
« Et un corps usé :
« Un vieux diable trépassé.
« Mesdames et Messieurs, passez ! » (1)

(1) Les *Rostoptschine* se prétendent issus de Gengis-Khan. Ils furent faits comtes en 1799. Le comte Rostoptschine, chambellan de Catherine II, fut aide-de-camp général de Paul Ier, et géra le collège de la guerre sous son règne. Lorsqu'il en vint à administrer les affaires étrangères, il changea presque tous les ministres. Sous l'empereur Alexandre, il fut gouverneur de Moscou. Il achevait sa carrière dans une retraite profonde, lorsqu'une courte maladie l'emporta.

VIII.

J'étais descendu à Moscou chez un conseiller d'état qui m'avait gracieusement offert un appartement dans son hôtel. M. André Bestougeff, homme d'esprit et de cœur, profondément devoué à son souverain, me fit l'accueil le plus cordial. Entouré d'une fa-

mille charmante, il en était la joie et l'orgueil. La maison Bestougeff date de 1402, et rendit, à diverses époques, de grands services à la Russie (1).

(1) (Voyez l'histoire de Karamsin, t. 5.) Les *Bestougeff*, sous le règne d'*Yvan-le-Terrible* qui, le premier, prit en 1547 le titre de *czar de toutes les Russies*, furent impitoyablement massacrés, parce que le vieux *Gédéon Bestougeff*, établi à *Novogorod* à l'époque où Yvan s'empara de cette ville, avait refusé de tenir son étrier lorsqu'il voulut monter à cheval. (Voyage d'Alexandre Marlinsky). Ceux des Bestougeff qui échappèrent à la mort, se refugièrent en Angleterre auprès du duc d'Hanovre. *Pierre-le-Grand*, à son voyage à Londres, les vit, les ramena en Russie, et en fit des ambassadeurs en France et en Allemagne. Un Alexis Bestougeff fut chancelier et premier ministre sous l'impératrice Élisabeth (Histoire de Pierre-le-Grand) ; puis feld-maréchal sous Catherine II; ils eurent le titre de comte en 1742. Par malheur un membre de cette famille, *Alexandre Bestougeff-Marlinsky*, entra dans le fatal complot du 14 décembre 1825, et fut exilé en Sibérie; là il s'adonna aux lettres et fit plusieurs romans qui lui acquirent une grande renommée et une commutation de peine. On l'envoya soldat au Caucase; il y périt aux combats en 1839 et à la fleur de l'âge. Les Circassiens, ses ennemis, lui voyant un diamant au doigt, sur le champ de bataille, lui coupèrent ce doigt et jetèrent son corps dans un précipice. Sa vie ne fut qu'un long ouragan. Son frère, nommé

Le gouverneur de Moscou, M. de *Signianime*, avait bien voulu se faire mon *cicerone;* et je parcourais, avec ce guide éminemment distingué, la vieille citadelle des Czars. En dehors, au pied de ses murs, est la cathédrale de *la protection de la vierge* (pafrofskoï) que le peuple appelle *St. Basile*. Comment peindre cet édifice, le plus inconcevable et le plus bizarre qui soit jamais sorti de l'imagination humaine! Cette église, à deux étages, est divisée en vingt chapelles ou petites églises, toutes voûtées et se communiquant les unes aux autres. *Yvan-le-Terrible* la fit bâtir en 1554 pour rendre grâces au ciel de la prise de *Kasan*, et fit, dit-on, crever ensuite les yeux à l'architecte pour qu'il ne pût en aller créer ailleurs une imitation. *Saint-Basile* a 16 tours et 16 coupoles, tant grandes que petites, chacune d'un style différent, et, par leurs riches peintures, présentant, avec tous les prismes de l'arc en ciel, toutes les couleurs des pierreries de l'orient. La bigarrure de ce monument asiatique est d'une richesse d'invention et d'une indépendance

Nicolas, était aussi un écrivain remarquable. « — Si quelqu'un pouvait continuer mon voyage de Russie, disait l'illustre Karamsin, ce serait *Nicolas Bestougeff*. »

d'idées qui n'a d'exemple nulle part. Au dessus de ses coupoles bulbeuses, qu'on prendrait, tantôt pour des concrétions de stalactites, tantôt pour des mosaïques de rubis, d'émeraudes et de saphirs, s'élève une flèche pyramidale terminée par une large boule d'or à pointe. Chaque coupole, ainsi que la grande flèche, est surmontée d'une croix d'or placée sur un croissant pour indiquer sans doute le triomphe du christianisme sur le culte de Mahomet. A ces croix sont attachées, en façon de guirlandes, de longues chaînes à perles d'or qui rayonnent du haut des airs, semblables à des colliers d'odalisques. Là se groupe, sans règle et sans plan, une masse de petits portiques indiens, de petits kiosques chinois, de petites colonnes grecques, et de petites mosquées bysantines. Tout cela pourrait passer pour barbare, si l'art n'y était prodigué à pleines mains. Le désordre y est, pour ainsi dire, sauvage; mais ce sauvage y est sublime. Et si, dans toutes les ravissantes irrégularités de cette œuvre sans nom, il y a disparates et démence; ces disparates, où le goût tartare se heurte au sentiment chrétien, n'ont rien qui choque ni ne blesse. C'est la démence du génie.

Le gouverneur de Moscou me montra le côté du *Kremlin* que fit sauter Napoléon quand son armée évacua la ville. La première explosion des mines eut lieu à minuit, et fut suivie rapidement de six autres. Des pierres de taille furent lancées à plus de 500 pas. Une pluie de matériaux se répandit dans les airs; les débris des carreaux de vitres volaient s'incruster dans les créneaux. Aux détonnations de la poudre et à la lueur des météores, les murs et les tours se fendirent; et pourtant, bien que disparaissant en quelque sorte au milieu de la fumée des explosions, du tourbillon des gravois et des nuits de la dévastation, les vieilles constructions tartares résistaient aux foudres françaises. Le désespoir et la fureur de Napoléon fondaient sur le Kremlin, comme les vents de la tempête sur les rochers de l'océan : ils frappaient sans anéantir. La forteresse moscovite, berceau de la puissance russe, ses sanctuaires révérés, ses tours, ses dômes et ses flèches, le Kremlin enfin tout entier, aussitôt l'ouragan passé, se redressa plus fier que jamais. Le géant des citadelles venait de lutter corps à corps avec le géant des armées : en eux s'étaient battus les siècles. L'un, mugissant,

avait tremblé ; l'autre, foudroyant, avait fui.

J'étais devant la porte de *Nikolsky*. Une inscription y constate un fait extraordinaire, placé aujourd'hui par les Moscovites au rang des miracles. Cette porte, surmontée d'une tour crénelée, avait au dessus de sa grande arcade une image de saint Nicolas recouverte d'une glace. La nuit où fut minée une partie du Kremlin, et notamment le palais de l'arsenal, le haut du monument de *Nikolsky* s'écroula, et le bas de ses murs fut crevé. O surprise ! du milieu des commotions et des décombres, l'image de saint Nicolas reparut radieuse et debout. Sa glace même était intacte.

Le clocher d'*Yvan Vélikoï*, au centre de la citadelle, a 32 cloches (voire même 36) dont plusieurs sont énormes, et dont une pèse 1400 quintaux ; celle-ci ne sonne que trois fois l'an. C'est de la flèche de ce clocher que fut enlevée la gigantesque croix que Napoléon voulait emporter en France et qu'il abandonna peu après. La veille de Pâques, à minuit, c'est du sommet d'*Yvan Vélikoï* qu'il faut assister à la fête de *la resurrection du sauveur*. A ce moment s'illuminent tout à coup et à la fois, les 1500 coupoles, flèches,

pyramides et croix de la grande cité, tandis que les 288 églises de Moscou mettent toutes leurs cloches en branle. Rien de plus admirable, dit-on, que le coup-d'œil de ces resplendissantes lumières, aux tintements de l'airain sacré. Moscou se couronne de phares. Mais ceux-là, en cette occasion, au lieu d'être des *torches de mort*, semblent des *étoiles de salut*.

Je me rendais à l'*Arsenal :* que de canons sous ces murailles! 875 pièces de tout calibre y sont rangées à l'extérieur. 365 appartenaient à *la grande armée* : on y voit encore les aigles. La plupart ne coûtèrent que la peine d'aller les chercher au milieu des neiges et des glaces où le seul vainqueur fut l'atmosphère. Au surplus, chose remarquable! la catastrophe de *la grande armée* est tellement gravée dans les souvenirs russes, que le peuple, en beaucoup d'endroits, ne fixe ses dates que d'après l'*ère de Napoléon*. Aussi entend-on souvent, dans sa bouche, les expressions suivantes : « — C'était un mois avant « l'entrée des Français à Moscou. « — C'é- « tait trois semaines après l'explosion du « *Kremlin*. « — C'était deux ans après la re- « traite de Napoléon (1). »

(1) On voit au Kremlin deux pièces d'artillerie fondues

J'entrai dans les galeries de l'arsenal où est *le trésor*. Là, que de raretés en tout genre! que de vaisselles d'or! quel amas de pierreries! que de magnificences sans nombre! Leur valeur, intrinsèque et au poids, est estimée à 18 millions de francs: mais leur valeur, comme objets d'art et comme monuments historiques, qui pourrait en fixer le chiffre! (1)

au xv° siècle. L'une, appelée *le roi canon*, est tellement large, qu'elle pourrait servir à un soldat de chambre à coucher. L'autre est d'une longueur démesurée.

(1) Citons ici quelques-unes des principales merveilles du trésor :

1° Le trône du czar *Michel*, aïeul de *Pierre-le-Grand*, et celui de son fils *Alexis*, père du grand empereur. Ce dernier est tout incrusté de diamants et de pierres précieuses;

2° Le trône de *Pierre-le-Grand* et de son frère *Jean*. Ce trône avait deux sièges pareils: au fond, derrière un rideau, est une niche où se plaçait leur sœur Sophie qui leur soufflait, dit-on, leurs réponses, lorsque tous deux, encore enfants, recevaient des députations;

3° Le trône de l'empereur Nicolas et celui de l'impératrice actuelle. Ce dernier est couvert de rubis, de perles et de turquoises;

L'antique palais des czars, *le Térema*, me préparait de nouvelles émotions. Bâti en 1487,

4° Le double diadême et les deux sceptres des jeunes czars Pierre et Jean. La couronne impériale du vainqueur de Pultava;

5° La couronne russe au XIIe siècle (elle est de 1116);

6° Les couronnes de chaque pays annexé à la Russie, tels que la *Sibérie*, la *Géorgie*, *Astracan*, *Kasan*, etc., etc.; toutes ces couronnes étincellent de pierreries;

7° Les boucliers, glaives et drapeaux de l'empire, employés aux cérémonies du sacre. Le sceptre, le globe et la croix donnés au czar de Russie *Wladimir* par l'empereur grec *Alexis Comnène*. Le sceptre du dernier roi de Pologne, le sceptre du dernier roi de Géorgie, et le trône donné en 1606 par le schah de Perse à *Boris Goudouow*. Tous ces objets, dont la plupart s'offrent chargés de pierreries, sont admirables de travail;

8° Un trône en ivoire sculpté donné à Yvan-le-Terrible;

9° Le casque et la canne de saint Alexandre de Nievsky;

10° L'habit du sacre de la grande Catherine; l'habit de pilote qu'avait Pierre-le-Grand à Saardam, son fusil de chasse, son portefeuille avec des notes de sa main, son peigne en ses vieux jours, et les bottes qu'il raccommoda lui-même pour son couronnement. « — *N'avez-vous pas*

sous le règne de Jean *Vassili-Evitch*, il a conservé le cachet de l'époque; et l'on ne saurait

honte de porter cette misérable chaussure? » lui disait un de ses vieux compagnons d'armes. « — *Je n'ai que* 960 *roubles en argent pour ma dépense*, lui répondait le souverain. *Le reste appartient à l'État.* »

11° Tous les riches costumes de couronnement depuis Pierre Ier;

12° Le berceau en fer d'Alexandre avec ornements en acier;

13° La masse d'armes de Mazeppa;

14° Le brancard qui portait *Charles XII* blessé à Pultava, et l'épée de Pierre à cette même bataille;

15° L'armure et le fusil d'Alexis, père de Pierre-le-Grand. Ce fusil pèse un quintal;

16° Un présent de la ville de Paris au général-gouverneur *Sackem*, avec un brevet du conseil-général de la Seine, du 31 mai 1814, où se trouvent ces expressions : — « *Considérant que le général Sackem paraît avoir attaché de la gloire à mériter l'estime des Parisiens et des Français*, la ville de Paris *s'empresse de publier qu'il a obtenu la sienne.* » Ce présent est une épée garnie en diamants, une carabine et deux pistolets. Sackem, en mourant, déposa ces objets aux pieds de l'empereur Alexandre;

17° Des plats d'or travaillés par *Benevuto Cellini*, et une bouilloire en cristal de roche valant 200,000 francs;

le parcourir sans enthousiasme; ses galeries à ogives, ses vitraux coloriés, ses peintures à fresques, ses croisées à grillages, ses voûtes armoriées, ses oratoires à saintes images, ses vieux tapis d'or et d'argent, et ses meubles d'ébène sont demeurés dans le

18° Le beau portrait de Catherine II à cheval, vêtue en guerrier et passant à cheval la revue de son armée le jour de son avènement au trône;

19° Les sabres de Minine et de Pojarsky, le glaive des rois de Pologne et l'épée de Stanislas;

20° Le sabre de Constantin Paléologue avec cette inscription en grec: « — *Tu es un roi invincible : telle est la parole de Dieu.* »

21° Deux selles données par la Sublime Porte à Catherine II. Elles sont brodées en perles et diamants, et sont évaluées 600,000 francs.

Je ne dois pas oublier ici les voitures de parade: elles me rappelèrent celles de Vienne. La voiture de l'impératrice Élisabeth est un prodige de travail; ses panneaux sont peints par *Vateau*. La voiture d'Alexis où s'élève un trône, et une autre voiture impériale où s'asseoient 24 personnes autour d'une table, sont d'une grande beauté.

Je m'arrête; non que j'aie passé en revue toutes les richesses de ce lieu, ce serait à n'en pas finir: mais parce que, semblable à toutes les choses d'ici-bas, l'admiration se fatigue.

même état où ils étaient au xve siècle : on n'a que rafraîchi leurs dorures (1). les escaliers à marches sculptées sont tels qu'ils étaient sous Michel et sous Alexis. La salle du conseil a l'air d'attendre encore les aïeux de Pierre Ier ; mais voici la vieille chapelle des Czars! Prosternons-nous ici, devant les pompes de la religion, et devant les splendeurs de l'art. L'enceinte est parée de colonnes torses en or qui, creusées à jour et dentelées, semblent faites en filagrammes. Les feuillages et les fleurs qu'elles présentent paraissent sortis de ces jardins fabuleux des contes arabes où tout était saphirs et rubis. On est dans un palais de pierreries où le mauresque de l'Alhambra se fond dans les prestiges de l'orient ; ou plutôt il semblerait que le gothique du royaume de Saint-Louis est venu appeler, là, les magnificences du croissant, pour les jeter au pied de la croix (2).

De là, longeant le fameux *escalier rouge* qui descend à la place aux Trois Cathédrales, j'entrai au palais *à facettes* (3). Bâti en 1487,

(1) Sur un meuble était un livre religieux (in-quarto) écrit tout entier de la main de la czarine Sophie.

(2) Dans ce palais est un crucifix venu de Jérusalem.

(3) Il est ainsi nommé parce que ses murailles sont

il ne se compose que d'une salle, d'environ 60 pieds carrés. Au milieu, de cette salle s'élève un énorme pilier d'où partent quatre voûtes à ogives, sculptées et dorées. Là, s'est passée une grande partie de l'histoire de Russie : les grands souvenirs y abondent. Là, les empereurs, après leur sacre, recevaient sur leur trône (et ce trône y est encore), les félicitations de leur peuple. Là, se dressaient les banquets où s'étalait leur magnificence (1).

Le gouverneur de Moscou me montra la fenêtre d'où se prépicipita *le faux Démétrius*. Plus tard, au village de *Kotly*, je vis l'endroit où le corps de cet infortuné fut, dit-on, enfoncé dans un canon auquel on mit ensuite le feu. Le supplice de cet imposteur n'em-

taillées à facettes comme un gobelet de cristal. On l'appelle aussi *palais Anguleux*.

(1) Au fond de la salle et dans une encoignure, se cache une tribune voilée à l'orientale, d'où les czarines et leurs dames d'honneur regardaient, sans être vues, les solennités impériales. Non loin est une chapelle souterraine et voûtée, qui est demeurée 150 ans oubliée et disparue. La génération actuelle n'en avait plus aucune idée, lorsque le maréchal de la cour, baron *Baude*, l'a retrouvée, à la surprise générale, en restaurant le *Térema*.

pêcha pas néanmoins d'autres aventuriers de s'essayer au même rôle. Un nommé *Pougatcheff*, cosaque de l'*Oural*, ne s'avisa-t-il pas, en 1770, sous la grande Catherine, de se déclarer *Pierre III*, mort sept ans auparavant! *Pierre III*, selon *Pougatcheff*, avait été miraculeusement sauvé; et le Czar défunt, c'était lui. Le merveilleux charme les peuples. En peu d'instants, le prétendu empereur se trouve à la tête d'un parti considérable, et va jusqu'à s'emparer de Kasan. Voltaire écrivait à ce sujet à Catherine II. « *Je vois avec douleur les tribulations que vous donne votre marquis de Pougatcheff.* »

« — Comment *marquis* ! s'écriait l'impératrice furieuse, Monsieur le marquis Pierre III!...» Bref : le fameux Souworoff fit ses premières armes contre l'imposteur. Pougatcheff fut vaincu ; et, conduit prisonnier à Moscou dans une cage de fer, il fut tué à coups de *Knout.* Mais, avant sa chute et sa fin, un de ses fanatiques partisans allant trouver un des fidèles soldats de l'armée de Catherine, lui dit d'un accent convaincu : « — Comment peux-tu te battre, mon ami! contre notre légitime souverain Pierre III ! « — Allons donc ! lui répond le défenseur de l'impératrice : ton chef n'est qu'un indigne

menteur. D'abord, Pierre III était *très blond;* le tien, au contraire, est *fort brun.* » — Parbleu ! belle remarque ! s'écrie le partisan de *Pougatcheff*; si tu avais passé comme lui sept ans entiers sous terre, tu verrais comme ça brunit. »

Moscou date de 1147 (1). A l'endroit où est est aujourd'hui le *Kremlin* était jadis une sombre forêt au milieu d'un marécage. Trois rivières arrosent la ville : la *Moskova*, la *Yaousa* et la *Neglinna*. La cité passe pour avoir dix lieues de tour. Ses rues, comme celles de Pétersbourg, sont horriblement mal pavées. Quant à ses monuments, ils sont in-

(1) Moscou est à 700 lieues de Paris, on y compte en ce moment, en hiver, près de 400,000 habitants, 288 égliges 14 couvents d'hommes et 7 de femmes, 5 palais souverains, 214 édifices publics appartenant à la couronne, 10 à 12 mille maisons particulières, 57 ponts, dont 3 en fonte et 9 en pierre, 111 maisons d'instruction publique et 13,000 étudiants, 41 hospices, et 114 fabriques qui emploient journellement 40,000 ouvriers, produisant pour plus de cent millions de marchandises. Du côté du *Kremlin*, la Moskova a un beau quai en pierre de taille, construit sous le règne de Catherine II. La *Néglinna* n'est presque qu'un ruisseau.

nombrables; j'en vais citer les plus marquants (1).

1° Le monument en bronze de Minine et de Pojarsky. Ce groupe colossal, placé sur un piédestal en granit, avec bas reliefs, orne *la place du basar.* Minine était marchand de bœufs à *Nijni-Novgorod*, aux temps où les Polonais, maîtres de Moscou, y régnaient par droit de conquête. Tout à coup Minine appelle aux armes ses compatriotes; il les harangue, il les électrise, et court trouver le prince Pojarsky. Ce dernier, par suite de blessures reçues lors du massacre des Moscovites par les Polonais, était malade dans ses terres. « — Prince! voici une épée! lui dit l'intrépide Minine, levez-vous! Moscou vous appelle. « — Marchons! réplique Pojarsky, » et ces deux braves, à la tête d'une armée belliqueuse accourue sous leurs drapeaux, délivrent *la grande cité* : L'empire russe est affranchi, et Michel Romanow couronné. Ce fait eut lieu en 1610. On regrette,

(1) De ce nombre figurera, sous peu, le palais gigantesque que l'empereur Nicolas fait construire au *Kremlin.* Il en est qui craignent que les immenses proportions de l'édifice moderne ne nuisent à l'effet général des monuments antiques.

en regardant le monument élevé aux deux héros et qui porte cette inscription : *Au bourgeois Minine et au prince Pojarsky la patrie reconnaissante* ! que la date en soit si récente : 1818. La reconnaissance, avant de se manifester, y a réfléchi deux cents ans. N'importe ! *il vaut mieux tard que jamais* (1). 2° *Martin-le-Confesseur*. Cette église placée sur une hauteur entre la *Yaousa* et la *Moskova*, est comparée à Saint-Paul de Londres. 3° *Saint-Sauveur dans les bois*. C'est la plus ancienne église de la cité sainte. 4° *Notre-Dame-de-Kasan*. 5° *L'Assomption* dans la Pakrofka. 6° *Nicolas-Grande-Croix*. 7° *Le Couvent de Saint-Simon Simonofskoï* ; le monastère du Sauveur, *Novospafskoï* ; le couvent des miracles, *Tschoudof*, et le monastère de la *Vierge du don* (2). Ces derniers monu-

(1) Ce fut Pojarsky qui plaça sur le trône *Michel Romanow* âgé de 16 ans, le 21 février 1613. Pojarsky eût pu se faire roi.

(2) Bientôt, parmi ces monuments et en première ligne, on aura à citer le temple (Saint-Sauveur) que l'empereur *Nicolas* élève en ce moment à *Alexandre*, en commémoration des guerres de 1812. Le plan m'en a paru magnifique, et j'en ai apporté le modèle.

ments mériteraient de longues pages. Celui de la *Vierge du don*, fortifié de la manière la plus pittoresque, a un tombeau renommé : celui du *prince Galitzin* (1). Je remarquai, au sujet de cet illustre nom, qu'il est presque impossible de faire un pas en Russie sans rencontrer un *Galitzin*. Ce nom est partout, dans les gloires anciennes comme dans les gloires modernes, à la ville comme à la cour, dans les bruyantes régions comme dans les solitudes silencieuses. Il n'est pas une assemblée, pas une réunion, pas un cercle, où ne figure un *Galitzin*. — « *Bonne maman !* demandaient un jour les enfants d'un comte de Strogonoff à une princesse *Galitzin* : On nous parle toujours de l'ancienneté de notre race : est-ce que N. S. Jésus-Christ était un *Strogonoff* ? » — Fi donc ! réplique la noble dame en se redressant de toute sa hauteur. Jésus-Christ, comme Dieu, ne pouvait avoir de famille ici-bas ; mais, bien incontestablement, s'il en avait eu une, il se fût appelé *Galitzin*. »

En parallèle avec cet orgueilleux dialogue, citons une réponse de Paul Ier.

(1) On y voit aussi les tombes des *Dolgorouky*, des *Narychkyne*, des *Tolstoï*, des *Yuakovleff*, etc., etc.

« — Sire ! lui disait un de ses courtisans, étant hier chez un grand seigneur...

« — Qu'appelez-vous ici *grand seigneur* ! interrompit le monarque avec indignation : apprenez, Monsieur, qu'il n'y a ici de grand seigneur que celui à qui je parle, et au moment seulement où je lui parle ! »

Les environs de Moscou ont de superbes châteaux (1). La noble comtesse Panin, mère

(1) A 46 verstes de Moscou (11 à 12 lieues) est un *couvent-citadelle* nommé le *Nouveau Jérusalem*, où s'élèvent deux cathédrales. La première, où repose son fondateur le patriarche *Nicon*, est bâtie sur le modèle de l'église du Saint-Sépulcre en Palestine, et renferme plus de 20 chapelles.

Parmi les beaux châteaux qui avoisinent Moscou, j'inscrirai : *Pétrosky*, *Kolomenskoï-Celo*, *Koustova*, *Tsaritsyne*. Celui-ci, construit par Potemkin, est en style gothique ; ses ornements sont bizarres, et l'ensemble en est triste. Le toit est en tôle noire, au dessus duquel se dressent des tourelles bariolées et brillantes : on dirait un cercueil entouré de candelabres. *Arkhanghelsk* au prince *Youssoupoff*, et *Astankina* au comte *Cheremetieff*. Ce dernier fut bâti uniquement pour donner une fête à l'empereur Alexandre ; et, avec ses marbres, ses statues et le luxe de ses décors, il a coûté plusieurs millions. Là est une statue de marbre blanc ayant appartenu à l'empereur Adrien : *la déesse de la Santé*. Là sont des galeries resplandissantes et un théâtre ma-

du ministre de la justice à Pétersbourg, m'avait engagé à venir passer quelques jours à sa royale résidence de *Marfino*, à dix lieues de la capitale. Je m'y rendis avec empressement. *Marfino*, d'architecture moyen-âge, avec ses créneaux, ses perrons, ses ogives, ses arches et ses portiques, est tout poésie et prestiges. On y trouve une de ces châtelaines hospitalières des vieux temps qui réunissaient à la plus touchante bonté la courtoisie la plus élégante. Un parfum de bienfaisance et de vertu semblait se respirer autour d'elle. Avant d'arriver à son castel, on y sentait déjà le bonheur que sa présence y étendait. Les pâtres chantaient dans la prairie; les jeunes filles, au village, avaient le sourire sur les lèvres. Point de vieillards livides et en haillons, point d'enfants nus et rachitiques. Tout était en allure de joies, et comme en habitude de fêtes : un ange tutélaire était là (1).

gnifique; on n'en fait plus aucun usage. Un palais pour une soirée! une valeur de plusieurs millions jetée à l'orgueil d'une jouissance de quelques heures !...

(1) Lors de l'ukase impérial sur l'affranchissement des paysans esclaves, la comtesse Panin offrit la liberté à tous les villageois de ses terres; pas un ne voulut l'accepter.

La comtesse Panin me reçut comme un ancien ami : elle prétendait me connaître à merveille, quoiqu'elle ne m'eût jamais vu. Et moi, je m'imaginais, à mon tour, que nous avions déjà été intimes ensemble : car, effectivement, en peignant les nobles et grandes figures des châtelaines d'autrefois, c'est elle que j'avais rêvé.

Un lac s'étend au pied du manoir. On y descend par une suite de terrasses, étagées les unes sur les autres, et adossées à des remparts. Franchissant par une belle soirée ces jardins de Sémiramis, avec la dame de Marfino et sa suite, nous arrivâmes dans une petite Suisse, où la nature, aidée de l'art, me préparait de vives surprises. La nuit commençait à étendre ses ombres sur la vallée ; des éclairs de chaleur sillonnaient l'horizon. Un orage inoffensif, qui grondait sans menacer, ajoutait à la poésie du paysage. J'entendais au loin, çà et là, les doux accords du galoubet ; et, du milieu des groupes villageois qui revenaient de leurs travaux, partaient des chants harmonieux.

« — Madame ! dis-je à la comtesse avec un véritable ravissement, il me semble assister à cet ancien *ballet-féerie* de la *Belle au bois dormant*, où, assis dans une nacelle qui a

l'air de fendre les flots, un aventureux chevalier voit passer successivement devant lui, sans se donner la moindre peine, des eaux, des rochers, des temples, des cascades, des forêts, des prairies, des hameaux, des grottes, des palais: le tout d'une beauté fabuleuse.

« — Et comment finit ce *décors en voyage?* me demanda la comtesse en souriant.

« — Par la nuit qui vient à grands pas, et par le château de la *Belle au bois dormant* qui, *magnifiquement illuminé*...

« — Quant à l'obscurité, elle arrive, interrompit la châtelaine ; je crois aussi qu'un orage avance...

« — Est-ce qu'il peut y avoir ici des orages? »

La comtesse avait repris lentement le chemin du château. A chaque pas de nouveaux points de vue excitaient mon admiration; et pourtant la nuit approchait.

« — On n'y voit bientôt plus, n'est-ce pas? dit la dame de *Marfino*. »

Nous sortions d'un épais taillis; le lac se déployait devant nous. O coup de théâtre imprévu! le château reflété dans le lac!... et le château *illuminé !*...

La comtesse Panin réalisait les magies de

l'Opéra. Elle avait donné tout bas ses ordres à un de ses gens sans que je m'en fusse aperçu ; puis, pendant notre promenade, le ciel favorisait ses vues : le temps était aussi poétique que le lieu. Nous avions là une nuit d'Italie, un vieux castel des bords du Rhin, un lac des cantons de la Suisse, et les chants lointains du Tyrol. Était-ce songe ou vérité? cet instant eut les deux prestiges (1).

Moscou a un *manège* admirable ; ce *manège* est une place publique couverte, où un bataillon de 1000 hommes fait l'exercice à son aise, et où manœuvrent librement deux escadrons de cavalerie. Cette immense enceinte, où l'on ne voit ni piliers, ni arches, est chauffée l'hiver par trente-deux calorifères gigantesques. Un banquet y fut donné à 6000 hommes (2).

(1) C'est à la comtesse Panin que je dois le charmant petit modèle du temple de Saint-Sauveur, dont j'ai parlé dans une note précédente.

(2) Sur un des côtés de l'enceinte est une chapelle fer-

Mais, aux environs de Moscou, il était un lieu renommé qu'il me tardait d'aller visiter. C'était le couvent de *Troitza* ou de la *Trinité*. Ouvrez l'histoire de Russie, *Troitza* y joue un rôle important. *Saint Serge*, né en 1315, fonda ce monastère en 1338. Sa vie fut, dit-on, une suite de miracles. Son successeur *Nicon*, aidé par la libéralité des princes et des peuples, en fit une forteresse redoutable et un refuge sacré. Des armées l'assiégèrent en vain à plusieurs époques: *Troitza*, protégé par le ciel, fut constamment imprenable (1). Ce fut ce célèbre couvent qui aida et décida le prince Troubetskoy à marcher sur Moscou, dont les Polonais s'étaient emparés. Ce fut encore Troitza qui arma le fameux boucher Minine, et lui promit la victoire au nom de l'Éternel. Ce furent en tout temps les riches-

mée où une petite armée peut entendre la messe, à l'abri des rigueurs de la température.

Je ne terminerai pas cette nomenclature de monuments sans mentionner l'*imprimerie du Saint-Synode*, bâtiment gothique de 1553; il est du plus haut intérêt.

(1) En 1609 les Polonais, qui en faisaient le siége, furent obligés de se retirer après six mois de travaux et de combats. Ils déclarent que Dieu lui-même en semblait défendre les murs. Un prince Dolgorouky était à la tête des braves du cloître.

ses de cette arche de salut qui contribuèrent à sauver le pays du joug de l'étranger. Ce fut sous ces murailles sacrées que se refugia *Pierre-le-Grand*, lors de la révolte des Strélitz. Enfin, à l'époque des guerres de Napoléon, ce couvent dont les trésors incalculables devaient attirer l'ennemi, sembla lui échapper par miracle (1).

Le père Antoine, archimandrite actuel de Troitza, est un des hommes les plus éminents du clergé russe ; je le connaissais de renom.

« — Vous allez demain à Troitza ? me dit un jeune Moscovite à imagination ardente ; connaissez-vous, monsieur le vicomte, la mystérieuse histoire de l'archimandrite ?...

« — Non.

« — C'est un roman plein de charme. Je n'en sais pas bien les détails ; mais, si vous voulez le permettre, je vous en donnerai une idée.

« — J'en serai ravi, Monsieur.

« — Puis, lorsque vous aurez le fond,

(1) Le pays raconte à ce sujet les choses les plus merveilleuses. Des armées fantastiques empêchèrent les Français d'approcher. Des clartés surnaturelles leur firent prendre de fausses directions, etc., etc.

vous pourrez broder les accessoires. Je vais vous expliquer comment moi, si j'avais votre plume, je raconterais l'anecdote.

« — À merveille ! Je vous écoute.

« — *Antoine*, élevé comme orphelin au château d'un prince de Géorgie, avait reçu de la nature un beau visage et une belle âme. Mais on ne lui connaissait aucune fortune : ce qui n'est pas un mal, à vrai dire : car souvent l'argent, quand on aime trop à le manier, salit le cœur comme il tâche les doigts. Écrivez là dessus une page.

« — Soit. Mais cela n'empêchera personne de courir après ce métal.

« — C'est vrai : à commencer par moi. Poursuivons. Antoine avait sept ans, autant d'années que le chandelier du tabernacle des Hébreux présentait debranches, autant qu'il y aura d'anges sonnant de la trompette au jugement dernier, autant, enfin, qu'il y a de péchés capitaux.

« — Vous alongez bien vos récits.

« — Les trouvez-vous déjà fatigants ? *Antoine* a vingt-cinq ans accomplis, son éducation est distinguée, il s'exprime avec éloquence, il a de hautes lumières, et ses paroles ne ressemblent en rien au gaz : car quand le gaz éclaire, il infecte.

« — Je vois que vous aimez les images.

« — Je crois que c'est aussi votre goût. Maintenant, je vais couper court. Le généreux protecteur d'Antoine avait une fille charmante. Ici, une page sur elle!...

« — D'admiration?

« —De poésie. La jeune fille était un ange de piété; mais de même que son esprit avait besoin de croire, son cœur avait besoin d'aimer. On la trouvait parfois toute en larmes. Des pleurs dans l'ombre et le silence!...Voilà le langage du cœur. Etendez-vous un peu là-dessus, cela fera bien. Au fait, en général, ici-bas, quelle est la destinée des femmes? aimer, souffrir, prier et mourir.

« — Si vous continuez sur ce ton, votre histoire aura trois volumes.

« — Que vous êtes pressé! j'abrège. Vous avez déjà compris, je suppose, qu'*Antoine* est épris de *Marie*. Bien des dangers les environnent; car s'il y avait là, d'un côté, *la beauté de l'âme*, il y avait de l'autre aussi *la beauté du corps*. Or si, pour ainsi dire, l'une est révélation, l'autre est piège. Qu'en pensez-vous?

« — Allez toujours.

« — Antoine ne se faisait néanmoins aucune illusion. Le pôle de l'orgueil a beau être

le lieu le plus habité de nos jours, il n'était pas le poste où se tenait Antoine. Un jour, seul auprès de Marie... Ceci est une scène à faire. Vous comprenez bien que puisqu'il était seul avec elle, c'est qu'il n'y avait personne auprès d'eux. Par conséquent aussi, nul ne pourra contredire ce que vous raconterez. Je vous conseille, en outre, de faire faire la déclaration d'amour sous les murs d'une église, auprès d'un mausolée et par une nuit orageuse. Ces choses là font à merveille. Et puis, vous concevez l'effet! Dieu est là qui tonne, l'autel est non loin qui attend, la tombe est à côté qui menace.

« — Et le dénouement de la scène?

« — On s'y est avoué qu'on s'aimait. On s'y fait le serment solennel de n'être jamais que l'un à l'autre. On s'y entoure d'une atmosphère brillante comme le ciel, et on en sort purs comme les anges.

« — Très bien. Et après?

« — Le hasard fait découvrir au prince de Géorgie le secret des amants. *Le hasard* est un des surnoms de la Providence : n'est-ce pas?

« — Certainement.

« — Le prince appelle Antoine et lui dit :
« — Dieu dans sa bonté envers l'homme lui
« a donné pour le guider *la conscience*, pour

« l'éprouver *les infortunes*, et pour le récom-
« penser *l'éternité.* » Que pensez-vous de ce
« début?

« — Toujours un peu trop de longueurs.

« — C'est égal! il continua, « — Antoine!
« consultez votre *conscience*, préparez-vous à
« *l'infortune*, et méritez *l'éternité* ! »

« — Mauvais!

«—Laissez-le donc achever. «—*Ma fille ne peut être à vous.* » Sur ce, consternation d'Antoine. Vous devez juger de sa souffrance. Il s'établit le dialogue suivant entre lui et son bienfaiteur :

« — Prince ! j'irai aux armées, j'en re-
« viendrai couvert de gloire, avec des gra-
« des et des titres ; me donnerez-vous alors
« votre fille? « — Non! Antoine, non, impos-
« sible ! « — Ce sont donc des richesses que
« vous ambitionnez pour elle : eh bien! j'arme-
« rai des navires, j'irai chercher de l'or aux
« Indes, j'en reviendrai chargé de trésors. Me
« donnerez-vous alors votre fille? « — Non !
« Antoine, non, impossible ! « — Vous vou-
« lez en ce cas que je meure. Eh bien! vous
« ouvrirez deux tombes. Marie et moi,
« ensemble, tous deux, nous irons de-
« mander à Dieu, dans le ciel, la part de bon-
« heur que vous nous aurez refusé sur la
« terre !...»

En ce moment, Marie se présente : «—Mes « enfants ! s'écrie le prince avec un mélange « inexplicable de courroux, de tendresse et de « désespoir. Il y a un abîme entre vous : *la* « *naissance*. «—Dites : *l'orgueil* ! « — Vous ne « me comprenez pas, Antoine ! Faut-il que je « vous ouvre les yeux !... vous êtes... « — « Achevez !... « — Mon fils ! »

« Une année après l'affreuse révélation, le monastère de *Saint-Serge* entendait prononcer les vœux sacrés qui élevaient une barrière éternelle entre *le père Antoine* et le monde. L'amant de Marie avait renoncé aux pompes et aux vanités de la terre où aurait brillé son génie. La société eut une illustration de moins ; Troitza eut un saint de plus. »

FIN DU PREMIER VOLUME.